MAGOUN

J. P. Sm. Jr
ex legato E.S.S, 1928

E. S. Rhodes, March 17, 1899.

OBSERVATIONS

SUR

LE ROMAN DE RENART

SUIVIES D'UNE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

SUPPLÉMENT

DE L'ÉDITION

DU ROMAN DE RENART

PAR

ERNEST MARTIN

STRASBOURG
K. J. TRÜBNER, ÉDITEUR.

PARIS
ERNEST LEROUX
1887.

Imprimerie de G. Otto à Darmstadt.

À

MONSIEUR JULES CORNU

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ ALLEMANDE DE PRAGUE

ET

MONSIEUR GUSTAVE GROEBER

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

HOMMAGE AFFECTUEUX.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/leromanderenart00roma

Tant home ont de Renart fable. VII 191.

Comme je l'ai promis dans mon édition du roman de Renart, je réunis dans les pages suivantes les observations qui m'ont été suggérées par mon ouvrage. Il me faut avant tout faire appel à l'indulgence des lecteurs pour l'imperfection de style qu'on pourra bien reprocher à mon français: car je suis obligé d'écrire dans cette langue, qui n'est pas la mienne, si je tiens à être compris de tous ceux qui s'intéressent à l'oeuvre dont je vais parler. Cette imperfection de style ne sera pas le seul défaut de mon travail; mais j'espère que les critiques, qui s'occuperont de mon ouvrage, suppléeront à ce qui lui manque et corrigeront ce qu'il y a de faux.

Je renouvelle ici à M. J. Cornu l'expression de ma reconnaissance pour la part qu'il a prise à mon travail en composant la table alphabétique des noms propres qui termine ma brochure.

§ 1. LES MANUSCRITS.

Tout d'abord il me faut ajouter quelques mots à la brève description des manuscrits qui ouvre le Ier volume. Comme j'ai dans le IIIème omis toutes les variantes purement orthographiques, je sens l'obligation et l'utilité de rassembler ici les traits caractéristiques de chaque manuscrit. Malheureusement je ne suis ni assez versé dans les questions de ce genre telles qu'on les formule aujourd'hui ni en état de leur consacrer le temps qu'elles demanderaient. Je me restreindrai

donc à signaler quelques points qui m'ont paru les plus intéressants. On me le pardonnera peut-être d'autant plus volontiers que le texte de mon édition, accompagné des variantes au bas des pages, donne une reproduction littérale des manuscrits dont il est tiré, et que les lecteurs pourront bien se former eux-mêmes une idée de l'orthographe des mss. *ABDLMN*: v. la préface du vol. I p. XXV.

Le msc. *A* se distingue de tous les autres par une orthographe qui est en quelque sorte un mélange des dialectes normand et picard. Les voyelles portent en général le caractère normand ou même anglo-normand. En voici les traits principaux: *ai* dans *braion, renaie; au* dans *bau* (en latin *bellum*), *Faucon* (*Foucon*), *sause* (lat. *solutam* **solsam*); *e* dans *carrere, dex, secles, sege* (mais *piege*); *ei* dans *eint, maveis, oreisons; eu* dans *meuz* (*meulz* f. 36[ad], *miels* 40[c]); *o* dans *ogullon, doz* (lat. *dulcis*), *dol, sor* (lat. *soror*), *oller* (*ululare*), *pognes*; *u* dans *cuart, nus* (lat. *nos*). En revanche, les consonnes trahissent leur caractère picard: cp. *c* dans *cardon, caroit, boce, cesne; ch* dans *enfanche, anchois, chaens; v* dans *vairez* (IX 161. XI 334); la prothèse de l' *h* devant *o* et *u*: *hoïe, horinal, horme, hoste, hoïe* (XIII 454), *hu* (VII 792), *huse*; la métathèse de l' *r*: *pernon, auresier* (X 890), *cuivrez* (II 628). Le manuscrit remplace l' *i* consonne par *g* même devant les voyelles *a, o, u*: *gaunes, gardin, galoie, gambes, gares, goie, gointe, esgoi, gument, pargure, guing;* il a quelquefois un *d* au lieu d'un *t*: *do ioz* (= *tos jors* XI 1112), *Teberd, darde* (= *t'arde*), *Quides* (XI 784). Quant aux formes flexionelles, il donne au pronom personnel de la Ière personne la forme de: *jei* (II 804. VIII 184 etc.), cp. le part. passé *acorsei* XIII 103; au feminin du pronom possessif de la IIème personne celle de: *te*; *te coue* (XIII 130). Il supprime l' *i* de la première personne du singulier, quand il y a inversion du pronom sujet: *sa ge* (*sai ge* se trouve I 939), *gitera ge, fa ge, su ge* (IX 1896); il élimine quelquefois les *s* de la IIème personne du singulier suivie de *tu*: *feroie tu* (XIII 710), *quier tu* (VIII 100), *quaten tu* (IX 1916). La IIème personne du pluriel de l'imparfait s'y termine en *ees*: *sauees, volees, fuiees.* Comme le manuscrit confond quelques formes

du présent et du passé défini en écrivant *pos, pot, estot* à côté de *puet* (XII 981. 1096), *estuet* (VIII 165. XIII 973), j'ai préféré mettre partout au présent la diphthongue *ue*, que l'on trouve dans tous les autres manuscrits. Enfin il faut tenir compte des différentes mains qui ont écrit le manuscrit *A* (v. le vol. I p. V): à côté de *dieble* on trouve *diable* et *deable*.

Le msc. *B* offre en général l'orthographe de l'Isle de France, sauf quelques picardismes comme *me mere* (XVI 790). En voici les particularités: *ai* dans *saignor, ie* dans *chier, enperiere*; *oi* dans *mervoille, oroille*; *cois* (= *coc* IX 1252). Il fait souvent disparaître par dissimilation l' *r* entre voyelle et consonne: *abre* (I 1780), *mabre* (VIII 283); tandis que *aubre* qui rime avec *maubre* (I 419) et *aubaleste* (vol. III p. 150) remontent à des formes *albre* etc. Il assimile l' *r* à la consonne suivante: *pa* (au lieu de *par* I 1825. 2154. IX 1405. 1629), *poloigniez* (XVI 824). Il ne met souvent qu'une seule *s* au lieu d'une *s* double: *cuise* (I 488), *fause* (I 485), *truision* (XVI 871), *peüsion* (XVI 863). Il en intercale une avant *t* sans raison étymologique: *feste* (XVI 1198), *barillest* (X 1315), *matinest* (X 268), *contredist* (X 345), *distes* (X 1925), *diaust* (I 1466), *navoist* (I 38), ce qui prouve que l' *s* avait perdu sa valeur étymologique.

L'orthographe du msc. *C* est très régulière; c'est celle de l'Isle de France. On s'en convaincra en lisant l'édition de Méon, qui repose en grande partie sur ce manuscrit.

Le msc. *D*, qui date de 1339, est écrit dans la même langue. L'orthographe est savante dans *corps, draps, doubtes, scet*. Je note à titre de particularité dialectale *priour, arne, cude* (écrit partout au lieu de *cuide*).

Par contre, le msc. *E* offre une orthographe rajeunie et bien négligée. Il écrit *couleur, floibes, putaige, doubte, fill* (plur.). On y trouve la même confusion des *ce* et des *se* que M. Van Hamel a signalée dans le msc. *c* du Renclus de Moliens; v. son édition de ce poëme p. XVIII.

Le msc. *F*, qui ne fait que copier le précédent (v. le vol. I p. XII), en multiplie les fautes. Il offre les formes *ung, sceit, advint* etc. Le scribe ne comprenait évidemment plus ce qu'il copiait, et les modifications qu'il s'est permises ont

détérioré le texte d'une façon regrettable. En omettant les particules qui lui paraissaient superflues, il a complètement détruit la versification. Il suffira, pour prouver ces indications, d'offrir un échantillon que je prends à la fin de la branche XII 1476 ss.

Si dit Richart de lison (f. 80b)
Qui commancee a ceste fable
Pour donner au connestable
Et dit sil a mespris
Il nen doit ia estre repris
Si luy a de son lengage
Que foul nest pas si sage
Ny sen va grepir sa nature
Que dieu nostre sire na cure
Tous iours sceit la painne esprouer
Ne vous vueil auant renoyer
Et puis commance a broier
Deux eux cuiz en vng mortier
Une saulce faicte de nique
Pour amour de quiqueliquique

Le msc. *G* se rapproche encore beaucoup du texte de *E*: comme celui-ci, il a répété presque toutes les fautes du msc. *A*. La régularité de son orthographe nous y ferait attacher plus de prix, si malheureusement il n'avait pas omis un grand nombre de vers.

H. Ce manuscrit est d'une certaine importance à cause de la place intermédiaire que son texte occupe entre les différentes classes. Il se distingue par son orthographe qui a un caractère picard très prononcé. On y lit *au* (au lieu de *a*) dans *hauster, tausta* (XVI 1974), *faubles* (XIII 2037), *diaubles*; *ou* dans *cou, jou*; *iera* (au lieu d' *ira* XIII 1917); *cils, parials; poi* (lat. *paucum*; v. la var. de X 750, 1); *signor*. Le manuscrit remplace l'ancien *el* par *ou*; il écrit *u* (lat. *aut*). Quant aux consonnes, on trouve *careton* à côté de *charreton; chaiens; vaignon; dervee; woupil* à côté de *werpil* qu'une main plus récente a inséré. Il y a assimilation de *l* à *r* dans le groupe *lr*: *farra, sarrez* (XVI 217), *sorre* (= *soldre* I 122). On y rencontre les formes *fisent, misent, fesist, presist, nasquesis; averoie* (XIV 272) à côté de *frai* I 189 var. 4. Le copiste a introduit même dans la rime les formes propres

à son dialecte: v. les variantes de la branche X 1241—4, où *H* a dans la rime les leçons *demain: Ysengrin, bien main: martin.* Il est allé jusqu'à refuser la valeur de syllabe à l' *i* suivi d'une voyelle, surtout dans la 2ème personne du pluriel des imparfaits et des conditionnels en *-iez*: v. p. e. les variantes des vv. I 56. 559. 808. 1288. 3153. II 527. III 128. IV fin de la var. IX 505. XII 181. XIV 537, 128. 129. 448. XVI 760. Il en est de même de la forme *serion*, qui est trissyllabe XII 148 et que le scribe du msc. *H* paraît avoir évitée. Le mot *ascensions*, qui a quatre syllabes I 15, n'en a que trois dans la leçon des mss. *CHMn.* Il ne faut cependant pas s'attendre à une observation absolue de cette règle: des formes en *-iez*, qui donnent à cette terminaison la valeur de deux syllabes, se trouvent dans *H* II 527. 925 et ailleurs. La tendance à faire disparaître l' hiatus s'y manifeste encore dans la prononciation dissyllabe de *roine* I 1798, de *jeuner* I 1466. 1738. III 183, et dans la prononciation monosyllabe de *veus* I 1774, *eu* 3062, *eust* XVI 954. De même la prononciation trissyllabe de *aïdent* IV 416 est évitée dans *H.* Tous ces changements prouvent le peu de respect que le scribe a porté au texte qu'il copiait. Il faudra tenir compte de cette observation, lorsque, relativement à la branche XI, nous nous occuperons d'une question grammaticale que l'on serait facilement porté à trancher en faveur de notre manuscrit et de ceux qui ont le même texte. Que ce ne soient pas toujours des raisons de grammaire qui ont induit le copiste de *H* à changer le texte original, un seul exemple le prouvera: dans la variante du v. 525 de la br. XIV *H* donne à la femme de Primaut le nom de *Hermengart*, parce que le nom de *Hersent,* que les autres manuscrits de la classe *γ* lui imposent, est partout ailleurs celui de la femme d'Ysengrin.

Le dialecte du msc. *I* est encore parsemé de picardismes. Il offre les formes *jou, aillours, millour, admenei, parlei, maufei, outraige, aubre, aubelestiers, chaucun; cacheour, ichi, chertes, ehu* (= *eü*) etc. Mais ce qui le distingue du msc. *H*, ce sont les formes latinisées: *compte, doubte, destroictement, soubs, sceit, vault* etc. Quant au texte lui-même, il se rapproche de celui de *H* sans y remonter directement:

v. plus loin mes observations sur la branche XIII. Dans la branche IX le msc. *H* reproduit à peu près le texte de *BL*, tandis que *I* offre plutôt celui de *C*: v. la variante du v. 182. Mais ce qui imprime un cachet particulier à ce manuscrit et lui ôte en même temps toute valeur pour la reconstruction du texte primitif, c'est sa manière d'abréger les branches. Celles qui forment la dernière partie du manuscrit, en ont beaucoup souffert; mais encore davantage les branches XV. II et III, qui se trouvent aux f. 65 et 66 du manuscrit. Dans mon 'Examen critique des manucrits du roman de Renart' j'ai reproduit les 20 vers du msc. *I* qui remplacent la br. III 1—114; j'intercale ici les vers qui s'y trouvent au lieu de XV 365 et suivants et de II 843—982:

Thiebers li chas quant la veu
Grant ioie au cuer en ha eku
Il descent ius ce est la voire
A lostel vient chies .I. preuoire
Ou il auoit suris et ras
Moult fu ioians de ses baras
A Renart men vuel retourner
Quau dit hostel se veult torner
Ou il ambla .I. gras fromaige
Don il recut mortel dommaige
Par le pie fu pris au broion
Auxi con un autre larron
Lors se commence a dementer
Que il le couuient seiourner
Ne iamais mal faire ne quiert
Mais bonement et en pais iert
Tiecelins loit cuide voir die
Qui deles un molin sapuie
Il descent ius quil estoit haut
Mais onques ne fist piour saut.

Un texte tellement mutilé ne saurait être porté au même rang que les autres manuscrits. Je me vois obligé d'appuyer sur ce fait d'autant plus que M. Jonckbloet (Étude p. 289) a supposé qu'on trouverait dans ce manuscrit le texte le moins remanié: une telle erreur a eu pour ses recherches de funestes conséquences.

Le texte du msc. *K* correspond à peu près à celui de *B*. dont il aide à corriger quelques fautes. Il mêle quelques

picardismes à l'orthographe régulière; il écrit *oupius* (= goupil), *pau, vaura* (voudra).

Le msc. *L* offre encore un intérêt particulier. Ce manuscrit rend en général le texte de *B*, quelquefois il a même conservé des leçons plus anciennes, surtout dans la première partie de la branche I, où il s'accorde le plus avec le msc. *a*. Mais, par sa négligence et par des modifications arbitraires, le scribe a presque partout corrompu le texte qu'il copiait. Le dialecte de *L* est celui de l'Est; cp. les formes *trouveront* (au lieu de *trouverent* VIII 93. 296 etc.), *aygue, baroiche, marci, mortal, varriez* (XVI 930), *vouar* (*veoir* II 1052). Il remplace par *es-* les préfixes qui se composent d'un *a* et d'une consonne: *esparcut* (X 986. 1355), *esparceuz* (XVI 1009), *esfubla* (X 1353), *estenance* (XV 48), *estachier* (X 1300), *esraigne* (XVI 925), *esraigniez* (XVI 901), *effautree* (X 1337).

Le texte du msc. *M* a la plus grande affinité avec celui de *C*. Cependant il s'en éloigne quelquefois pour se rapprocher de celui de *B* (v. par ex. les variantes de III 74. 76. X 741) ou de celui du msc. *O* (par ex. en écrivant I 2629 *M. longuement sen arestut,* et I 2678 *romain*). L'orthographe de *M* ne diffère pas sensiblement de celle de *C*. Le copiste a presque partout substitué *que* et *sus* à *car* et *sor*.

De même le msc. *N* semble faire preuve d'une certaine aversion pour le mot *fet*, qu'il remplace par *dit, dist*: I 2813. 2831. 2833 etc. Son orthographe sent tant soit peu le terroir picard: on y trouve quelquefois *ch* au lieu de *c*.

Il me faut parler plus au long du msc. *O* que j'ai maintenant pu consulter moi-même, le manuscrit ayant été envoyé à Strasbourg par la gracieuse intervention du ministère d'Alsace-Lorraine. Je ne puis songer à augmenter les variantes rassemblées dans le IIIème volume de mon édition: une collation complète du msc. *O* sera, comme je l'espère, publiée par un membre du séminaire roman de l'université de Strasbourg.

Je ne désire placer ici que les remarques suivantes. Les lignes qu'on trouve écrites sur le feuillet de garde du msc. *O*, ne sont ni de la même main ni de la même époque;

les mots *Cest livre est de Humfrey duc de Gloucester liber lupi et vulpis* appartiennent sans aucun doute au XVème siècle. Hunfroi est le prince qui en 1423 se maria avec la duchesse Jacobéa de Hainaut, célèbre pour sa beauté, son courage et ses malheurs, et qui mourut en 1446: v. aussi la notice de M. P. Meyer sur les manuscrits provenants de la bibliothèque de ce prince, Romania XV p. 265.

Comme M. Bauer l'avait déjà remarqué, il n'y a pas d'initiale majuscule rouge au commencement de la branche V, mais la place est restée en blanc. La miniature placée au-dessus de la première colonne représente la 'procession de Renart': on y voit le lièvre avec une croix, puis le bélier et l'ours portant sur leurs épaules un brancard, sur lequel se trouve un cercueil en forme de châsse: Renart en sort et s'empare du coc. Cette miniature fait présumer que la branche XVII se trouvait sur les feuillets égarés de notre manuscrit.

Quant à la valeur de ce manuscrit pour la recherche du texte original, j'y reviendrai plus tard. L'orthographe du msc. *O* est très-régulière, quoiqu'on y trouve des formes picardes comme *aueroit* I 144^{b}, *se queue* I 363; comme dans le msc. *E*, les *c* sont souvent remplacés par des *s* : *se* II 303, *frasois* I 2894, *pelison* II 196, *floson* V 238 etc. On lit *halou* I 630, *osbeir* dans la variante de VI v. 7.

Nous arrivons aux manuscrits qui ne nous ont conservé que des fragments et à ceux qui ne contiennent qu'une seule branche. Les mss. *e* et *h*, qui paraissent avoir contenu autrefois le roman tout entier, ont l'orthographe régulière du 13ème siècle. Le msc. *f* trahit son origine artésienne en nommant au v. 21 le bourg de Hesdin. Entre les manuscrits qui contiennent la branche VIII, *d* se distingue par son orthographe picarde. Les mss. *g* et *i* offrent un français italianisé. Enfin, le msc. *a* mérite une recherche plus spéciale même par son orthographe. On y trouve la particularité que les désinances *-ie*, *-oe*, *-ue* sont remplacées par *-iee*, *-oee*, *uee*, comme p. e. dans *envoiee* : *bailliee* 828, *foi mentiee* 1171, *lecheriee* 3087, *Mariee (: mie)* 3140, *departiees* 3179; *ioee* 56, *moee* 1355, *noee* 2594; *muee (: venue)* 2876, *rompuees* 3155, *aguees* 3156. L'imparfait s'y termine quelquefois en *-ot* : *portot* 1867,

menot 2757, *cuidot* 2994. Une lacune de 40 vers après le v. 1666 fait supposer que c'était là le nombre des vers qui se trouvaient sur une colonne du manuscrit que le scribe d'*α* a copié. Ce manuscrit est d'une grande importance pour la critique de la branche I, comme nous le verrons ci-après.

Je termine cette description des manuscrits par quelques observations générales sur la filiation des textes qui nous y sont conservés. En laissant de côté la branche VIII, dont je parlerai encore avec plus de détail, je comprends sous la lettre *α* le texte qui est conservé dans *A E (F) G* et qu'on retrouve encore, mais avec de légères altérations dans *DN*; la lettre *β* désignera le texte commun aux mss. *BKL*, quoique ce dernier manuscrit paraisse en même temps remonter à une source plus pure et avoir souffert plus d'altérations particulières que les autres de la classe *β*; enfin je donne la lettre *γ* au texte qui est reproduit par les mss. *CMn* et dans lequel les deux textes *α* et *β* ont été combinés en quelque sorte, comme je crois l'avoir prouvé dans mon 'Examen critique', dont je ne répéterai pas ici tous les détails. Le msc. *H* appartient de même à la classe *γ*, mais il en représente une forme plus ancienne, tandis que le msc. *I*, copié sur un texte très ressemblant à celui du msc. *H*, l'a abrégé d'une manière intolérable.

On peut représenter les relations qui existent entre les divers manuscrits, dont je viens de parler, et le texte original (X) dans le tableau suivant :

Dans ce tableau je n'ai pas admis les manuscrits qui ne contiennent qu'une petite partie du roman et sur lesquels je reviendrai en parlant des différentes branches. En outre, il reste encore le msc. *O* qui demande une recherche particulière.

Ce manuscrit offre encore une combinaison de textes α et β, qui n'est cependant pas la même que celle des mss. *CHIMn*, quoiqu'elle lui ressemble dans quelques passages. D'abord elle se distingue de celle-ci par la foule de changements tout-à-fait arbitraires qu'elle a fait subir au texte commun. Il y a un grand nombre d'interpolations dont quelques-unes ont passé dans le texte de Méon: v. par ex. ce que j'ai dit à ce propos dans la préface du IIIème volume de mon édition p. VIII. La plupart de ces vers qui ne se trouvent que dans notre manuscrit ont cependant été rejetés par Méon lui-même, notamment ceux qui y terminent les branches VI et VII et que je reproduirai plus bas. Par contre, le scribe qui a arrangé le texte du msc. *O*, a omis beaucoup de vers, par ex. les vv. 870—902 de la branche IX. Plusieurs fois il n'a gardé qu'un seul des deux vers qui rimaient ensemble, et les vers omis n'ont été suppléés qu'en partie par une main plus récente. Au lieu des vers I 529. 530 on ne lit que: *La char lor anblent les putains.* Souvent aussi le scribe a changé la place des mots qui portaient la rime, ce qui l'obligeait presque toujours de remanier des vers entiers: ainsi il a remplacé les vers de la variante qui se trouve dans beaucoup de manuscrits après IX 1034 par les deux que voici: *Q' fames tiegnent totes coies. Q' les ne janglent totes voies.* Dans quelques-unes de ses variantes il a même fait preuve d'un certain discernement. Dans les vers 295. 6 de la br. I, il a très bien senti que la leçon offerte par presque la totalité des manuscrits était fautive; mais comme il ne connaissait pas celle des mss. *CM*, qui ont conservé l'original, il a forgé deux vers nouveaux, en écrivant *Quant li roi ot plaidie assez Tant que il en fu touz lassez.* Or, un texte remanié de cette sorte n'a pas l'autorité d'un témoignage sincère: c'est comme une photographie retouchée qui ne peut reproduire fidèlement les traits de l'original.

On n'admettra donc des leçons du msc. *O* que celles

qui s'accordent avec les textes des autres manuscrits. Ce qu'il y a encore de singulier, c'est la manière de laquelle le msc. *O* se rapproche tantôt de l'une tantôt de l'autre classe. Quant à l'ordre des branches, le manuscrit suit presque toujours le texte *α*; mais il n'en reproduit les leçons que dans les branches I. IV. V. V^a. XII, tandis que dans VI. II. XV. III. VII. IX on y trouve plutôt le texte *β*. Dans la branche I, le texte du msc. *O* a même beaucoup de ressemblance avec celui de *C*. quelquefois aussi avec celui du msc. *a*. Il faudra donc supposer que le scribe avait sous les yeux plusieurs manuscrits, dont il se servait alternativement.

§ 2. LES BRANCHES.

Je vais essayer de fixer pour chaque branche l'époque et la province dans lesquelles ces récits ont été composés, d'indiquer les autres branches dont leurs auteurs ont eu connaissance, et les sources d'un genre différent où ils ont puisé, enfin de caractériser les qualités littéraires qui leur sont particulières. Après ces remarques générales, j'en reviendrai aux différents manuscrits et j'essaierai de prouver qu'en effet le texte que j'ai suivi dans mon édition, est le meilleur. En dernier lieu je corrigerai ce texte partout où depuis sa publication j'ai cru devoir changer d'avis.

La première branche commence en exprimant l'intention de suppléer aux parties de la tradition de Renart que Pierre n'avait pas traitées. Ce Pierre ou, comme le poëte le nomme un peu familièrement, ce *Perrot* est sans doute Pierre de S. Cloud, l'auteur de la br. XVI. Dans son Etude sur le roman de Renart, M. Jonckbloet a émis la supposition que c'était encore lui qui parlait dans la br. I. En effet, cette manière de s'exprimer en parlant de soi-même à la 3ème personne, se retrouve assez souvent dans les poèmes du moyen-âge. Mais pourquoi le poëte se serait il fait des reproches au lieu de continuer purement et simplement? Et puis, comme nous le verrons plus tard, la composition et le style de la br. XVI diffèrent tellement de la composition et du style de la br. I

et des suivantes, qu'il paraît impossible d'attribuer tous ces récits au même poëte. En émettant cette opinion, je puis encore m'appuyer sur le jugement que M. P. Meyer a porté sur les recherches de M. Jonckbloet dans son livre sur le roman d'Alexandre le Grand, vol. II p. 231.

Il se peut cependant que le poëme qui forme la br. I (que je distingue ici et dans la suite d'avec les branches I[a] et I[b]) ait subi un remaniement, qui toutefois aurait laissé intacte la plus grande partie de l'ancien poëme. Le fameux 'Plaid', le procès intenté au renard devant le lion par Isengrin et Chantecler, la citation de Renart qui a des suites si funestes pour les messagers du roi, enfin le départ de Renart pour la cour — tout cela est raconté avec un art si parfait et un enjouement si heureux que cette partie du récit a bien mérité de passer, par l'intermédiaire des traductions néerlandaises et allemandes, dans le fonds commun des poésies classiques de toutes les époques et de toutes les nations. Mais à la fin de la branche, dans les vers 1423 et suivants, on croit sentir un certain affaiblissement de la force poétique de l'auteur. On trouve dans les derniers vers de la br. I le même manque d'heureux détails et les mêmes inventions forcées et invraisemblables qui impriment un caractère tout particulier à la continuation de cette branche, à I[a]. Ce sentiment est renforcé par un argument qu'on peut tirer de l'histoire de la tradition de Renart. Tout ce qui suit l'arrivée de Renart à la cour du lion ne se retrouve qu'avec de profonds changements dans les poèmes qui ont suivi le nôtre; de même tout cela est étranger aux versions qui l'ont précédé.[1]

On pourrait même croire rencontrer dans la branche I elle-même des indications relatives au poëme dont nous ne possédons que le remaniement: ce poëme serait *l'estoire* que

---

[1] Les contes qui peuvent être comparés à la branche du 'Plaid' ont été énumérés par E. Voigt dans son excellente édition de *l'Isengrimus* (Halle 1884) p. LXXX; mais on ne semble pas encore avoir remarqué que l'aventure de l'ours pris au chêne fendu rappelle celle du singe racontée dans le premier épisode du Pantchatantra (traduction de Benfey, Leipzig 1859 II p. 9).

l'auteur cite dans les vv. 11 et 875; cp. encore le v. 346. Mais les vers qui en parlent, se lient si étroitement à ceux qui les précèdent ou à ceux qui les suivent, qu'il faudrait en ce cas-là supposer que le texte eût été refondu en entier. C'est probablement la tradition de Renart qui est désignée par le titre *d'estoire* dans la br. I comme dans II 18. 134. X 4: que cette tradition soit orale ou qu'elle soit fixée par des oeuvres littéraires, elle suffit. pourvu qu'elle soit généralement connue, à témoigner la vérité du récit. Ce n'est que dans les branches d'une date plus récente que le mot *estoire* s'applique à un conte isolé, qu'il devient synonyme de *branche:* v. les branches IX 7. 13 XIII 1 et XII 1, où il est question d'une *novele estoire.*[1] Les anciennes branches, en s'appuyant sur la tradition généralement connue, imitent ou parodient plutôt l'épopée héroïque, qui aime à citer des preuves prétendues authentiques.

Il sera donc permis de n'attribuer au remanieur de la branche originale que le prologue et la conclusion de la branche conservée dans nos manuscrits.

La br. I renferme des passages qui font allusion à d'autres contes de Renart, qu'on retrouve en partie dans les branches que nous possédons. Ainsi les vers 30 et suivants se rapportent à la br. II 1027 ss., les vers 36 ss. à V[a] 289 ss. La confession de Renart 1029—1096 est parsemée de nombreuses indications de ce genre: les vv. 1055 ss. rappellent la br. III 375 ss.; les vv. 1057 ss. font allusion à un conte qui peut être comparé à la br. IV et dont nous parlerons plus tard; les vv. 1050 ss. 1061 ss. racontent d'Isengrin ce qui arrive à son frère Primaut dans la br. XIV 647 ss. 540 ss. Les autres allusions (vv. 1042. 1047. 1065. 1079 ss.) se rapportent à des événements dont nos branches ne donnent pas le récit. Comme il existait sans doute des traditions orales sur les aventures de Renart (v. la br. XXV

---

[1] Le titre *d'estoire*, appliqué à la tradition générale des faits et gestes de Renart, se retrouve dans le poëme flamand sur le *Reinaert*, qui a été composé vers 1380 et qui se nomme lui-même *Reinaerts historie* (v. 7793 de mon édition).

13), nous n'avons pas besoin de supposer que ces récits se trouvaient dans des ouvrages littéraires qui se sont perdus.

L'époque à laquelle la br. I a été composée, pourrait bien être indiquée dans le v. 160: *Oan le premer jor d'avril que pasques fu.* Le jour de Pâques est le premier avril en 1179, 1184 et 1263: la première de ces dates conviendrait. Mais peut-on prendre au sérieux les indications de dame Hersent?

Une autre supposition que j'ai émise dans mon Examen critique des mss. du roman de Renart p. 23, se rapporte au v. 1521. Coradin, à qui Renart prétend avoir eu affaire, est le même personnage que Malek Moaddam, fils de Malek Adel, sultan de Damas, qui en 1204 dirigea une expédition contre Acre, qui en 1219 fit abattre les murs de Jérusalem et qui mourut en 1228.[1] Ce serait donc de 1204 à 1228 que la br. I aurait reçu sa forme actuelle. Il faut le dire cependant, le nom de Coradin n'est pas celui qui se trouve dans les meilleurs manuscrits, puisqu'on lit *Loradins* dans *ABHLa* et *Noradins* dans *CM, Noraudins* dans *O.* Ce dernier nom est celui du fameux Noureddin mort en 1173, qui est cité encore dans le Chevalier au Lyon de Crestien de Troies v. 594. Je suis porté à croire que les mss. *CMO* ont conservé la leçon de l'original, d'autant plus que la date qui en résulterait, s'accorderait très bien avec une autre, fournie par la br. IV. En ce cas-là, le nom de *Noradin* se serait déjà trouvé dans l'original et le remanieur auquel nous devons la forme de la branche qui se trouve dans les manuscrits *CMO*, l'aurait simplement conservé.

C'est dans la partie septentrionale de la France que la br. I aura été composée; ce n'est du moins que là que l'on connaissait le salut '*welcomme*' 777. Aussi le dialecte de la branche est-il plein de picardismes.

Quant aux qualités épiques de cette branche, je ne fais

---

[1] Le nom de Coradin que les Francs donnèrent à Malek Moaddam, se retrouve aussi dans le poëme haut-allemand de Guillaume d'Autriche (*Zeitschrift für deutsches Alterthum* I p. 219 '*König Konradinus von Jerusalem*') et dans la *Teesteye* de *Jan de Clerc* d'Anvers. Ces deux poëmes datent du commencement du XIVème siècle.

remarquer que deux points. Le poëte ne craint pas de répéter les mêmes locutions et presque les mêmes vers : cp. 235. 6 = 277. 8 = 981. 2 ; 279. 80 = 1319. 20 = 1515. 6 ; 301 = 343 ; 555 = 579 ; 733 — 6 = 1001 — 4 ; 784 cp. 792 ; 871. 2 = 1045. 6 ; 1276 = 1393 ; 1387 = 1394. Il aime en outre à ajouter des appellatifs aux noms propres des animaux, par ex. *Nobles li lions* 7. 16. 569. 995. *Hersent la lore* 10, *Brun li ors* 55 etc. Isengrin et Renart sont presque les seuls qui s'en passent. On aurait tort de penser que les noms propres n'étaient pas assez connus à cette époque-là et qu'on aurait demandé une explication de ces termes inusités. C'est plutôt une application du style épique : les noms appellatifs sont pour ainsi dire des titres qu'on aime à rappeler : cf. *Marsilies li reis, li cuens Guenes.* La même imitation du style de l'épopée a fait donner à Noble le titre d'empereur, qui dans le cycle Carlovingien appartient à Charlemagne.

Dans la continuation de la br. I (I[a]) les allusions à l'épopée héroïque sont beaucoup moins fréquentes. Le ton y est bien plus burlesque et loin de la gracieuse ironie qui règne dans la br. I. Cette branche n'attribue aux animaux d'actions humaines que celles qui se prêtent au persifflage. Le lion envoyant ses lettres royaux à Renart, celui-ci se confessant — voilà des satires spirituelles lancées contre une royauté hautaine et impuissante, contre l'hypocrisie effrontée ; en lisant ces passages on se rappelle les institutions humaines et on s'amuse à les voir livrées à la dérision sous le masque des animaux. Mais à quoi ne penserait-on pas en voyant Renart qui lie les animaux aux arbres par la queue, qui monte sur un chêne et qui de là abat le roi d'un coup de pierre ?

Cependant l'auteur de la br. I[a] imite la br. I. Renart prétendant vouloir se faire ermite pour échapper au gibet (vv. 2007 ss.), rappelle l'intention que Renart a conçue de se croiser 1388 ss. L'arrivée de la *biere chevaleresce* avec le corps de Pelé le rat 2106 ss. ne fait que répéter l'apparition de Chantecler et de Pinte 279 ss. La fin de la br. I[a] (2201. 2) est la même que celle de la br. I 1619. 20.

A en juger d'après quelques allusions, le poëte de la br. I[a] a connu encore d'autres branches. Les vv. 1653 ss. se rapportent à la fin de la br. II, dont le commencement est mentionné dans les vv. 1669 ss., tandis que les vv. 1683 ss. rappellent la br. II 843 ss. Les vv. 1673 ss. paraissent avoir été tirés de la br. X 957 ss. Les vv. 1691 ss. ne pourraient pas être rattachés à la br. XIII 1354 ss. à cause de la différence des détails. Enfin, ce qui est raconté dans les vv. 1657 ne se retrouve nulle part ailleurs.

La br. I[a] fait encore allusion au cycle épique de Guillaume d'Orange, en citant au v. 1997 le nom de Tibaut qui n'est pas encore chrétien: v. Jonckbloet Étude p. 385. Elle parle dans le v. 2166 des contes d'Auchier et de Lanfroi: ces noms se retrouvent avec une légère altération dans le roman d'Alexandre par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay (ed. Michelant 2, 14: *Je ne vous commanc mie de Landri ne d'Augier*) et ailleurs encore (Birch-Hirschfeld, *Ueber die den Troubadours bekannten epischen Stoffe* p. 68), sans que nous connaissions les poëmes d'où ils sont tirés.

L'origine picarde de la br. I[a] est prouvée par le nom d'Arras: v. 1976.

La branche I[b] qui a reçu dans quelques mss. le titre *de Renart tainturier*, est bien plus intéressante que la br. I[a]; mais elle aussi porte un cachet très distinct de celui de la br. I, malgré quelques points de ressemblance comme p. e. les répétitions (cp. 2373—6 = 2463—6; 2343 = 2741; 2785. 6 = 2841. 2). Cette seconde continuation de l'ancienne branche du 'Plaid' est une vraie orgie de la poésie particulière aux jongleurs. Sous le type de Renart on découvre les traits de ce genre singulier de poëtes ambulants: leur manque de courage (v. 2520), leur astuce, le plaisir qu'ils prennent à tromper en amusant et en flattant les bourgeois et les nobles représentés par Isengrin. Le langage déguisé de Galopin appartient à un genre comique qui sans doute a été mainte fois mis en usage par les jongleurs, pour un public pareil à celui de nos théâtres qui se réjouit d'entendre baragouiner sa langue par un étranger. Il y a même, sur plusieurs

points. une ressemblance curieuse entre cette partie du roman de Renart et une scène des Fourberies de Scapin, la deuxième du troisième acte: comme Scapin, Renart se sert d'un langage étranger pour tromper un adversaire plus fort. La dispute de Hersent et d' Ermeline fait songer aux propos des dames de la Halle qui ont été reproduits dans la Fille de madame Angot. Même la scène de famille qui se passe entre Ysengrin et Hersent pourrait se retrouver, si je ne me trompe, dans quelque couplet de vaudeville ou d'opérette qu'on joue de nos jours. Mais il importera davantage au lecteur sérieux de savoir que toutes les scènes qui composent la br. I^b peuvent être comparées à des fabliaux du moyen-âge: le baragouin de Renart est à peu près le même que celui qui est parlé dans le fabliau *des deux Anglais*; une querelle de femmes est insérée dans le fabliau de Boivin de Provins; enfin la dispute conjugale se retrouve dans le fabliau *du Pescheor de pont seur Seine.* (V. de Montaiglon et Raynaud, Recueil de fabliaux t. 2 p. 178. 3 p. 68. 5 p. 62).

On pourrait penser que les détails de la br. I^b ont été inventés sur de tels exemples par l'auteur lui-même, puisqu'on ne les rencontre nulle part ailleurs dans les documents littéraires de la tradition relative à Renart. Cependant un chacal qui a pris une couleur étrange en tombant dans le tonneau d'un teinturier se retrouve dans le Hitopadéça, (J. Grimm *Reinhart Fuchs* p. CCLXXIII: Pantchatantra trad. p. Benfey I p. 225); et un renard jouant du violon devant un autre animal, un loup peut-être, est représenté sur un relief de la cathédrale de Bâle. (*V. Beschreibung der Münsterkirche: p. p. Hasler, Basel 1842*).

Que dans la br. I^b Renart prenne le masque d'un jongleur breton, cela s'explique aisément par la renommée de ces représentants de la tradition celtique, qui grâce à Crestien de Troies et à d'autres poëtes, gagna la faveur du monde chevaleresque. Aussi Renart prétend-il (vv. 2389 ss.) connaître les lais de Merlin, de Noton,[1]

[1] Je ne saurais expliquer ce nom; faudrait-il lire *Goron*? cp. F. Wolf, *Lais* p. 237.

du roi Artu et de Tristan, du chèvrefeuille (épisode du cycle épique de Tristan) et de dame Iseut; la légende de Brandan, dont il parle, est aussi d'origine celtique. Au contraire, aux noces de Poncet le blaireau, ce sont plutôt les chançons du cycle carlovingien qui font le répertoire du jongleur (2853 ss.): il chante d'Ogier, d' *Olivant*, de *Rollier* (noms d'Olivier et de Rolant corrompus à dessein), et de Charlon le *char chanu*. Dans cette dernière phrase, je lirais *le ber* avec les mss. *CM*, si Renart n'avait la coutume d'estropier les noms et de défigurer les phrases de la poésie épique. Cette même cause me fait croire qu'il faut restituer dans le v. 2527 la forme *Rallart*, qui se trouve dans les meilleurs mss. au lieu de Renart.

Comme le poëte le dit lui-même dans les vv. 2482. 2898, le langage du jongleur breton, que Renart prétend rendre, n'est point du breton, mais bien de l'anglais mêlé de flamand et tant soit peu de haut-allemand. Il y a des aphérèses et des apocopes comme *(a)pelez* 2420, *(a)pris* 2802, *(a)lumer* 2941, *(en)gendrer* 2942, *(at)tendez* 2978. *bousez* au lieu de *épousé* 2927, *Bretaig(ne)* 2357, *guer(re)*; *sir(e)*, *viel(e)*. Les modes personnels sont remplacés par les infinitifs (*non saver* 'je ne sais' 2352) ou par les participes accompagnés du verbe *fot*, dont le sens équivoque a tant de charme pour Isengrin (v. p. e. 2358 *moi fot perdez*). Il faut noter encore la formation des infinitifs en *-er* au lieu de *-oir*, *-ir*, *-re: voler*, *geser*, *faser*; l'emploi de la 3ème personne au lieu de la 1ère: *je dira* (forme confirmée par la rime du v. 2933); l'emploi du pron. poss. masculin au lieu du féminin: *ton main* 2939. Quelques-unes de ces particularités se retrouvent dans le fabliau des deux Anglais: *Mi porra, Mi ira*, *fou* ou *fout*, *querer*, *(a)chater*, *(a)chat*. Mais on remarquera que, en prononçant le *V* comme *F*: *Fotre merci* 2459. 2851, le *P* comme *B*: *Boucez* 2932, *Basse Bosez* 2950, Renart fait des fautes qu'on reproche de nos jours aux Allemands qui parlent français. Des fautes toutes pareilles se retrouvent précisément dans la scène des Fourberies de Scapin que j'ai indiquée: *fous safoir*, *moi li fouloir*, *moi pailler*, (= 'je lui baillerai, donnerai'), *un petit leçon*. En comparant cette scène avec la scène III de l'acte III de Monsieur

de Pourceaugnac ou bien avec l'Étourdi, A. V Sc. IV, on verra que ce sont des Suisses que Molière fait parler de la sorte. Enfin, pour en revenir au roman de Renart, les mots étrangers qui s'y mêlent au français baragouiné, sont plutôt néerlandais: à côté de *Ya* (dissyllabe) 2370. 2394, qui pourrait encore être haut-allemand, on y lit *Godehelpe* 2351, *goditoët* (= nl. *god weet*) 2394.

On admettra donc que l'auteur de la br. I^b a vécu dans les contrées de la France voisines des Pays-Bas. Quant à l'époque de sa composition, elle ne peut remonter au-delà de 1173, puisque S. Thomas de *Cantorbir*, qui est invoqué dans le v. 2436, fut canonisé cette année-là. Ce terme pourra bien avoir été dépassé de quelque années, la br. I^b se rattachant à la br. I^a à laquelle on n'assignera pas une date antérieure à 1200. Toutefois la br. I^b forme un récit indépendant et complet: ce qui est indiqué par les derniers vers (3200 et suivants) qui en résument le contenu. Le v. 3091 prouve que le poëte connaissait la br. II 1027 ss.

Nous arrivons à la divergence des manuscrits qui est la même pour la br. I et ses deux continuations. Elle se trouve dans les mss. *ADEFGN*, qui forment la classe α, dans *BHL* dont je désigne le texte commun par la lettre β, et enfin dans la classe γ, qui comprend les mss. *CM*. Une place particulière doit être réservée aux mss. α. dont le msc. *L* se rapproche en quelques endroits plus que les autres mss. de la classe β, et au msc. *O*.

Occupons nous d'abord de la classe γ, qui tient une place intermédiaire entre les deux autres. Dans les branches I. I^a. I^b. elle ne s'éloigne guère de la classe α. quoiqu'elle partage quelques-unes des fautes de β. Ainsi, c'est à tort que *BCHLM* ont *sire Belin* dans le v. 1685: on n'y parle que de Tiécelin et de son fromage. Elle s'est encore enrichie des interpolations qui, dans la classe β, suivent les vv. 1980. 2706. 2722. 2782. 3032.

D'ailleurs la classe γ ne manque pas de fautes qui lui sont particulières. Je n'en relève que quelques leçons qui apparemment ont été changées à dessein. Au v. 1704 *C* et

M offrent *Qar j'ai l'anel en ma saisine que me dona hui la roïne*, tandis que les autres manuscrits portent *ier*, ce qui ne paraissait pas s'accorder avec le manque d'indication sur le temps qui s'écoulerait depuis la fuite de Renart jusqu'au siège de Maupertuis. Au v. 2912 *C* et *M* lisent: *d'une martire dont vos m'avez bien oï dire*; en ajoutant le pronom *me*, ils rattachent la br. I[b] aux deux autres qui l'ont précédée, mais qui, comme nous l'avons vu, ne sont pas du même auteur. Voyez encore les vers interpolés après 1632. 1832. 1980. 2302. 3212.

Tout cela n'empêche pas la classe γ d'avoir des leçons excellentes que l'auteur de cette rédaction peut avoir trouvées dans les mss. qu'il avait sous les yeux, mais qui en partie sont certainement de son invention. Une leçon originale, que les autres mss. ont fait disparaître, se trouve au v. 295, où *CM* portent *jugie,* tandis que tous les autres manuscrits lisent *mengie*: l'archétype portait apparemment *íugie* avec un accent un peu couché au-dessus de *l'iu*, de sorte que les copistes ont bien pu y voir *m̄*, qu'ils auront pris pour l'abbréviation de *men*.

Mais une leçon préférable ne prouve pas que le reste du texte n'ait subi un remaniement. Un autre exemple de cette sorte se trouve dans le msc. *H* qui seul a conservé dans le v. 377 la leçon *l'omecide*, tandis qu'on trouve *lamende* dans *ACDFGLNOa*, *la meschine* dans *B, grand outrage* dans *I*. Le texte du msc. *H* est pourtant presque partout corrompu par les changements qui rendent la classe β inférieure à celle d'α.

Pour prouver cette infériorité de la classe β, je me contente de citer les interpolations après les vv. 34. 206. 226. 362. 402. 412. 450. 584. 608. 636. (Cette variante remplace les vv. 655 — 668 de l'imprimé.) 788. 850. 898. 1094. 1142. 1180. 1208. 1234. 1252. 1286. 1303. 1304. 1308. 1980. 2384. 2522. 2706. 2711. 2722. 2744. 2782. Et qui voudrait donner la préférence à la variante de *BH* qui y remplace les vv. 1319—1414?

Cependant le msc. *H* n'a pas tous les vers interpolés du msc. *B*: il y manque ceux qui sont dans *B* après le v. 24 (ce vers supplée au v. 21 que le scribe de *B* avait omis),

après 56 (cette interpolation de *B* contient les vv. 85. 86, que le scribe y a transposés erronément), après 498, après 636[4. 8], après 844. 2431. 2740. Malgré ces fautes particulières au msc. *B*, on le préférera toutefois au msc. *H* qui a rajeuni e texte d'une façon intolérable, comme on le verra dans la suite. Il a en outre ajouté quelques vers au texte de la classe *β* après le v. 582.

Le caractère vicieux de *β* ne l'empêche pas d'avoir quelques leçons qui valent bien celles de la classe *α*. Mais dans tous les cas douteux une saine critique restera fidèle à la classe *α*. Toutefois, les vv. 835—840, qui ne sont conservés que par les mss. *BH*, me paraissent indispensables.

Reste à déterminer la valeur des deux manuscrits *a* et *O*.

Sans doute que le texte du msc. *a* est un des meilleurs. Il ne laisse pourtant pas d'être vicieux en quelques points, ce qui nous défend d'en faire la base de notre texte. Je ne mets sous les yeux du lecteur que les fautes manifestes qu'il y a dans les vv. 1—200, en le priant de continuer lui-même cet examen pour le reste de la branche, ce qui lui sera aisé au moyen des variantes indiquées dans le IIIème volume.[1]

Le msc. *a* porte, v. 5, *la pez* 10 *E madame* (*L* lit *En madame*) 13 et 14 y sont intervertis 13 *que* manque 30 *fai* manque 32 *loi fermee* 42 *remet* 43. 44 *De ce sot ire et grant dolor Et li rois a dit oiant toz* 48 au lieu de *sont*] *et* (v. cependant plus bas) 52 *si grant*] *tele* 55 *lors* 64 *neust* 69 *manderons* 76 *Ge lui mandere se iel* 78 *le prendrons a chastoier* 82 *de desroi* 85 *tant de bestes* 86 *maintes bestes* 92 *Le*] *Cest* Après le v. 92 *a* ajoute comme *B H L* deux vers bien superflus 93 *f. maubaillie* 94 *saillie* 95 *ne le garist* 98 manque 101 *Q. Renardez cist rox g.* 107 *empaindre* 108 *ne puet le mal abessier* 110 *nentree fraite* 115 *Se li leust*

---

[1] A cause de l'importance des leçons du msc. *a*, j'ai collationné encore une fois les notices prises sur le manuscrit avec les variantes que j'ai fait imprimer. Voici les leçons du manuscrit qu'il faut ajouter à ces dernières: 554 *Car* 1207 *se*] *li* 1408 *boen i vont* 2199 *Vn ior* 2872 *contre tenir* 2982 *briain* 3048 *andous*

116 *maus* 130 *vos*] *le* 131 *li* 134 *rogissoit et v.* 143 *Ou en froide eue ou en fer chaut* 157 *Quant* 161 *Ca p.* 168 *ester* 170 *merdouse* 171 *Ne a s. a b. f.* 172 *reuendrons* 174 manque 175. 6 *Ne fis de mon cors puterie Ne outrage ne vilonie* 177 *m. nendurai a.* 181 *Fromons* Après 188 *a BHL* ajoutent quatre vers 195 *issi maus* 196 *et desloiaus* 198 *blasment ce quil ne doient.*

En comparant ces variantes avec celles de β, on retrouvera dans cette dernière classe les mêmes leçons fautives dans les vv. 13. 14, 69, 85. 86 (cp. la leçon de *B* qui y est intercalée après le v. 56); 92 (cp. *H*); l'interpolation après le v. 92; 94 (*H*); 175. 6 (interversion); l'interpolation après le v. 188. Ce sont principalement les interpolations après les vv. 92. 188 qui me paraissent prouver que le msc. *a* doit prendre son rang à côté de *BHL*. De là résulte qu'une leçon qui appartient en même temps aux mss. *A* et *a*, doit être considérée comme originale, à moins qu'il ne subsiste de fortes raisons pour la rejeter.

En dernier lieu, j'ai à examiner le msc. *O*. Comme je l'ai déjà dit, on y trouve une foule de fautes particulières qui témoignent à la fois de la négligence du scribe et du peu de respect qu'il portait au texte original. Il a enrichi ce texte de nombreuses interpolations, dont celle qui se trouve après le v. 218 a été reproduite dans les variantes de mon III ème volume; une autre qui comprend 16 vers, suit le v. 1748.

Quant aux relations qui existent entre le texte du msc. *O* et celui des différentes classes $\alpha\,\beta\,\gamma$, il est évident que le copiste a suivi tantôt la classe α, tantôt β, et qu'il a eu sous les yeux un manuscrit qui, depuis, a servi pour la construction de la classe γ. Comme celle-ci, le msc. *O* s'approche du texte α dans la branche I, tandis que c'est plutôt le texte β qu'il a reproduit dans les continuations I ᵃ et I ᵇ. Ainsi, il offre les mêmes fautes que *AC* dans les vv. 423 ᵃ. 426 ᵃ; 709. 710; le v. 1550 s'y lit à peu près comme dans *C*: *Tout son lignage ēfrāchira*; les vv. 1807. 8 de même que les vv. 1831. 2 sont intervertis comme dans *C*; après le v. 1932 on trouve

les deux vers qui y sont intercalés par les classes β et γ, mais qui manquent dans *Aa*; de même on y lit les vers 2706[ab], 2722[ab], 2782[ab], 3032[ab]. La branche se termine dans *O*, comme dans *BKL*. au v. 3210.

Il y a cependant dans *O* un certain nombre de leçons qui méritent d'être prises en considération, parce qu'elles se joignent à celles du msc. *a* dont elles appuient l'autorité. Je ne crois pas que toutes ces leçons doivent être préférées à celles du msc. *A* que j'ai reproduites dans mon texte, puisqu'il y a des fautes communes aux mss. *a* et *O*, comme p. e. 2097 *lautre acole* et 3104 *poitron*. Mais pour la plupart on n'hésitera pas à corriger les leçons du msc. *A* en se servant de celles des mss. *aO*, comme je le proposerai à la fin des remarques sur la branche I et ses continuations.

Ici, je tâcherai encore de mettre en évidence la valeur respective des textes principaux en faisant suivre une quarantaine de vers (2351 ss.), tels qu'on les trouve dans les mss. *aBCHLO*. Sauf ceux de *a*, dont je ne possède que la collation faite en 1870, j'ai copié ces vers tout récemment des manuscrits mêmes.

a 37[a]

Godehelpe fet il beau sir
Non sauoir point ton raison dir
Et dex saut vos beaus doz amis
Dont estes vos de quel pais
55 Vos nestes mie nez de france
Ne de la nostre connoissance
Nai mi seignor mes de bretaing
Moi fot perdez tot mon gaaing
Et fot cerchiez por mon con-
paing
60 Ne fot mez trouez qui mensaing
Trestot france et tot engleter
Lai cerchie por mon conpaing
quer
Demorez moi tant cest pais
Que iauoir trestot france pris
65 Or moi volez torner arier
Ne sauer mes ou moi le quier
Mes torner moi paris anceis
Que ie fot tot pris franceis
Et sauez vos nesun mestier
70 Oil ie fot mlt' bon iugler
Mes ie fot ier roberz batuz
Et mon viel fot moi toluz
Se moi fot auez un viel
Fot moi diser boen rotruel
75 Et un beau lai et un beau son
Por toi qui fu sembles prodom
Ne fot mengiez dous iorz entiers
Or si mengiez mlt' volentiers
Con as tu non dist ysengrins
80 Ge fot auoir non galopins
Et vos conment sir bel prodom
Frere ysengrin mapele lon
Et fot vos ne en cest contre
Oil gi ai maint ior este
85 Et sauer tu du roi nouel
Por quoi? tu nas point de viel
Ge fot seruir molt volentiers
Tote la gent de mon mestier
Ge fot sauoir mlt boen breton [f. 38]
90 Et de mellin et de noton
Du roi artu et de tristan
Du cheure foill de saint brandan
Et sez tu le lai dam iset
Ia ia goditoet

B 21[b]

Godehere fait il bel sir
Ne sai rien de ton raison dir
Z diex uos saut fait il amis
Dom estes uos de quel pais
55 V9 ne futes pas nez de france
Ne de la nostre connoissance
Naie seignor mes de bretaing
Saura tot perdu mon gaaing
Z fot cerchie par mō conpaing
60 Ne trouer neant q' mansaing
Toute france z tote angleter
Fout cerchie por mon cōpaing
quer
Si uoil paris torner aīcois
Tant aurai mlt' bien pris
francois
Z sauez uos nul bon mestier
70 Je fout mlt' bon giougloier
Mes si fout ier robert batu
Z mon uiel me fout tolu
Ne meniai uer. II. iorz entiers
Or si meniut mlt' uolentiers
Comment as non dist .y.
80 Je fout auoir non galopin
Z vos comment sire proudom
Sire isangrin mapele lon
Z v9 fout ne en cest contreę
Oil maint ior i ai este
Comment fu pelez cist pais
Il a non france biaus amis
85 Z sauez uos dou roi nouel
Por coi tu nas point de uiel
Il fout preudom mlt' uolētiers
Recoit la gent de mon mestier
Je fout sauoir bon lai breton
90 Z de melli z de notun
Dou roi lartu z de tritan
De charpel z de saint brandan
Z sez tu le lai damisset
Jai.jai.dist il godistonnet

C 91b

Godehelpe fet il biau sire
Ne saure rien tō reson dire
Z diex v9 saut biax doz amis
Dont estes v9 de quel pais
55 V9nestes mie nez de france
Ne de la nostre 9naissance
Nō ma seignor mes de bretaīg
Si fou tout perdu mō gaaing
Tout fu cerchie por ma compaīg
60 Ne trouera rien q' mensaing
Trestot franc nē tot engleter
Aura q's por ma compaīg quer
65 Or uodrai torner por rester
Ne sai mes ou puisse querer
Tant aure more cest pais
Qr iaure ia tout fra'ce pris
Mes paris ira moi ancois
q̄ iaure pris trestout francois
Z sauez nos nis .I. mestier
70 Ouil ie serai bon iugler
Mes ie fot eir rober batu
Z mon viel me fu tolu
Se ie uoudra auoir viel
Sie uos dire .I. rotruel
75 Ou .I. biau lai. ou. I. bia9 son
Po ce uos me semblez p'udon
Je ne meniai .II. iors ent's
Or mengere mlt' uolent's
Com as tu non biax doz amis
80 Je sere pele galopins
85 Z sez tu dire point nouel
Po qoi tu nas point de uiel
Non vn uassal de mō mest'
Si la me tolez auant eir
Je saure dir bon lai breton
90 Ou de mellin ou de foucon
Z de artur z de tristan
Z du chieurefueil .s. brādan
Sez tu le lai de dame yseut
Ja ia goditoueut

H 15a

Gode hiere fait il biau sire
Je ne sai vre raison dire
5 Se diex v9 saut dist .y.
Dont estes v9 de quel pais
55 V9 ne fustez pas nes en france
Ne de la nostre 9 nissance
Nienhie signour
Mais de bretaigne
Si ai tout pdut ma 9paigne
Z chierq'e ptout campaigne
60 Nai voir troue q' le mensegne
Toute frace toute anglet're
Ai cerq'e por mō 9pain q'rre
Si morrai tant en cest pais
Q' iaurai trestout france pris
65 P9 vorrai moi torner arrier
Mais ie ne sai v ie le quier
Si voel paris trouer ancois
Tant que iaurai bn p's franc'.
Z saues v9 nul bon mestier
70 Oil uoir ie sui bons iouglier
Mais ie fui robert z batu
Z mon viel me fu tolu
Non dirai voir .II. iors ent's
Or mengerai ml't volent's
Coument as nō dist ysengrī
80 Ge suel auoir nō Galopin
Z v9 coument signor preudō
Frere .yseng'. mapele on
Z fus tu nes en cest contre
Oil maī iour i ai este
Coument apele on cest pais
Il a nō frace biax amis
85 Z saues v9 dou roy nouele
Po coi nastu point de uiele
Il fust preudō ml't volent's
Recoit la gent de mon mestier
Je suel sauoir bn le breton
90 Z de merlin z de noton
Dou roi art9 et dan tristan
De chaurefuel de s. brandan
Z sestu le lay damiset
Ya .ya. Gordatouet

L 54[a]

Gode erre dit il biau sire
Ne sai noiant ta raison dire
& dex vos saut fait .y.
Dont este vos de quel pais
55 Vos ne fustes pas nez de france
Ne de la nostre conoissance
Non voir signor mais de bretaigne
Saurai tot ꝑdu mō gueaīgne
Z fout c'chaī por mō cōpaig
60 Ne troue noiant ton mēsaing
Tote france tote engleterre
Fout c'chier por mō 9paīg querre
Si voil paris torner eincois
Q$^{a}_{a}$t iaurai mlt' bien prīs francois
& sauez uos nul bon mestier
70 Jaie ie fout mlt' bon iugler
Mas ie fout hier robert batu
& mon viel me fout tolu
Ne mainga mes .II. iors entiers
Or si mainiuz mlt' volantiers
Comāt as non dit .y.
80 Je fout auoir non galopin
Il vos comāt signor prodon
Fait cil .y. mapele on
& fout vos ne en cest contre
Oil maīt ior i ai este
Comāt fout palle cist pais
Il a nō france biaux amis
85 & sauez vos dou roi nouel
Comāt tu nas point de viel
Il fout prodon mlt' volantier
Recoit les genz de mon mestier
Je fout sauoir bō lai breton
90 Z de mellin z den oton
De roi lar tu z de tritain
De cherapel de s'. bridain
& sez tu le lai dou muset
Je nai dit il go di touet

O 10[a]

Rodehelye fait il bia9 sire
Ne sai riens v̄re raison dire
Z diex vos saut bia9 douz amis
Dont estes v9 de quel pais
55 Vos nestes mie nez de france
Ne de la nre 9noissance
Nō mi seignor mes de britaing

Z sot ꝑdu tout mō guaaing
Toute frāce z toute englet're
Ai cerchie por 9paing q̄rre
Tāt ai cerchie por mō 9paing
60 Ne puis trouer q'l le mēsaing

65 Z or retornerai arriere
Je ne sai mes se ie le quier

Tant demorrai en cest pais
Q' Jaie ꝑ toute frāce quis
Mais paris uoil torner ā sois
Q' ie aie tout pris frasois
Z sauez vos nul mestier
70 Jai ie fot mlt' bō iuglier
Z mō voil me fu toluz
Z se ie eusse .j. viel
A vos di ie .j. rontruel
75 .J. mlt' bel lait ou .j. bel son
Por ce q vos estes prodon
Ja ne menge .II. Jors entiers
Or si mengie mlt' volentiers
Et 9ment as nō biaus amis
80 Je fot apelez Galopins
85 Et fot sauez robe nouele
Espoir ne ai point de viele
Non .j. vasau de mi mestier
Lors me fot tolu avantier
Sauez dire bon lait briton
90 Z de merlin z de forcon
Del roi hector z de tristam
De chicurefol z de bridam
Z sez tu chanter en fauset
Ya ya goudeitouet

En comparant ces six textes avec celui du msc. *A* (p. 66 du vol. I), on se convaincra aisément que *a* s'en rapproche le plus. Dans *A* et *a* on trouve le même nombre de vers (44), tandis que *BL* n'en offrent que 38, *O* 39, *C* 40, *H* 42. Cette différence résulte d'une omission de 4 vers dans *C* et *H*, de 5 vers dans *O*, de 8 vers dans *BL*. *BHL* ont supprimé les vv. 2373 - 76 (qui se retrouvent en effet après le v. 2462, comme nous l'avons vu), *BL* ont omis en outre les vv. 2363—66. Cette dernière omission a probablement été causée par la répétition du mot *quer*, qui termine les vv. 2362 et 2366. D'autre part *BHL* ont ajouté deux vers insipides après 2384. Les scribes des mss. *CO* ont sauté les vv. 2381—84, probablement à cause du mot *Et* qui commence le premier de ces vers et le premier qui les suit; celui du msc. *O* a omis encore le v. 2371, il a transposé les vv. 2359. 60 après le v. 2362 et les vv. 2363. 64 après le v. 2366.

La même différence des manuscrits s'observe encore dans leurs leçons divergentes. *BHL* s'éloignent le plus du msc. *A*, quoique *H* ne partage pas toutes les fautes de *BL* (v. p. e. 2382 *Frere H*, *Sire B*, *Fait cil L*) ni *BL* toutes celles de *H* (2358 *gaaing B*, *gueaīgne L* — *conpaigne H*). *L* suit en général le texte de *B*; cependant, v. 2353, il lit comme *H y(sengrins)* au lieu de *bau dous amis* (*B* porte *fait il amis*). Parmi les leçons communes à *BHL*, il y en a qui ne sont pas inférieures à celles des mss. *Aa*, p. e. 2351 *Gode here (H Godehiere*, *L Gode erre)*, qui serait une traduction exacte de *bel sir*, et on sait que les étrangers se servent souvent d'abord d'un mot de leur propre langue avant de trouver celui de la langue qu'ils veulent parler. Ce n'est que dans *H*, que l'on rencontre une leçon pareille: à savoir 2357 *Nienhic* 'pas moi', ce qui prouve que de telles variantes sont dues quelquefois à l'intelligence des scribes qui remaniaient le texte primitif. A cela près, la plupart des variantes de *BHL* sont apparemment détériorées. Ces manuscrits substituent au langage propre à Renart celui qui se rapproche plus ou moins de l'usage commun: cp. les vv. 2352 (*Ne sai rien de ton raison dir B, Ne sai noiant ta raison dire L, Je ne sai vostre raison dire H*). 2358. 2360. 2361. 2367.

2377. 2385. *H* va encore plus loin que *B*, il restitue les *e* muets aux mots raccourcis tels que *menseing*. Un sens tout-à-fait altéré a été donné par *BHL* aux vers 2387. 88.

Le msc. *C* n'offre pas les variantes de *BHL*, mais il partage la tendance à ramener le baragouinage de Renart à des formes plus correctes. Il remplace les infinitifs par des modes personnels, il évite le mot *fot* (excepté au v. 2371). Il donne aux vv. 2387. 88 un texte nouveau, mais qui n'est guère plus satisfaisant que celui des mss. *BHL*. Ce qui est remarquable, c'est que *C* se rapproche en plusieurs vers à la fois de *H* et de *A*. Ainsi, v. 2359, *ACH* portent *ma conpaing, aBL mon c.;* 2378 *ACH mangera* (ou *mengere*), *aBL mengiez* (ou *meniut, meiniuz*).

C'est du msc. *C* que le texte de *O* se rapproche le plus. Il y a la même leçon aux vv. 2387. 88, il y a dans les vv. 2379. 80 la rime *amis : galopins*; 2380 *apelez*; 2390 *forcon* (cp. *foucon C*). D'autres fautes sont communes à *O* et à *BL*: 2361 *Toute*, 2369 *nul*, ou à *O* et à *L*: 2352 *vostre*, 2392 *bridain*. Enfin *O* a des erreurs qui lui sont propres, telles que les transpositions dont j'ai déjà parlé, et les leçons des vv. 2366. 2373. 2374. 2377. 2385. 2386, qui, en partie du moins, sont tout-à-fait dénuées de sens. On n'hésitera pas à déclarer le texte de *O* le plus corrompu de tous.

S'il est permis, comme je le crois, de généraliser les résultats obtenus par une comparaison minutieuse des variantes d'une petite partie du texte, il s'ensuit qu'il faut partout conserver le texte du msc. *A*, et n'en corriger que les fautes évidentes par les variantes des autres manuscrits en préférant celles fournies par le msc. *a*. Voilà ce que j'ai tâché de faire dans mon édition. Après avoir relu mon texte à plusieurs reprises et comparé les leçons du msc. *O*, je crois qu'il faut y admettre les corrections suivantes, auxquelles j'ajoute quelques observations d'un autre genre.

Lire, v. 48, *Musart et li roi et li conte!* (*AO*; pour les autres manuscrits, v. les variantes) 53 *Tex est qui coile* (lat. *celat, O soile*) *a escient* 73 *Se luns tolt lautre si li rende* (*O*) 114 *cele*] lire *Hersent* (*AO*) 124 *Li jugemens sera tenus* (*AO*) 250 *qu'en doive* (*O*; cp. I[b] 2826)

323 *Qui* (*O*) 392 *A vos* (*O*) 526 *De tel chose ont li seignor peu* (*O*)? 559 *m'en* (*O*) 642 *resache* (*O*) 645 *passe* (*O*) 648 La leçon des mss. *aL Ainc dex ne fist si laide beste* a été traduite par le Reinaert flamand 746 *nie maecte god so leelic dier*, mais *O* s'accorde avec *A* 667 *Grospet* (*O* porte *cropet*) 777 *Tybert dist Renart welecome* (*O wilecome*; cp. *wilecome* XXII 260 et *wilecomme* dans le Recueil des fabliaux pp. MM. de Montaiglon et Raynaud 5 p. 235) 796 *Girai a cort et si orrai* (*O*) 799 *Ge le vos lo, car molt vos eim* (*O*) 802 *Tibers trop menes* (*O*) 805 (Peut-on prendre le mot *baraz* dans le sens de 'embarras'? cp. *barate* XXV 221) 829 effacer *ge* (manque *O*) 870 *Or est* (*O*) 932 *lui ne revenez* (*O*) 959 *Tant que il sache la verte* (mais *O* porte la leçon du msc. *A*) 1002 *ne argent* (*O*) 1035 *cope* (cp. 1094) 1036 *crope* 1086 *lisches* (*O* s'accorde avec *A*) 1094 *m'en* (*O*) 1101. 2 ... *renchaïr'. 'Ja dex ne me daint tant haïr'* (*O* porte la même leçon que le msc. *A*) 1131 *ne perde* (*O*) 1152 *Les une grange de nonneins* (*O*) 1242 *Encor ne l'aie ge forfet* (*O* lit *ne lai ie riens f.*) 1251 *Quant en le prist, s'on li fist honte* (*O*) 1322 *Et Petis porchaz li fuirons* (*O*) 1360 *se il se doute* (*O*) 1375 *Ne* (*O*) 1402 *Se il revient jusqu'a un* (*O* porte II.) *mois* 1403 *Encor taura* (*O*) 1408 La leçon *pire* ou *piour* (*O*) se rapproche de celle de la br. VIII 462; mais, en l'admettant dans le texte, il faudrait remplacer *bon* par *mal*, qu'on ne trouve que dans *L* 1435 *nul d'aus* (*O* lit *nului*) Mettre le v. 1436 entre crochets 1437 lire *que le roi* (*O*) 1466 *le cuer* 1521 *Noradins* (v. p. 14) 1553. 54 transposer *Tibert le chat* et *Pele le rat* (*O* lit comme *A*) 1568 *Et voit venir tot lost lo roi* (*O* lit comme *A*) 1571 *Ne set soz ciel que fere doie* (*O*; cp. 1875) Transposer 1719. 20 après 1721. 22 (ces deux vers manquent *O*) 1826 *contient* (*AO*) 2004 *Que ne* 2036 *Quant li rois garde* (leçon qui se trouve encore dans *O*, où ce vers n'a été ajouté que plus tard) 2069 *nel vos* (*O*; cp. la leçon d'*A*) 2070 *Por ce en doi vengance fere* (*O*; ce msc. porte cependant *la iustice f.*) 2427 *fot* (*O*) 2527 *Rallart* (v. p. 18) 2744 *De la maniere d. R.* (*O* lit *La contenance de R.*) 2972

42?

Ou fot bien ton moillier dira (*O* manque) 2982 *Briain* (*O*) 3035 *fesiez* (*O* porte *fesoies*).

La branche II offre des difficultés particulières: c'est ici que les différentes classes des manuscrits s'éloignent le plus l'une de l'autre. Il faut se prononcer sur le texte le plus original, avant de juger le poëme lui-même.

Il y a encore dans cette branche les trois classes qu'il faut distinguer: α qui comprend les manuscrits *ADEFGN*, auxquels viennent se joindre les mss. *HI*; puis β: *BKL*, enfin γ: *CMn*. La classe γ contient un texte qui combine d'une façon arbitraire ceux des classes α et β; de plus, cette classe divise la br. II en plusieurs morceaux, dont on peut voir l'arrangement dans le tableau que j'en ai donné dans la préface du vol. III. Quoique le msc. *O* suive en général le texte β, il se joint cependant à la classe α, en faisant finir la branche aux vv. 1395/6.

B se rapproche du texte γ plus que les autres mss. de la classe β. Comme γ, il fait suivre II 18 (il n'a pas les vv. 19—22 de cette branche) de la br. XXIV et il intercale les branches XX. XXI entre la fin de la br. XV et un morceau de la branche II (843—1024). Je n'ai pas besoin de prouver au long que ces transpositions dérangent l'ordre primitif de la classe β conservé dans les mss. *KL*.

Mais une question plus importante et en même temps plus difficile à résoudre surgit relativement à la conclusion de la branche II: la classe β, en omettant les vv. 1391—96 et en passant tout de suite au v. 257 de la br. V[a], serait-elle restée plus fidèle à l'original que les classes α et γ? En effet, en lisant le texte imprimé, on est surpris de voir Ysengrin et Hersent retourner à la tanière sans donner suite au traitement que Renart a fait subir à la louve. Plus tard, dans la br. V[a], Ysengrin, malmené par Renart dans des circonstances tout-à-fait différentes, se souvient tout-à-coup de l'ancienne injure. Ne vaut-il donc pas mieux combiner les scènes correspondantes comme le fait la classe β? On s'y sent porté d'autant plus que les vv. 1395/6, qui ne se trouvent

que dans la classe α (y compris les mss. *H* et *O*), ne font que répéter les vv. 1157/8 et ne forment nullement une conclusion satisfaisante.

Mais tout en accordant sur ce point-là une certaine supériorité à la classe β, on n'en préférera pas le texte entier à celui de la classe α. Pour justifier la préférence que j'ai donnée à celle-ci, il me faut aller encore plus loin dans mon examen de la branche V[a]. L'aventure du serment judiciaire de Renart se termine dans les deux classes α (y compris le msc. *O*) et β de deux manières très-différentes, quoique l'auteur du texte γ n'ait pas hésité à les combiner. D'après la classe α, Renart s'aperçoit de la trahison qu'on lui a préparée, et aussitôt que Brichemer, le président de l'assemblée des animaux, a fait reculer la foule qui l'entoure, il s'en fuit à toutes jambes et parvient à se sauver. D'après la classe β, Renart a recours à un stratagème bien autrement compliqué: par des paroles séductrices il engage l'ours à l'accompagner dans une ferme, où il éveille l'attention des paysans; dans sa fuite il amène ses persécuteurs aux animaux réunis pour assister au serment et fait disperser l'assemblée après leur avoir fait administrer bonne dose de coups. Évidemment la première version est la plus simple, la plus naturelle et la plus ancienne. Elle se trouve aussi dans le poëme haut-allemand du Glichezare, dont nous exposerons plus loin la grande importance pour la critique du roman de Renart.

Pour en revenir à la br. II, je n'ai pas tardé à reconnaître les interpolations qui n'appartiennent qu'à la classe α ou aux deux classes α et γ: v. les vers 115—118. 883—894. 965/6. 973—6. 991—1004, que j'ai mis entre crochets. Peut-être aurais-je dû y ajouter encore les vers 527/8. 613—6, qui manquent à *BKLO*. Mais il ne faut pas oublier que la classe β, elle aussi, a subi des interpolations: v. les vers qui y suivent le v. 108, ainsi que ceux que les classes β et γ ajoutent après 570. 598 (*BCM*).

Le msc. *A* seul porte les 2 vers 413/4; il omet 2 vers après 434, qui pourraient bien appartenir au fonds commun.

On trouve une lacune plus étendue dans le texte du msc. *A* après le v. 1024. Il y manque la conclusion de la

branche, qui contenait le viol commis par Renart sur sa commère. Comme c'est là la cause de la guerre implacable de Renart et d'Ysengrin, à laquelle le prologue fait allusion, il est probable que c'est une faute du scribe du msc. *A*, qui a causé cette perte.

Il est plus difficile de juger d'une autre différence qui subsiste entre le texte d' *A* et celui de tous les autres manuscrits. Ceux-ci insèrent après II 842 la branche XV, qui fait complètement défaut dans *A*. On pourrait penser qu'elle y a été omise, parce que le même sujet avait été traité dans la br. XII. Toutefois il est certain que la branche XV n'est pas l'oeuvre du poëte qui a composé la br. II : elle interrompt la série des exploits de Renart, elle ne mentionne pas la blessure que celui-ci a reçue en s'échappant du piège et dont il se plaint plus tard auprès du corbeau (v. 970) et devant Ysengrin (1348) ; enfin elle ne se trouve pas dans le poëme du Glichezare, qui du reste a reproduit assez fidèlement le récit de la branche II. Il faudra donc convenir que le msc. *A* a conservé en ce point l'ordre original, changé par tous les autres manuscrits.

Que le texte du msc. *A* ait conservé des leçons plus ou moins altérées par tous les manuscrits, un seul exemple nous le prouvera. Dans le v. 591 la forme *saive* (= sage) ne se trouve que dans *A*, tandis que le mot *aive*, qui porte la rime, est conservé encore dans *BK*. Les autres manuscrits cherchent à éviter ces formes tombées en désuétude en y substituant d'autres mots. *O* supprime les vers 591—594. Ce manuscrit remplace les vv. 605—8, qui en effet offrent une certaine difficulté, par ces deux-ci : *z .1. garson le suit apres, z quant il vit .R. si pres.*

Le texte de la branche II se compose de plusieurs récits qui diffèrent quant à l'étendue et quant au style, et dont les formules d'introduction, identiques dans le deuxième et le troisième récit (469 = 665), font supposer qu'ils ont été composés à des époques différentes, sinon par différents poëtes. Toutefois, ils ne laissent pas de se lier l'un à l'autre de manière à former un tout, dont la conclusion répond à ce que le poëte a promis

dans son prologue. Peut-être ce prologue a-t-il été ajouté, lorsque les différents récits furent rassemblés, dont quelques-uns du moins avaient déjà existé auparavant.

L'aventure de Renart et de Chantecler, qui est racontée dans notre branche avec beaucoup de grâce et de naïveté, est un sujet très-ancien et très-fréquemment traité: v. *l'Ysengrimus* éd. Voigt p. LXXXI. Elle se retrouve encore chez Chaucer dans ses *Canterbury Tales*, sous le titre de *Nun priest's tale*. Parmi les narrations latines qui s'y rapportent, celle de *Perdix et Vulpis* (Hervieux 2 p. 132) a la plus grande ressemblance avec notre aventure. Il faut surtout comparer avec notre branche II 446 ss. l'antithèse qui y termine le dialogue: *Dolens vulpis ait 'Heu me quid opus fuerat loqui?' Respondit perdix 'Heu me dormire quid necesse erat cui somnus non venerat?'*

Le récit de Renart et de la mésange n'est pas aussi répandu. Au baiser demandé par Renart, on pourrait rapporter ce qu'on lit dans la Ière fable de *l'additio prior* aux Fables d'Odon de Cerington (Hervieux 2 p. 661). Cette fable, intitulée *Ovis et lupus*, pourrait cependant remonter à notre poëme. D'autre part, le second attentat que Renart fait sur le coc dans *l'Ysengrimus* V 132 ss. se rapproche de notre récit en ce que dans tous les deux Renart annonce la paix générale des animaux et qu'il s'enfuit devant les chiens.

Le *steeple-chase* de Renart et de Tibert (vv. 665 ss.) ne se retrouve que dans le poëme du *Glichezare*. Car les récits comparés par Benfey (Pantchatantra 1, 185) avec notre poëme ne me paraissent pas fort semblables.

Par contre, l'affaire qui se passe entre Renart et Tiécelin (843 ss.) est des plus connues. Ce n'est que l'imitation d'une fable de Phèdre (I 13, édition de M. L. Müller). Les paroles adressées par Tiécelin à la fémme aux fromages (vv. 876 ss.) rappellent celles que Renart adresse à Chantecler 427 ss.; de même la locution *cheant lerant* se retrouve dans les deux récits (70 = 952).

Enfin le viol commis sur Hersent par Renart rappelle la fable qu'on trouve dans le *Romulus* de Marie de France (Hervieux, Les fabulistes latins 2, 540: G. Paris, Notice sur

cet ouvrage p. 25). Mais dans le *Romulus* c'est l'ourse qui est trompée et violée par Renart. On a pensé à tort que la fable latine contenait la narration primitive, qui depuis se serait développée dans le roman de Renart. La tradition générale parle en effet des relations qui se nouent quelquefois entre la louve et le renard (J. Grimm *Reinhart Fuchs* p. XXV note; Ruodlieb éd. Seiler V 99), elle ne connaît pas la liaison du renard avec l'ourse.

La branche II ne fait pas allusion à d'autres parties du roman, mais dans le prologue elle cite plusieurs poëmes épiques d'un autre genre, le roman de Troie et le roman de Tristran (cette leçon des mss. *BCKO* doit être préférée à la forme *Tristan* qui se trouve dans les autres mss.). Un troisième poëme est mentionné au v. 8 : mais la divergence des leçons[1] ne permettent pas de le déterminer avec certitude. Jonckbloet, Étude p. 390, pense qu'on doit lire *Romans du lin et de la beste,* ce qui se rapporterait au *Conflictus ovis et lini,* poëme composé par *Hermannus contractus* (*Zeitschrift für deutsches Alterthum* 11, 215. 238; cf. ib. 13, 434). Mais, comme il le dit lui-même, nous ne savons rien d'une traduction française de ce poëme, et il s'agit ici sans doute d'un roman très-répandu, qu'on connaissait tout aussi bien que ceux de Troie et de Tristan. Peut-être le poëte se rapporte à un recueil de fables ésopiques, qui comme celui de Phèdre commençait par la fable du loup et de l'agneau. En tout cas, j'aurais dû mettre ce qui se trouve dans les classes *α* et *β*: *et de la beste.*

La branche II aura été en vogue au commencement du 13ème siècle. En 1211 Guillaume le clerc de Normandie y fait allusion dans son Bestiaire: v. mon édition du Besant de Dieu p. XLVII. En nommant *Constant des Noes*, qui se retrouve au v. 30 ss. de notre poëme, il ne laisse aucun doute sur l'objet de son allusion.

Je termine en proposant les corrections que voici: 5 lire *Tristran (O)* 7 *chancons (O)* 8 *la beste*

---

[1] Le msc. *O* offre la leçon absurde: *Romans du lait z de la beste.*

(O) 159 *qu'a veüe (O)* 317 *Dune loee l'en looit (O)* 532 *me gabai (O)* 617 *s'escorce* 660 *qui chaut* 767 *aborde* 738 *P. c. v. a molt g. p.* 834 *sa p. (O)* 987 *'Compere, traiez vos en ca!'* (leçon des classes β et γ; *O* porte *Biaus 9peres traiez vos sa* 1219 *Les un essart de verges clos (O verge)* 1249 *Valcrues:* faut-il lire *Malcreus,* cp. le *Reinaert* 273?

La IIIème branche est une des meilleures et sans doute une des plus anciennes. Les actions humaines des animaux y sont décrites avec d'heureux détails, v. p. e. l'appareil de la cuisine de Renart, v. 167 ss. Plusieurs fois le poëte fait remarquer avec finesse, de combien de choses nécessaires à l'homme se passent les animaux: v. 89. 103. La vie humaine, qui constitue le fonds du tableau, est celle des paysans qui, au temps de Noël, mettent les bacons au sel 378. De même les allusions faites à la vie monastique portent le caractère d'une ironie pleine de gaîté et d'esprit.

On peut distinguer trois parties du récit, qui cependant se lient si étroitement l'une à l'autre que la division en plusieurs branches telle qu'on la trouve dans les mss. *CM*, est nécessairement erronée. La branche III forme un tout bien achevé.

Aussi n'y trouve-t-on point d'allusions à d'autres branches. La branche III n'est pas faite pour suivre immédiatement la branche II, puisque le sujet qu'elle traite se passe dans une saison tout à fait opposée à celle de la branche II: dans l'une c'est en été, dans l'autre c'est en hiver que les événements se développent à nos yeux. De plus, dans la IIIème, Ysengrin ne se souvient aucunement de la fureur bien motivée dont il est animé contre Renart à la fin de la branche II.

Cependant le nom du personnage qui surprend Ysengrin sur la glace rappelle en quelque sorte celui du paysan à qui Renart a eu affaire dans le commencement de la branche II: là, c'était Constant des Noes, ici c'est Constant dès Granches; seulement ce dernier n'est plus un paysan, c'est un chevalier qui amène ses chiens et même ses chasseurs.

La seule mention d'un fait historique, qui ne nous permet

pas encore de fixer exactement l'époque à laquelle la branche a été écrite, se trouve au v. 237 et se rapporte à l'ordre de *Tiron*. Cette congrégation, dont la maison-mère se trouvait près de Nogent-le-Rotrou, fut fondée par Bernard en 1113: v. *Acta SS. Bolland.* II, 14 avril. Ses possessions furent confirmées par le pape Eugène III en 1147: v. le Cartulaire de l'abbaye de la S. Trinité de Tiron p. p. L. Merlet, Chartres 1882, p. 160. Après avoir eu des querelles avec les moines de Clugny, l'ordre de Tiron se fondit vers la fin du siècle avec celui des Cisterciens: v. Helyot, Hist. des ordres monastiques, trad. allem. *Leipzig* 1753 VI p. 136. La congrégation interdisait toutes les viandes, tout comme Renart le prétend de sa maison: v. 257 ss.

Toutefois le dialecte de la br. III fait croire qu'elle a été composée dans les provinces du Nord de la France. La rime *eus : leus (illos : lupos)* 239 est picarde; la forme *veïr* se trouve au v. 249, mais sans être appuyée par la rime.

Le sujet de la branche III a été bien souvent traité, du moins en partie: v. l'énumération des différentes sources dans *l'Ysengrimus* p. p. E. Voigt p. LXXIX et chez Tylor, *Researches into Early history of mankind,* trad. allem. *Lpz.* s. d., p. 458 ss.; cp. encore R. Koehler, *Orient und Occident* 1864 II 301. *Göttinger gel. Anz.* 1868 p. 1390. On pourrait même augmenter le nombre de ces fables, qui aujourd'hui même sont très répandues parmi les peuples d'une civilisation arriérée. Ainsi Ysengrin qui croit pêcher et qui est retenu par sa queue engelée, se retrouve encore en Hongrie (Teza, *Rainardo* p. 72), en Grèce et même au Soudan; on comprend facilement que près du Sahara c'est l'hyène qui remplace le loup et que ce n'est pas la glace, mais des rameaux et des racines entrelacées sous l'eau qui la retiennent. L'idée de cette pêche à la queue me paraît être dérivée d'une fable de Phèdre (éd. L. Muller l. VI f. 20), d'après laquelle l'ours plonge quelquefois sa queue dans la rivière et la retire chargée d'écrevisses qui s'y suspendent.

Dans la branche III les différentes classes des manuscrits n'offrent pas beaucoup de divergence. Pour la classe *a*, il faut tenir compte de la perte qu'elle a subie par la mutilation

du msc. *A*, auquel manquent 2 feuillets, à ce qu'il paraît. En outre on n'y trouve pas les premiers vers et cette omission ne peut être due qu'au dessein du scribe, qui voulait rattacher la branche III immédiatement à la branche II. La classe α comprend encore les mss. *DEFG*.

La classe β se compose des mss. *BHLO*, la classe γ des mss. *CMn*. Ces deux classes se rapprochent beaucoup l'une de l'autre. Mais il faut faire abstraction des changements manifestes et nombreux propres au msc. *L* et d'autre côté il importe d'observer la place singulière du msc. *H*, qui se rapproche beaucoup plus de la classe α que le reste des manuscrits des classes $\beta\gamma$: v. les notes des vv. 55. 77. 79. 92. 131. 158. 220. 343. 420. 461. 462.

La classe γ a omis un certain nombre de vers qui ne portent nullement l'empreinte d'une interpolation et qui, en partie du moins, me paraissent même être indispensables au contexte: 183/4. 201/2. 207—10. 385/6. 409—12. 497/8. En revanche la classe γ a ajouté deux vers superflus à la fin de la branche.

Les classes β et γ ont des leçons communes qui détériorent le texte offert par la classe α. Ainsi on y lit deux vers intercalés après le v. 6, qui amplifient inutilement le sens légèrement ironique des vers suivants; les mss. *BO* ont retenu encore au v. 7 le mot *doner*, que les autres manuscrits ont remplacé par *vendre*, parce qu'ils portent *doner* au premier vers de l'interpolation. Aux vv. 65/6 la classe α offre l'assonance *morde: gorge*, que les autres manuscrits (excepté *O*) ont diversement altérée: la plupart des mss. écrivent *force: escorce*, ce qui donne un sens peu satisfaisant; *C* seul porte *tel oste: la coste*, leçon encore inférieure dans le premier vers. Au v. 66 la leçon *prisent* de la classe α vaut beaucoup mieux que la variante *pincent* des autres mss.: rien ne fait croire que les marchands doutent encore de la mort de Renart. Au v. 67 ss. les classes $\beta\gamma$ augmentent les deux nombres qui se trouvent dans la classe α: mais le msc. *B* montre encore une fois la transition du texte primitif, en gardant le mot *bien* au v. 69, qui est remplacé par *sols* dans tous les autres mss. de cette classe. Au v. 113

la leçon *tantes* est sans doute meilleure que les différentes variantes des classes β et γ. *O* lit *cil remenās si sera v'res z co que ie emport est nostres.* Dans les classes $\beta\gamma$, y compris le msc. *O*, le v. 317 de mon texte est remplacé par les trois vers que voici: *En vos aroit bele persone Quant auriez vestu la gone Par desus la pelice grise;* ces vers me paraissent tirés de la branche I[a] 2019. 20. Enfin au vers 461 la leçon de la classe α (*hese*) est irréprochable, celle des classes β et γ (*haie*) est fausse: en changeant la rime, de sorte qu'elle répond à la leçon faussée, ces mss. font preuve du dessein de remanier le texte. *O* lit: *Et touz les chiens en vne lesse Or est .y. a malesse.*

Néanmoins il y a dans les mss. des classes β et γ quelques leçons que je préférerais maintenant à celles du texte imprimé. Au v. 35 il faudrait lire avec *HO d'aus plus d'une arcie.* 55 *li*] faut-il lire *uns* avec *BCHMOn*? 95 *trois*] *HO* lisent II, ce qui s'accorde mieux avec le v. 131. 201/2: *BHLO* ont une leçon excellente: *Ou par priere ou par menace Mais il ne set lequel il face.* 228: j'aurais dû adopter dans mon texte *cil*, leçon confirmée par *EO.* 230 *ce fust uns lerres* me plaît maintenant mieux que la leçon de mon texte *que fussiez lerres*, quoique les mss. *HO* correspondent ici aux mss. de la classe α. 234 *au mengier*] lire *as tables* avec les mss. des classes $\beta\gamma(O)$ 281 *troi*] II, la leçon de *CHMn*, est confirmée par le poëme du *Glichezare* v. 677. 415 *cuida bien*] lire *conmence a* avec les mss. des classes $\beta\gamma(O)$.

Dans l'introduction de la branche IV le poëte se présente au lecteur en sa qualité de jongleur échappé d'une école ecclésiastique: au besoin, il pourrait faire un sermon sur les vertus de quelque saint. Les gens ne l'estiment guère, mais il croit que, tout fou qu'il est, il pourrait leur donner une leçon de sagesse.

Le récit qui suit ne manque pas de justifier les prétentions qu'il fait à l'attention du public. On y trouve des phrases très plaisantes (v. p. e. les vers 52 ss. 104. 106 etc.) et des locutions proverbiales (116). Une certaine prolixité (p. e. dans les vv. 184/5) paraît provenir du désir de rassurer le lecteur sur la vérité du conte: le poëte

n'hésite pas à répéter des vers entiers (151 = 295. 156—8 = 204—6). Plusieurs fois il s'adresse à ses auditeurs afin de ranimer leur attention.

Comme la branche a son prologue particulier, on ne s'attendra pas à la trouver liée à celles qui la précèdent dans les mss. En effet, sauf les allusions à la scène racontée dans la branche II 1032 ss. (vv. 285. 465) rien ne fait penser aux autres branches.

Il y a une indication qui permet de fixer la date après laquelle la branche IV a été composée. Au v. 366 Ysengrin au fond du puits est comparé à ceux qui furent *pris devant Halape.* Or, l'événement auquel le poète se rapporte ici, est sans doute le même dont parle Roger de Wendower dans ses *Flores historiarum* (éd. Coxe, *English hist. soc.*, Londres 1841): *Eodem denique anno* (1165) *Noradinus quidam Turcorum princeps potentissimus, in finibus Antiochenis Hareng castrum obsedit; quo audito Boamundus Antiochenus princeps, Reimundus comes Tripolitanus, Salamannus Ciliciae praesul et Thoros Armeniorum princeps obsidionem solvere cupientes ad locum accedunt et Noradinum in fugam propellunt; quem cum temere fugientem insequerentur, reversus contra nostros ipsum insequentes et facta irruptione in ipsos, nobiles cepit memoratos et eos vinculis constrictos apud Halapiam custodiae mancipavit; castrum etiam, quod prius obsederat, militaribus copiis circumcingens levi negotio subjugavit.*

Le sujet de notre branche se retrouve assez souvent. En latin, la narration de Renart tombant dans un puits et s'en échappant après y avoir fait descendre Ysengrin à sa place, appartient à la *Disciplina clericalis* de Petrus Alfonsi, et par conséquent aux différentes versions, dont deux en langue française: dans ces sources, elle se rattache à un conte, qui répond à notre branche IX. D'après la *Disciplina clericalis*, c'est l'image de la lune prise pour un fromage qui fait descendre Ysengrin dans le puits: cette forme du conte est appuyée encore par l'allusion de la branche I 1059. 60. Notre branche a été imitée, non seulement en allemand par le *Glichezare*, mais encore en anglais par l'auteur d'un poëme

du 13ème siècle intitulé *The vox and the wolf*: v. Mätzner, *Altenglische Sprachproben*, p. 130 ss. et Ten Brink, *Geschichte der englischen Litteratur* I p. 322. Plus tard, vers 1380, la continuation du Reinaert flamand, v. 6271 ss. raconte la même aventure, mais le rôle d'Ysengrin y a passé à son épouse *Erswyn* (= Hersant).

L'éditeur du poëme anglais a déjà fait remarquer que cette narration si pleine d'allusions à la vie monastique n'est autre chose qu'une fable très simple racontée par les fabulistes grecs et latins, la fable du renard et du bouc, qui tombent tous les deux dans la même fosse: le renard se sauve en montant sur les cornes du bouc. V. Phèdre éd. L. Muller IV 9. Un conte beaucoup plus court, et dont l'origine remonte à la même fable, se retrouvera dans la branche XVIII.

Dans la branche IV les différentes classes des mss. α (*ADEFGO*) et β (*BKL*) ne s'éloignent guère l'une de l'autre; mais la classe γ (*CM*) offre un texte amplifié par un grand nombre de vers interpolés; on en retrouve une bonne partie dans le msc. *H*, qui présente deux copies de la branche, dont l'une est plutôt un remaniement, et dans le msc. *I*: v. les notes des vv. 150. 158. 174. 180. 182. 208. 226. 240. 250. 292. 302. 304. 315. 317. 336. 340. 372. Le v. 315, 15 fait allusion au sujet de la branche VII, la confession de Renart devant Hubert le milan. Méon a inséré plusieurs vers après 144. 264. 266, qu'il a tirés du msc. *O*.

Le texte de mon édition pourrait être corrigé au v. 98 en y admettant la leçon de *B* (*postiz* au lieu de *pertuis*); en écrivant v. 164 *qui es tu* (Oγ); 224 *que fes tu* (*O*); 249 en lisant avec *L Or m'a tant ame nostre sire*. La leçon proposée dans ma note au v. 314 *Haouis* répondrait à la forme *Hawi* du *Reinaert* v. 1847, que la version latine de ce poëme rend par *Havigis* (867). Au v. 415 j'aurais dû remplacer le *la* par *las*. Le v. 470 est donné par les mss. de la classe β comme il suit: *Atant s'en reva en sa terre*: cette variante offre une rime plus exacte.

La branche V sert plutôt d'introduction à la branche V^a, mais d'après la tradition conservée par le Glichezare, elle

appartient à l'histoire de Renart. Elle commence par le mauvais accueil qu' Ysengrin fait à Renart qu'il rencontre inopinément. On s'étonne de voir que le loup ne mentionne pas tout d'abord les torts que Renart lui a faits et auxquels il revient dans la branche V[a], après avoir été maltraité encore une fois par son adversaire. Cette omission est bien mieux motivée dans *l'Ysengrimus*, qui débute par cette même rencontre de Renart et d'Ysengrin. Sans doute le poëme latin a été la source d'où l'auteur de notre branche a tiré cette partie de son récit. Un curieux détail met en évidence le rapport qui existe entre le poëme latin et la branche française. Dans celle-ci comme dans la plupart des branches Ysengrin est le compère de Renart: mais plusieurs fois (aux vv. 65. 67. 91. 142) elle en fait aussi l'oncle de Renart, comme dans *l'Ysengrimus* où Renart donne toujours au loup le titre de *patruus*. C'est l'habitude germanique qui attache un si grand prix à ce lien de famille, tandis qu'en France comme dans les pays romans en général la parenté ecclésiastique l'emporte sur la parenté naturelle.

Dans les vers 148—246 la branche fait suivre un récit qui à côté de Renart et d'Ysengrin fait entrer en scène le grillon. Ce récit est bizarre, on dirait une parodie de la première aventure: ici comme là, l'animal le plus grand veut dévorer le plus petit. Les vers V 197 ss. paraissent être imités de la branche XV 320. Renart, en lançant sur les traces d'Ysengrin les chiens qui le poursuivent, se venge de l'outrage que ce dernier lui a fait subir en partageant injustement le jambon que l'astuce de Renart leur avait procuré. Ce n'est qu' après la lutte avec les chiens que le loup se rappelle le viol de sa femme. Comme la branche V[a] le raconte, il retourne à Hersent et l'amène à la cour du roi. Les juges s'assemblent: parmi ceux qui se prononcent contre Renart, on voit le chameau qui, dans son français italianisé, fait un discours plein de locutions juridiques. C'est probablement une satire dirigée à l'adresse des jurisconsultes du nord de l'Italie dont Frédéric I s'était servi pour établir ses droits impériaux et dont l'un ou l'autre peut-être avait accompagné un ambassadeur impérial à la cour de France. Il se

pourrait agir ici de l'entrevue à Saint-Jean de Lône, où Frédéric I attendit en vain le roi Louis VII en 1162. D'après le v. 448 le chameau apporte un message de la cour de Constantinople, ce qui me paraît désigner l'empire allemand; l'on en comprendra l'ironie en se souvenant que les rois de France prétendaient eux-mêmes à l'empire romain, comme l'atteste le célèbre *ludus de Antichristo* du temps de Frédéric I. En outre le chameau est censé être légat du pape, c'est-à-dire de l'antipape soutenu par le parti impérial.

Revenons à la série des faits racontés dans la branche V[a]. En discutant les méfaits de Renart, on rappelle encore ceux qu'il a commis sur Tiécelin, sur Tibert et sur la mésange et qui ont été racontés dans la branche II.

Renart jurera qu'il est innocent, et c'est par devant Roonel qu'on le cite. Celui-ci contrefait le mort, ses dents serviront de reliques sur lesquelles Renart viendra jurer, et elles le retiendront comme parjure. Mais Renart s'aperçoit à temps du tour qu'on va lui jouer, et il s'enfuit, poursuivi par les compagnons de Roonel: il en reçoit force morsures, mais enfin il s'échappe. Cette dernière partie de la branche est digne des meilleures parties du roman. Le comique du récit est rehaussé par les noms des chiens, qui en partie rappellent les héros de l'épopée populaire, surtout ceux du cycle de Guillaume d'Orange.

Un de ces chiens est venu de Pont Audemer (1230), ce qui fait présumer que l'auteur de cette branche habitait la Normandie. Une indication plus précise se trouve au v. 1030, où *la forest de Joenemande* est citée comme le repaire d'Ysengrin: malheureusement je n'ai pas pu constater la localité de cette forêt. *Guinelande*, la leçon de *K* (v. encore celle de *B*) s'expliquerait par le nom de Guines, près de Calais. *O* porte *nouelande*.

Les branches V et V[a], qui sans doute se composent d'éléments bien différents, sont d'une grande importance pour la classification des manuscrits. Le texte que j'ai donné est celui de la classe α, de laquelle les mss. *HI* se rapprochent ici plus que d'ordinaire; la classe β (*BKL*) s'en éloigne à bien des égards, la classe γ (*CMn*) offre une combinaison des deux autres classes.

Comme je l'ai déjà indiqué à la p. 30, la classe β met la branche V[a] à la suite de la branche II. Tout en reconnaissant la supériorité de cet ordre, j'ai fait remarquer que la variante qui termine la branche est inférieure à celle de la classe α. J'ajoute l'observation que la variante de β imite très servilement la branche I (y compris les continuations I[a] et I[b]). Ainsi Renart, qui ferme la fenêtre sur Brun et Tibert (1147 var. 71) a recours pour les enfermer au même moyen par lequel dans I[b] 2547 ss. il a mis Ysengrin à la merci du paysan. La description de Brun qui retourne à l'assemblée des animaux (1147 var. 257) est tirée de la branche I 711. Les injures de Renart (ibid. 210) rappellent la scène de la branche I 690 ss. Enfin les deux vers qui terminent la variante, sont les mêmes que ceux qui se trouvent à la fin de la branche I[a].

Cette inferiorité des variantes de la classe β est même plus grande encore dans la branche V, qui cependant ne se trouve pas dans *KL*, mais seulement dans *B*. Cette branche y est rattachée à la branche d'Ysengrin et de la jument, qui manque à la classe α. Une interpolation de valeur médiocre raconte un rêve de Renart, qui n'est qu'une imitation de celui de Chantecler au commencement de la branche II. Ensuite Renart, faisant le mort, attire la corneille qu'il broie entre ses dents : épisode tiré du *Physiologus*, mais sans interêt pour l'histoire de Renart. Vers la fin de la branche le msc. *B* insère les vers 247—256, qui ouvrent la branche V[a] dans la classe α: ce qui prouve que le scribe de *B* a connu le texte de cette autre classe et qu'il a cherché à le combiner avec le contenu du manuscrit qu'il copiait. Il finit son ouvrage par une allusion à la branche III, qui n'a rien de commun avec les aventures qu'il vient de raconter.

Passons à la classe γ. Elle tâche de réunir les deux autres classes, et elle se met à l'oeuvre avec une certaine circonspection. Pour prouver mon assertion relative à la tendance du scribe que je viens d'indiquer, je ne cite que les variantes des vv. 47—62. 70 etc.; enfin la combinaison des deux grandes variantes qui suivent le v. 1146 de la

branche V[a]. Toutefois la classe γ diffère de β en ce qu'elle remplace l'introduction que le msc. *B* donne à la branche V, par une autre qui ne la rattache pas à une branche complètement étrangère. De même l'auteur du texte γ, qui comme β rattache à la branche II les vv. 257—288 de la branche V[a], mais qui ne fait pas suivre immédiatement le reste de la branche, a dû inventer une nouvelle introduction pour le récit du serment judiciaire.

On fera donc bien de rester fidèle au texte de la classe α en général, nonobstant les quelques leçons qu'on y substituera peut-être en se servant des manuscrits divergents. On lira dans le v. 16 *Biaus chiers oncles* (*O*) 205 *Et li* 281 *De ce* (leçon du msc. *A*) 533 *Quanque il* 635 *andui* (*ambedui*) *O* 649 *Dont nous estions tot covert H* 677 *haster* (au lieu de *troter*; *O* lit *du router*) 803 *voit qu'il H* (au lieu de *dist qui*) 825 *ou en la joole B* (*tot sanz prologue*) 947 *tenu* (*teu*) 957 *ajorne* (*atorne*) 1109 effacer *qu'* (qui ne se trouve pas dans *A*) 1259 *issi* (*ici*).

La branche VI a un caractère bien différent de celui des branches qui la précèdent. Son contenu ne se retrouvant pas dans le Glichezare, elle n'appartient à coup sûr pas à l'ancien fonds du roman. Elle se compose pour la plupart de répétitions et d'imitations: Renart cité devant le lion est accusé d'avoir fait tort à Ysengrin, à Brun, à Tibert, à Pinte, à la mésange, au corbeau, à Roonel. Ce sont donc les branches I. II. III. IV et X, que l'auteur de notre branche a eues sous les yeux; au v. 144 il fait encore allusion à la dixième en rappelant le service que Renart en sa qualité de médecin a rendu au roi Noble. Il faut cependant remarquer que l'accusation du loup porte, en partie du moins, sur des faits qui ne sont pas racontés dans nos branches ou qui n'y paraissent qu'avec des détails différents. Ainsi aux vv. 749 ss. Ysengrin raconte que Renart en lui donnant un morceau d'anguille l'a engagé à contrefaire le mort et à se laisser jeter sur la charette des marchands de poissons: en effet, une histoire pareille se trouve dans la branche XIV 540 ss., mais c'est Primaut, le frère d'Ysengrin, qui s'y laisse

duper par Renart, et ce sont des harengs, et non des anguilles qui le tentent. Une autre aventure, celle du loup entré dans la cave d'un cloître, est mentionnée vv. 704 ss.; dans la branche XIV c'est encore Primaut à qui elle arrive, tandis qu'ailleurs elle est attribuée à Ysengrin: v. *l'Ysengrimus* éd. Voigt p. LXXXII.

Toute la première partie de la branche jusqu'au v. 780, est d'un style traînant, plein de lieux communs et de proverbes rebattus. Le lion, qui joue le rôle, non de juge, mais d'accusateur, paraît même oublier que c'est Renart à qui il s'adresse, puisqu'il en parle souvent à la troisième personne.

La seconde partie ne vaut guère mieux, quoiqu'elle ait le mérite de raconter quelque chose de nouveau, le combat judiciaire de Renart et d'Ysengrin et le *moniage* de Renart. Le combat se fait dans les conditions prescrites par les coutumes anciennes: v. surtout les extraits des usages d'Amiens dans Du Cange-Henschel 2, 67 ss. Les champions sont armés de bâtons et de boucliers.

Renart est vaincu; condamné à être pendu, il est sauvé par l'intervention de frère Bernart, qui revient de *Grantmont* (1374). M. Jonckbloet a très-bien montré (Étude p. 373) que ce nom désigne Bernard, prieur de Grandmont (1161—1170), ensuite jusqu'à en 1190 au moins correcteur de l'abbaye de Grandmont au bois de Vincennes. Ce *Petrus Bernardi dictus Bernardus* aimait à s'ingérer dans les questions politiques du temps, tout comme dans notre branche frère Bernart prend part aux affaires de Renart.

La conversion de Renart ne peut être sincère; elle se termine dans les mss. *DEFG* par une singulière scène de famille qui se passe entre Renart et sa femme et que je n'ai osé faire imprimer dans mon texte. Le lecteur, qui la trouvera dans les variantes, éprouvera le même sentiment qui probablement a déterminé les copistes des classes β et γ à omettre ces vers. Les mss. *CHIM* continuent jusqu'au v. 1542, qu'il font suivre par une sorte de récapitulation des ennemis de Renart; les mss. *BKLO* finissent au v. 1530, en y ajoutant deux vers nouveaux; le msc. *O* y rattache encore le passage suivant: *Atant est li romans finez. Q' de R. est*

terminez Plo nē dirai en ceste brāche Le conte de lui vos estanche z autre redirai apres A itant de cestui vos les.

Du reste les mss. de la classe β ne s'éloignent pas beaucoup du texte α. La seule variante d'une certaine importance est celle des vv. 1395—1420: le discours de frère Bernart y est parsemé de formes grammaticales, qui appartiennent aux langues romanes du midi, comme p. e. *estat, peccat, pecador, donar, donaz* etc. Ce baragouin, auquel le msc. *O* substitue, comme de coutume, les formes françaises, me semble imiter bien mal à propos celui du chameau dans la branche V[a]. Le msc. *O* offre même des leçons de la classe α, que j'ai rejetées de mon texte: 87 *mol vent] noauz* 96 *Que tu] Renart* 117 *Jeter] Coster.*

Au contraire le texte de la classe γ offre des changements très nombreux. Dans la branche VI, elle comprend les mss. *CHIM*; mais le msc. *H*, dont *I* se rapproche le plus, n'a pas toutes les interpolations des autres mss. Ainsi, dans le v. 910[a] *BCKLMO* connaissent à Renart un troisième fils, *Renardiax* (*Rovel* dans *LO*) et ils changent en conséquence encore le v. 917: *H* reste fidèle aux leçons de la classe α, tandis que le msc. *I* omet tous ces vers, en raccourcissant le texte ici comme ailleurs. Les vv. 65. 66 du texte α sont remplacés dans *BCKM* par six vers, qui en effet, forment une transition bien plus facile; mais les mss. *HLO* portent la leçon de la classe α (dans le msc. *I* ces vers ont encore été supprimés).

Les variantes communes aux mss. *H (I)* et *CM* me paraissent bien inférieures aux leçons des classes α et β. D'abord l'auteur du texte γ a cherché à renouer la branche VI avec la IIIème en faisant arriver Ysengrin sans queue à la court du roi: v. les interpolations après les vv. 2. 8. 20. Cependant le msc. *I* est le seul qui mette la branche IIIème immédiatement avant la VIème. Les interpolations que la classe γ a ajoutées aux parties ultérieures de la branche, sont destinées à rappeler les aventures de Renart auxquelles le texte des classes $\alpha\beta$ n'avait pas encore fait allusion. Ainsi après le v. 350 on trouve 6 vers qui se rapportent à la branche V[a]; après le v. 410 on rencontre une interpolation plus longue qui rend le

contenu de la branche I[a] en répétant littéralement encore les premiers vers de la branche I[b], tout comme après le v. 476, où l'on trouve deux vers, dont l'un est tiré de la branche II 90, et la variante 20, 33 qui imite le v. 260 de la branche VIII.

Malgré la supériorité générale du texte *α*, on le corrigera peut-être en admettant quelques variantes de la classe *β*. Dans le v. 349 on lira *i fu fornis* (*O*) 789 *Car cil qui trop ment s'ame pert* (*O* lit *Icil* etc.) 1033 *tel* (*O*) 1119 *se hast* (*O*) 1226 *baron ou champ esturent* (*O*) 1232 *Entre escu et baston se met* (*O*) 1529 *Q. el le* (*Q. ele O*).

La branche VII occupe encore un rang particulier parmi les poëmes qui composent le roman de Renart. Tout d'abord elle se distingue des autres branches par une foule d'indications locales qui permettent de déterminer d'une manière précise le lieu de son origine. Le v. 76 nomme la ville de Compiègne, le v. 210 l'Oise; tout près de Beaumont-sur-Oise se trouvent les villages de Chambly (cité au v. 502), de Ronqueroles (503), de Puisieux (614). Il y a cependant plusieurs villages de ce dernier nom. comme il y a plusieurs lieux du nom de Mareuil (724): c'est peut-être Mareuil-la-Motte, au nord de Compiègne, auquel il faut penser ici. Quant a Morenci (574), je ne trouve pas de localité de ce nom, à moins que ce ne soit Morenchies près de Cambray.

Il y a encore des indications sur l'époque à la quelle le poëte écrivait, mais les sources historiques, qui permettraient de les utiliser, nous font défaut. Ainsi les vv. 301/4 parlent d'une inondation, qui fit hausser le prix du froment. Les vv. 687—703 citent un grand nombre de personnes qui ont sans doute existé: mais ces noms de jongleurs, de 'ribauts', on ne peut espérer les retrouver dans les documents de nos archives. On y voit figurer aussi un 'abbé de Corbie', ce qui peut avoir été le surnom d'un vagabond qui aurait jeté le froc aux orties, tout comme son confrère, Mauduis le clerc d'Autainville (667). Le v. 507 cite un *tafur*: ce mot désigne un roi de mendiants dans la chanson d'Antioche. Il est malaisé de savoir, si Richel, qui est nommée dans le v. 559 comme femme de mauvaise vie, appartenait aussi à cette

compagnie, ou si ce nom signifie un personnage d'une branche perdue de Renart. Dans la branche XXIV v. 119, on retrouve *Richout la fame Renart*; le même nom est cité dans plusieurs fabliaux: v. le Recueil p. p. A. de Montaiglon et G. Raynaud 1, 11. 4 pp. 68. 236. 293. 302; le Nouveau Recueil de Méon 1 p. 38. Dans une partie de ces fabliaux Richalt est le type de la courtisane ou de l'entremetteuse.

La description que Renart donne des membres de cette société est tout à fait digne des licences outrées qu'il mêle à sa confession. Tous ces détails, pris au sérieux, ne peuvent que nous révolter. Mais il faudra bien accorder à cette sorte de poésie du moyen-âge l'indulgence qu'on a pour d'autres poëtes tels que Aristophane et Rabelais. Il est même permis de supposer que les lecteurs de ces poëmes d'un goût perverti appartenaient aux meilleures classes, qui s'amusaient à voir ces ribauts dépeints par eux-mêmes.

Que ce soit un bouffon qui parle, il l'avoue lui même dans son prologue: à vrai dire, il prend une mine sérieuse ne affirmant: *Je ne di pas par tot folie*, mais cette mine sérieuse ne fait que relever le comique extravagant de son conte.

Le fonds de son recit pourrait bien avoir été inventé par le poëte lui-même. Du moins ne le rencontre-t-on pas dans les autres sources de la tradition de Renart. Une version latine s'en retrouve chez *Odon de Ceringtonia* (v. Hervieux, Les fabulistes 2 p. 644 n. XXX): mais elle me paraît plutôt tirée de notre roman. Le coc qui, dans la fable d'Odon, confesse le renard, se prête moins bien à ce rôle que le milan. Quant à l'origine de la scène de la confession de Renart, elle me semble être un développement du récit du *Physiologus*, qui raconte que le renard contrefait le mort pour surprendre et dévorer les oiseaux sauvages: cp. les vers cités par Fauriel (Hist. litt. de la France XXII p. 900).

Passons aux divergences des manuscrits. La classe β (*BKLO*) offre un texte beaucoup plus court que celui de la classe α. Mais on voit que ce sont justement les indications locales et personelles qui manquent dans β, et l'on comprend très-bien qu'un scribe qui était éloigné du pays, et qui ne

connaissait pas les personnages, très obscurs en effet, dont parlait le poème original, ne jugeait pas nécessaire de répéter ces noms. Toutefois il n'y a que le msc. *O*, qui ait réussi à écarter presque complétement les indications locales, en omettant encore les vv. 501/6. Le texte β a supprimé en outre la notice relative à l'époque de l'inondation et qui est fournie par les vv. 301/4.

Voici les vers qui manquent dans β: 31—36. 41/2. 275—280. 287/8. 397—400. 407/8. 559—580. 601—614. 619—622. 657—664. 685—706. 711. 714—716. 739—746. (ces vers sont remplacés par une variante). 803—810. 815/6. 825—830. 839/40 (variante). Après le v. 836 il y a dans les mss. de la classe β 2 vers additionnels. Comme je l'ai déjà fait observer, le msc. *O* va encore plus loin en raccourcissant le texte; ce qui ne l'empêche pas d'interpoler des vers. Voici ceux qui terminent ce texte:

(844) *Qui a tue son confessor*
Lors commence .R. grant feste
De lescofle torne la teste
Apres li a la cuisse traite
Regarde soi et vit retraite
Leve qui lot environne
Lors a .R. le chief crolle
A ma mesnie a malpertuis
Atant sest mis .R. a la voie
Lescoffle porte a grant ioie
Tant va par bois et par montaignes
Et par valees et par plaignes
Quil est venuz en sa maison
Hameline a mis a raison
A sa fille a son fil rouel
Qui mlt' erent et gent et bel
Lescofle lor donne a menger
Quil en avoient grant mestier.

La classe γ (*CM*) réunit comme de coutume les divergences des classes α et β. Ainsi elle a les deux versions des vv. 793—6. 839/40. Mais elle aime, en général, à suivre le texte β. Elle offre les mêmes variantes que celui-ci pour les vers 301/4. 517/20; elle supprime, comme celui-ci, les vv. 413/4. 531—538. 789/90. Elle a cependant des leçons par-

ticulières aux vv. 453/4 et 724; elle offre des vers interpolés après les v. 802 et 828.

Cette dernière addition se trouve déjà dans le msc. *H*, quoiqu'il se rapproche en général du texte *a* dans la branche VII. Ainsi les mss. *AH* sont les seuls qui s'accordent avec notre texte aux vv. 222 et 756; v. encore le v. 831. En quelques endroits le msc. *L* se joint au msc. *H:* v. 210. 427. 453/4.

Les mss. *DE* offrent plusieurs vers interpolés au texte *a*.

Enfin, voici les leçons des autres manuscrits que j'aurais dû préférer à mon texte: 337 *Li traïtor et li herite* (*O*) 425 *Ne rentreroit en l'abeïe* 632 *n'afiert* (*O*) 747 *arrache* (*O*)

La branche VIII contraste singulièrement avec les branches dont je viens de parler; car c'en est une des plus naïves et des plus anciennes que nous possédions. J'en ai exposé les traits caractéristiques dans l'édition spéciale de cette branche qui a paru dans les *Romanische Studien* de E. Boehmer (voyez mon édition du roman vol. I p. I): on me permettra de revenir en peu de mots sur ce que j' ai dit sur le sujet en cet endroit. On rendra justice au ton badin et plein de bonhommie qui règne dans toute cette pénitence du vieux renard; on lira avec plaisir ses propos avec le paysan et l'ermite qui doutent avec raison de la sincérité de sa conversion. Dans les discours où il persuade l'âne, le bélier et le mouton de prendre part au pèlerinage, il mêle très-heureusement aux arguments bibliques l'appel à la misère de cette pauvre plèbe. Enfin le ménage rustique de Primaut est décrit d'une manière qui répond parfaitement à la simplicité de ce conte.

L'ancienneté de la branche relativement aux autres parties de notre recueil est prouvée par plusieurs allusions à d'autres récits qu'on ne trouve pas dans le roman de Renart tel qu'il est conservé dans nos manuscrits. Il n'y a que l'affaire de la poule (v. 44) qu'on rencontre dans la branche I. Mais tout ce qui se rapporte aux tours joués à Ysengrin et à Hersent s'éloigne, au moins dans les détails, du contenu

de nos branches. Ainsi, dans les vv. 122 ss. Renart prétend avoir été la cause du mariage d'Ysengrin avec Hersent qu'il appelle sa soeur, ce qui pourtant ne paraît être qu'une expression de tendresse. Dans les vv. 125 ss. il avoue avoir amené Ysengrin au cloître et lui avoir fait sonner les cloches, après l'avoir attaché à la corde par les pattes de sorte qu'il ne pouvait fuir, lorsque la foule arriva et le battit: cette scène se retrouve ailleurs, dans le Reinaert flamand 1484 ss. Il raconte aux vv. 135 ss. qu'il a mené Ysengrin à la pêche sur l'étang gelé, ce qui s'accorde en effet avec la branche III; seulement dans celle-ci ce n'est pas un paysan qui arrive armé d'une massue pour tuer le loup, mais bien un *ravassor* qui l'attaque avec son épée. Ce qui suit dans les vv. 147—8, peut être comparé à la fin de notre branche XIV, sauf la différence qui consiste en ce que d'après cette branche ce n'est pas Ysengrin, mais son frère Primaut qui tombe dans le piège et qui y laisse une de ses pattes. Enfin, les vers 147—150, qui racontent que Renart attacha Hersent à la queue d'une jument, font penser à ce qui se passe dans la branche IX 1656 ss., où cependant on lit que Hermeline s'attacha elle-même et contre l'avis de Renart à la queue de l'âne qui contrefaisait le mort (v. Rothe, Les romans du Renard p. 136).

On ne saurait admettre que l'auteur de notre branche ait connu la branche XIV, qui est évidemment d'une date bien postérieure. Mais il est très remarquable qu'il donne au loup à la fois le nom de Primaut et d'Ysengrin. Tous les manuscrits d'une certaine autorité s'accordent sur ce double nom; il est évident que ceux qui n'en connaissent qu'un seul, ont changé le texte à dessein pour écarter cette difficulté, et qu'ils se sont servis de différents moyens pour y parvenir. Au v. 327, le seul qui prouve absolument l'identité des deux noms, les mss. *HI* évitent de se servir du nom d'Ysengrin, tandis que les mss. *LNd* y substituent celui de Primaut (ou de *Pinart*); cependant le mss. *d* n'a pas hésité à nommer Ysengrin aux vv. 353 et 360, 2. A moins de suivre les manuscrits qui ont altéré fréquemment le texte original, il faudra bien admettre que dans celui-ci le loup portait les deux dénominations et que plus tard seule-

ment on réserva au loup principal le nom d'Ysengrin, en faisant entrer en scène un second loup sous le nom de Primaut. On trouve un exemple analogue à ce développement dans les traditions du Nord qui se rapportent à Sigurd. Là, le nom de Sigrdrifa, qui d'abord était un autre nom pour Brynhild, fut donné plus tard à un personnage fictif qu'on fit paraître à côté de Brynhild. Que le nom de Primaut fût bien connu au XIIème siècle et dans les siècles suivants, cela résulte de ce que l'on donnait le nom de *Primas* à un prétendu chef des écoliers vagabonds: v. J. Grimm *Kleine Schriften* 3, 41 et Büdinger *Sitzungsberichte der Wiener Akademie* 1854 XIII p. 321; ce dernier rappelle encore le *Primasso* du Décaméron de Boccace (I 7).

Le sujet de notre branche a été traité par le Glichezare (v. 552 ss.). Malheureusement, à cause d'une lacune que ne comble aucun des manuscrits conservés de ce poëme nous ne possédons que les onze vers qui ouvraient cette partie du poëme allemand. Nous remarquons cependant que les entretiens de Renart avec le paysan et le prêtre y faisaient défaut, et que le Glichezare, fidèle à sa manière d'abréger le texte qu'il traduisait, commença tout d'abord par les discours de Renart et de l'âne.

L'Ysengrimus, de son côté, donne dans le livre IV un assez long récit du pèlerinage de Renart; mais les détails qui diffèrent beaucoup de notre branche, attestent suffisamment que les deux poètes ont travaillé indépendamment l'un de l'autre d'après la même tradition populaire. Quant aux autres versions qui traitent le même sujet, je renvoie le lecteur à l'édition de l'Ysengrimus de E. Voigt p. LXXX.

J'en arrive aux leçons des différents manuscrits. Cette branche étant conservée dans le plus grand nombre des manuscrits, le lecteur me permettra d'entrer dans les détails. Je parlerai de toutes les divergences d'une certaine importance pour mettre sous les yeux des philologues tout le matériel qui leur permettra de juger de la valeur respective de tous les manuscrits pour cette branche.

Les manuscrits peuvent être divisés dans les groupes suivants:

A, DEFG; CM, HI; Bbc, LNd.

Il y a des interpolations évidentes surtout dans le groupe *LNd*. Tous ces manuscrits ont ajouté plusieurs vers après 322 (*L* n'a pas tout à fait le même texte que les deux autres manuscrits), après 394 (ici *d* diffère des autres mss.), après 462 (*L* a transposé ces vers après 460). De même ces trois manuscrits suppriment les vv. 411 412. Des variantes communes se trouvent aux vv. 89. 90 (où la rime a été changée), 392 où ils lisent *dist il franc (biau L) compaignon;* 401 *dist .R. (.b. L);* aux vv. 437. 438 ils portent la rime *s'enfuient: virent* etc.

Mais les différents mss. de ce groupe ont subi de plus nombreuses interpolations. *d* a ajouté plusieurs vers après 90 (2), 146 (4), 164 (2), 350 (4), 360 (2), 380 (2), 440 (2), 446 (2), 468 (2). Ce manuscrit n'a pas les vers que *LN* mettent après le vers 18 (2), 234 (4), 388 (2), 428 (2); il ne transporte pas, comme *LN* le font, les vv. 34—48 à la place des vv. 117. 118; il n'a pas les variantes de ces mss. aux vv. 91. 92, 289, 315, 389. Toujours est-il que *d* se rapproche plus de *N* que de *L*: les deux mss. *Nd* ont une variante commune pour les vv. 157. 277 (qui pour ce vers est celle de *DEFG*), 362. Voy. encore ce qui a été dit sur les leçons communes de *LNd*. *d* a plusieurs leçons qui se retrouvent dans *bc: parle* 215 et principalement 353; il faut donc bien supposer que le scribe de ce msc. a eu sous les yeux l'une à côté de l'autre les versions de *LN* et de *bc*. *N* a une interpolation particulière après le vv. 268 (2); les vv. 135. 146 y manquent ainsi que 149. 150 (ceux-ci manquent aussi dans *I*) et 353—356.

L a ajouté un plus grand nombre de vers: après 100 (6), 185 (2), 200 (2), 238 (2). Il a omis les vers 9. 10, 71. 72, 141. 142, 215. 216. La rime a été changée dans les vers 61. 62.

Le texte qui est commun aux mss. *LNd* ressemblait le plus à celui de *Bbc*. Tous ces manuscrits portent au v. 84 *tu (vos B) menseignes* au lieu de *me meines a;* 421 *con sui traiz* au lieu de *tant (con H) sui chaitis;*

138 (ce vers manque dans *A*), *coigniee* au lieu de *macue*; 57 *bruiere* au lieu de *lande* (*L* cependant lit aussi *lande*).

BL suppriment en commun les vv. 139. 140.

N (129[3]) a la faute de *bcd peluchier* 37.

d se rapproche davantage de *Bbc*: tous ces manuscrits intervertissent l'ordre des vers 41. 42; ils lisent au v. 120 *Puisque* au lieu de *Quant je*, 142 *S. de voir m. men fu let*, 255. 256 *aimes miex . . . porter*. *bcd* ont substitué au nom de Primaut celui d'Ysengrin au v. 353, de même *b* au v. 359, *d* 360[2]. *Bbc* s'accordent dans l'omission des vv. 187. 188 et dans les leçons fautives aux vv. 103 *dire ce dist* au lieu de *Ha sire dist* et 323 *gete* au lieu de *mis*.

Mais il y a aussi de fortes divergences entre *bc* et *B*. Les msc. *bc* ont tous deux au v. 49 *poucin*, 50 *larrecin*, 60 *guenchir*, 82 *Nul mal ne voeil p.*, 104 *De quantquai mesfet dusques ci*, 162 *dieu*, 174 *sente*, 235 *Je sai molt bien toz les chemins*, 371 *chapele*: quelques-unes de ces leçons sont des fautes assez graves.

b ajoute au fonds commun deux vers après 330, mais il omet les vv. 147—150.

c laisse de côté les vv. 143—146. Il est donc évident que ces mss. n'ont pas été copiés l'un sur l'autre, mais qu'ils dérivent tous deux d'une source commune.

Enfin *B* a ses fautes particulières: l'omission des vv. 19. 20. 343. 344. 381. 402, le changement arbitraire des vv. 345 *Bien vos giterai de cest sueil*, 419 *cest ieu* au lieu de *les lous*.

Ainsi la filiation des mss. *BLNbcd* est assez claire; je désigne l'archétype de cette classe par β. On jugera avec la même sûreté des mss. *ADEFG* et de leur archétype α. Il y a des fautes communes à tous ces mss. Au v. 66 on y lit *ne viel* au lieu de *ione*, 67 *len* au lieu de *nel*, 161 *vos feriez DEF* (*G* manque), 164 *estuet* au lieu de *veut* (leçon fautive, qui se retrouve dans *L*), 182 *irascu* au lieu de *recreu* (de même dans *I*), 296 (*HI* ont aussi la rime *la*), 466 *des* (cette faute se retrouve dans *Ncd*). Les leçons vicieuses de la classe α, qui se rencontrent encore dans les mss. des autres classes, seront discutées plus tard.

DEFG ont des particularités qui ne se trouvent pas dans *A*: l'omission des vv. 49—54, la leçon du v. 79 *Tant sez et de guile,* 97 *Moult tost a oste la coreille,* 152 *De mauvesties et de folies,* 154. 155 *dire — la quarte part,* 215 *a un bon feel,* 307 *bone*] *de la,* 312 *feissent bien lor,* 348 *R. et nestes vos no mestres*, 373 *Et Hersent,* 402 *couient,* 461 *Et tiex* — (*sept* manque).

De ces quatre mss. *F* présente la plus grande affinité avec *E*, quoiqu'elle échappe quelquefois par la manière arbitraire et négligeante dont *F* a traité le langage et le vers du manuscrit qu'il copiait. *F* a introduit des formes bien postérieures; il y a même des absurdités, p. e. au v. 467; une interpolation insipide se trouve après le v. 198. Malgré toutes ces licences je crois qu'ici encore le msc. *F* n'est qu'une copie du msc. *E*.

G aussi répond à *E*(*F*) dans quelques leçons particulières: voy. le v. 88 et puis 48 *doit — batue* (cette leçon se retrouve dans *I*), 120 *mentie,* 322 *Et d. H. girai dedans.*

Ce dernier vers cependant pourrait, lui aussi, avoir été modifié par scribe de *D*, qui a changé aussi les vv. 45. 80. 182. 207. 251. 252. 253. 254. 321.

Il est bien plus difficile de porter un jugement sur *CM, HI.*

I n'est toutefois qu'une copie très-inexacte; dans le désir d'abréger le travail on a fort maltraité le texte. Il y manque les vv. 35—38, 65. 66, 149. 150, 199, 204, 213. 214, 256. 257, 315. 316. Des 4 vers 75—78 le scribe n'en a fait que deux. Il a cependant ajouté des vers de sa façon après 61 (1), 62 (1). Il a modifié la rime aux vv. 21/22, 23/24, 95/96, 101/102, 405/406, 421/422.

Je passe sur les nombreux changements qu'il s'est permis ailleurs.

Il est certain que *I* se rapproche le plus du msc. *H*: v. les leçons communes des vv. 34 *Si ai ale (I louei),* 40 *faisoie,* 58 *Son chaperon ot* (cette leçon se trouve aussi dans *C*), 121 *Desloiaument (EFG)*, 151 *de granz,* 153 *a la — mort,* 175 *avant (EFc) — plaigne,* 205 *tu es,* 239 *voient,*

358 *Si la .I. petit,* 446 *dame .H.* (*DEFG*) 465 *Et si gaignerai (D).* Comme je l'ai déjà fait remarquer, *HI* partagent les fautes de la classe α aux vv. 182. 296.

Cette affinité des mss. *HI* serait bien plus évidente, si le msc. *H* avait mieux conservé le texte original. Mais là encore il y a des interpolations: 180 (2), 234 (2), 270 (2); une omission: 345, des changements 330. 346 – 348. 431 etc.

Quant aux mss. *CM*, dont il nous reste à parler, il est évident qu'ils remontent tous deux à la même source; car on ne peut pas présumer que l'un ait copié l'autre, chacun d'eux ayant ses fautes particulières. Il ressort évidemment des vv. 33 *J'ai tous jours*, 172 *nala,* 267 *bernart*, 458 *Ci a oeure* (*haire I*) que les mss. *HI* proviennent de cette même source commune.

Or, cette source, duquel était-elle le plus rapprochée, de α ou de β? En prenant part tantôt aux fautes de la classe α, tantôt à celles de β, le msc. original γ doit avoir été copié sur deux manuscrits qui appartenaient aux différentes classes et dont l'un servait à corriger et à compléter le texte de l'autre.

Ainsi la classe α et les mss. *CM* ont au v. 283 la leçon *bele erbe* (β *fresche erbe*); au v. 227 le scribe a écrit le nombre *XX et LX neuf*, qu'il a tiré de la leçon fautive de la classe α: *LIX*, mais en tâchant — et ce point est d'une certaine importance — de corriger la faute de son original. La classe γ offre, avec *AD*, la leçon fautive *luire* au v. 187. Mais c'est surtout de la famille des mss. *DEFG* que la classe γ se rapproche. Ainsi au v. 212 on lit *creroies* dans *DEFGHI, creoies* dans *CM*, ce qui atteste encore la tendance qu'ont ces mss. de corriger le texte de leur original. Au v. 294 on lit *compaignon* dans *EFG, CHIM;* au v. 423 *DEFG* et *CHIM* offrent *l'arceprestre* au lieu de *Bernars.*

D'un autre côté *CM* reproduisent les leçons et même les fautes de *B* et de sa classe. Au v. 72 *CH* offrent *au sermonnier, BMNb un s., c et s.* au lieu de *en reprovier.* En 77 *BCHMbcd* lisent *Qui la penitance m'enjoigne* — le reste des mss. lit *me doigne.* Cp. 150 *Qu'a grant honte.*

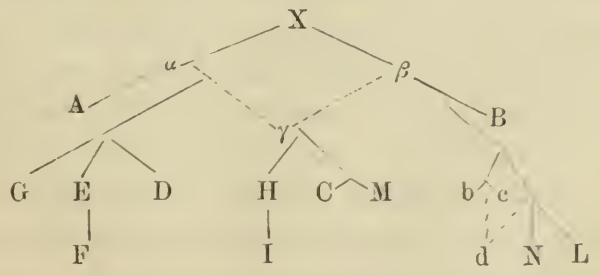
Probablement que c'est encore une interpolation commune aux classes β et γ qui a introduit dans le texte d' α quatre vers après 172. Ces 4 vers sont très bien faits, mais le texte de la classe α ne présente pas de lacune.

La leçon fautive des mss. *BCM*, qui lisent *torna* au v. 173, s'explique mieux, s'il est permis de considérer la leçon de la cl. α comme celle de l'original. Au v. 330 *BL, CM* offrent *garde* au lieu de *lasne*; cette dernière expression, qui est assez rare (v. la note de M. Tobler dans les *Roman. Studien* 3, 437), aura été inconnue au scribe de l'original de $\beta\gamma$.

Il faut remarquer que le msc. *B* a des leçons communes avec *CM* qui ne se trouvent pas dans les autres mss. de sa classe: v. 363. 368. 415. 416. 442.

Enfin *CM* offrent des leçons particulières qui en partie du moins sont dues au dessein de corriger le texte. Ainsi aux vv. 290. 305 *CM* changent la rime inexacte des autres mss. Au v. 446 ils lisent *por Hersent*, forme accusative; au v. 458 *ci a oeuvre . . . gref.*

On se demande si d'autres mss. encore ne dérivent pas de textes différents que le scribe aurait combinés dans sa copie. En effet il ne manque pas d'exceptions curieuses au système de filiation que je viens d'exposer. Ainsi au v. 136 *ABHLb* s'accordent les uns avec les autres en lisant *harens*, au v. 140 *AFGd* lisent tous *garcon*. Au v. 342 on trouve *Seigneurs* dans *DEFG* et dans *bc*, au v. 50 *bc* et *I* portent *de larrecin*. Mais on peut bien admettre que le hazard a fait choisir aux scribes des différentes classes la même locution qu'ils substituèrent au texte primitif. Voici donc le système de filiation qui en général me paraît sûr:



Les lignes pointillées se rapportent aux manuscrits écrits par des scribes qui ont combiné des textes différents.

Je termine en rassemblant les leçons que je préférerais maintenant à celles de mon texte. 37 L. *pooillier* (v. G. Paris, Romania 3,120) 40 *convenoit* 80 *tu* (au lieu de *que*) 152 *roberies* 176 *Si a veü une compaigne* 199 *vanroit* 336 *convient* 409 *paine.*

La branche IX se nomme elle-même *une novele branche* (v. 5): elle porte un caractère individuel qui la distingue de la plus grande partie du roman. L'auteur ne dit pas son nom, mais il nous apprend qu'il est prêtre de la Croix en Brie (près de Nangis). C'est son premier ouvrage selon le v. 2109.

Quant à l'époque où la branche a été composée, il n'en donne qu'une indication vague. D'après le v. 820 c'est le comte *Tiébaut* qui gouverne le pays: comme Méon l'a déjà observé (note au vol. 2 p. 242), c'est probablement le comte Thibaut de Champagne que le poëte veut désigner ici. Il gouverna la Champagne de 1201 à 1253; mais je crois qu'après son avènement au trône de Navarre en 1234, le poëte n'aurait pu lui refuser le titre de roi. C'est donc avant 1234 que la branche a été faite.

Le poëte a eu sous les yeux les branches II. III. IV: v. les allusions faites à ces branches qui se trouvent dans les vv. 498 ss.

Le sujet de son poëme lui a été donné par le récit d'un conteur. La fable qui raconte qu'un paysan donna en plaisantant son boeuf à l'ours et qu'il ne fut dégagé de sa promesse que par l'intervention du renard, vient de la croyance qu'il ne faut pas nommer les bêtes fauves sous peine de les voir venir, croyance qui date de la plus haute antiquité. Cette même fable se trouve chez Pierre Alfonse, où cependant ce n'est pas l'ours, mais bien le loup que Renart trompe en le faisant descendre dans le puits (v. la branche IV). Elle est bien répandue de nos jours encore: v. la

tradition Ésthnique citée par J. Grimm R. F. CCLXXXVII, celle de la Transylvanie dans Haltrich — Wolff, *Zur Volkskunde der Siebenbürger Sachsen* p. 66, et celle de la Grèce dans Hahn, *Griechische und albanesische Märchen* 2 p. 106 n. 94.

La partie du conte qui traite de la ruse employée par l'âne Thimer contre Renart et la femme est de même connue ailleurs: v. la fable latine chez Robert, Fables de Lafontaine 1 p. XCVI; elle se retrouve en latin et en allemand dans Steinhöwel *Esop*, Extravag. 7 (= Grimm R. F. p. 424); en allemand dans H. Sachs, *Lieder* p. p. Goedeke n. 238, et dans U. Jahn, *Volkssagen aus Pommern und Rügen* n. 559.

La tradition populaire se souvient même de la ruse employée par la femme de Liétart pour attraper Renart à qui elle remet dans un sac, non le coq et les poussins stipulés, mais un chien, qui le poursuit: v. *Schimpff und Ernst* Francf. 1565 fol. 15, le *Froschmeuseler* de Rollenhagen 1, 2, 19—22, Schleicher, *Littauische Märchen* p. 8. Cette aventure est racontée dans les vers interpolés par *O* après le v. 1938; elle y est rattachée à la branche par l'invention assez absurde que voici: Renart cache la charrue avec les boeufs dans un buisson, puis il donne des coups de bâton à Liétart qu'il trouve endormi. Dans cette interpolation le nom de *Blanchet* est placé en rime (57); l'ancien texte ne connaît que la forme *Blanchart*.

En s'inspirant de la tradition orale, le bon prêtre de la Croix a su donner à son sujet une forme assez agréable. Son poëme est loin des obscénités qui déparent tant d'autres branches. Il dépeint avec beaucoup de finesse le couple rustique, qui croit être plus rusé que Renart lui-même, il montre la supériorité de dame Brunmatin sur son mari. D'un autre côté, Hermeline est un exemple de l'imprudence et de l'obstination des femmes. L'intimité de Liétart et de son âne est d'une naïveté charmante. Toutefois le poëte n'a pas assez approfondi tous les points de son récit. On est étonné de voir (v. 1586) l'âne Thimer à côté du paysan, qui vient de mener ses boeufs aux champs, sans que le poëte ait songé à motiver la présence de Thimer. De plus, il y a une

certaine difficulté chronologique en ce que le v. 285 parle *d'ouan devant vendenges,* tandis que le v. 683 montre que la Pentecôte n'est pas encore passée. A ce manque de circonspection le poëte joint une prolixité extrême: v. p. e. les vv. 729/30 et 799. 800, qui répètent presque les mêmes mots. Une foule de locutions proverbiales font ressortir davantage les qualités populaires du style du prêtre de S. Croix.

Une de ces locutions populaires a été la source d'une erreur qui s'est propagée depuis longtemps: v. Jonckbloet Étude p. 15. Dans les vv. 560/1 *Si ai maint bon conseil doné: Par mon droit non ai non Renart*, J. Grimm a cru retrouver un souvenir du sens qui, de son avis, appartenait originairement au nom de *Reinhart* = en latin *consilio fortis* cp. le gothique *ragineis* 'conseillier' et *hardus* 'fort'. On sait aujourd'hui que dans le nom de Reinhart, qui en anglo-saxon est un adjectif *regnheard*, le mot *regin-* a plutôt le sens de 'divinité', de sorte que le sens du mot composé est 'fort par la volonté divine'. Il n'est pas moins sûr que, au IXème siècle déjà, le nom fut mal interprété par l'abbé Smaragdus, qui en le traduisant pensa au mot allemand *rein* 'pur'. D'ailleurs le passage de notre branche doit être compris tout autrement: *j'ai non* veut dire 'je m'appelle, je suis vraiment'. En ce sens on retrouve la locution dans la branche VI 251 *J'ai non Renars*, X 1462 *Et si a non dame Ermeline,* XV 233 *Andouille a non,* XVIII 78 *Apenrai vos a cest baston Comment prestre Martin a non*, c'est-à-dire 'ce que vaut, ce que peut faire prêtre Martin'.

Ce qui confirme la date postérieure que je viens d'assigner à la branche IX, c'est que le texte conservé par les différentes classes des manuscrits n'offre guère de divergences. A côté du msc. *A*, qui ici encore est suivi fidèlement par les mss. *DEFGN*, c'est le msc. *H*, qui fournit le meilleur texte. Ce manuscrit est même le seul, qui porte la bonne leçon aux vv. 31. 80. 162. 311. 460. 863. 1379. 1381. 1819. Les mss. *CM* sont copiés sur un manuscrit qui s'approchait beaucoup du texte *H*; mais ces manuscrits s'en éloignent en changeant à dessein le texte original.

Ainsi ils tâchent de corriger les vv. 31. 80 etc. Ils ajoutent des vers nouveaux après les vv. 106 (2). 124 (4). 154 (2). 1192 (2). 1220 (2). 1274 (2) etc. D'autres interpolations sont communes aux mss. *CM* et *BLO*: ce sont celles qu'on y lit après les vv. 998 (2). 1000 (2). 1024 (2). 1026 (2). 1034 (2). 1044 (2). 1046 (2). 1064 (2). 1118 (2). 1122 (4). 1310 (2). 1322 (2). 1342 (4). 1344 (2). 1346 (2) etc. Tous ces vers me paraissent superflus. Méon lui-même, qui cependant tâchait de réunir toutes les variantes dans son texte, a supprimé une grande partie de ces interpolations. Le msc. *O* a encore d'autres interpolations; il remplace les vv. 153—157 par ceux-ci: *z .I. garson quot amene Q' lauoit serui tout leste De bues chacier a la charrue A eus ne giete ne ne rue Mes a vne verge en poignāt Le fet souuent aler auant Mlt' auoit en lui bon garson Ci illuec de lui nos tairon.*

Quant au long épisode, qui se trouve inséré dans *O* après le v. 1938, voici les leçons du manuscrit qu'il faudrait restituer dans le texte imprimé, vol. III p. 325 ss.: 13 *nu* (au lieu de *nus*) 23 *vost* (*volt*) 28 *gros* (*fort*) 70 *tornez* (*menez*) 81 *ain* (*ainz*) 89 *ele* (*el*) 90 le msc. lit *Aurez vus donc* 97 effacer *ca* 131 le msc. lit *mot et cil* 148 le msc. lit *pariurs* 156 *let* (*l'ot*) 174. 189 *Hameline* 176 *il* (*el*) 187 *Jouham* (*Jouhanz*) 188 *am* 198 Le msc. lit *Que ce que vos dite voirs soit* 201 *Que* (*Et*) 202 *commande a* (*commanda*). Je passe sous silence quelques fautes insignifiantes du texte de Méon.

Au texte de mon édition je préférerais aujourd'hui les leçons suivantes: 31 *Puis que il voit le jour paroir* (*O*) 53 *T. mes voisins* (*βγO*) 161. 162 *charie* (*O*) : *escrie* (*AO*) 184 *Porce* (*O*) 226 *vis* (*O* au lieu de *mes*) 278 *Touz les vilains del mont mescroi* (*O ne croi*) 368 *fu* (*O* au lieu de *ert*) 583 *del apens.*

La branche X promet au v. 4 de raconter *une partie de lestoire* de la guerre de Renart contre Ysengrin: c'est probablement la tradition populaire qui est désignée par le

mot *estoire*. En tout cas nous sommes sûr que le récit de la maladie du lion et des différents conseils que lui donnent le loup et le renard, est une des plus anciennes parties du roman de Renart. C'est à elle que se rapportent de nombreuses allusions que nous rencontrons dans les branches qui traitent des épisodes additionels: v. mes remarques sur les branches VI. XI. XVII. XXIII.

Aussi la maladie du lion appartenait-elle aux traditions les plus anciennes du moyen-âge, qui se rattachent immédiatement à la fable ésopique. A la cour de Charlemagne, Paul le Diacre traita ce sujet en distiques latins; plus tard *l'Ecbasis*, ensuite *l'Ysengrimus* développèrent de plus en plus cette scène qui devint tout un drame.

Cependant dans notre branche, le récit de la maladie du roi est précédé de longues narrations, dont le sujet est, d'après le texte des manuscrits que nous avons préférés, tout à fait étranger à ce qui suit. La cour est assemblée; Ysengrin accuse Renart, Tibert le défend; enfin, cédant au conseil de Belin, le roi envoie Roonel le mâtin chez Renart. Celui-ci réussit à faire prendre Roonel à un piège, d'où il ne s'échappe qu'après avoir reçu maint coup de bâton. Le second messager, le cerf Brichemer est traité d'une façon semblable. Le roi qui était déjà prêt à assiéger Renart dans son chateau (v. 750), ne paraît plus être disposé à poursuivre le malfaiteur.

Il est évident que l'épisode des deux messagers ne fait qu'imiter la branche I; imitation qui encore reste bien au-dessous de l'original. Le poëte ne suppose pas qu'on se souvienne de la branche I: car il fait jouer à Tibert un rôle qui ne s'accorde pas avec l'outrage dont il est la victime dans la branche I. En défendant Renart des accusations d'Ysengrin, Tibert pense au mal qu'il a fait à Renart d'après la branche II 665 ss.: il tâche, quoique sans succès, de le lui faire oublier en embrassant sa défense.

On admettra donc que la première partie de la branche a été inventée par l'auteur de notre branche et que ce n'est pas une tradition plus ancienne, mais l'analogie avec d'autres branches qui lui en ont fourni le sujet. Il a cherché à donner à son poëme un interêt particulier, en décrivant tout au long

la construction du château de Renart, qui d'après lui était un siège féodal de premier ordre (v. 285 ss. 584 ss. 1185 ss.). Il donne à ce château le nom de Valgris (38) et il le place aux environs de Thérouanne, lieu situé au sud de S. Omer et qui a eu une certaine importance aux 12. et 13. siècles. C'est donc au département du Pas de Calais que cette indication locale nous conduit. D'un autre côté nous lisons au v. 1442 le nom de Mantes (dép. Seine et Oise): cette ville située sur la Seine, et qui donnait le passage du diocèse de Rouen à celui de Paris, a été au commencement du 13. siècle la base des opérations de Philippe Auguste contre la Normandie. En prétendant que Renart n'a pas passé Mantes, Ysengrin fait entendre par là que venant du Nord il n'est pas même entré dans le royaume de France, et que bien moins encore il peut avoir fait le voyage de Salerne. Au v. 1411 il faudrait peut-être lire *Moriane* avec les mss. *BL*: ce nom désigne la Savoie (Maurienne), qui figurerait mieux à côté de la Lombardie et de la Toscane que le pays des Ardennes.

L'auteur de la branche X se distingue encore des autres par sa manie d'adresser la parole à ses auditeurs au beau milieu de sa narration: v. les vv. 282 *Voulez oïr comme il exploite?* 389 *Sauez comment l'a deceü?* 656 *Que vos diroie?* 671 *Que voles vos?* 1286 *Et bien sachoiz que molt li grieve.* 1307 *Que je dire ne vos saroie.* Il aime les enjambements: v. p. e. 563. 995. 1070. 1073. 1253.

Toutefois une partie de ce que je viens de dire du style et du contenu de la branche, ne se rapporte qu'au texte tel qu'il a été constitué d'après le msc. *A*. Les autres manuscrits changent ou évitent même complétement les noms propres dont j'ai parlé. Dans les vers interpolés après le v. 270 ces manuscrits font des allusions aux messages de Brun et de Tibert, qui sont racontés dans la branche I, mais qui, comme nous l'avons vu, ne s'accordent pas avec le rôle que Tibert joue dans la Xème branche.

Les manuscrits dont le texte s'éloigne ainsi de celui de la classe *a*, sont *BCHILM*; le msc. *e* occupe une place intermédiaire qui sera déterminée plus tard.

Afin de mieux prouver l'infériorité du texte conservé dans les manuscrits que je viens de nommer, je me permets de revenir aux arguments exposés dans mon Examen critique p. 31 ss. D'abord c'est une faute évidente de ces manuscrits que de transposer les vv. 483—486 après le v. 432: les mss. *BL* nous offrent ces vers tels qu'ils se lisent dans la classe *α*, mais à une place qui ne leur convient pas; les mss. *CM* changent le texte pour qu'il puisse s'accorder avec son nouvel entourage; le msc. *H* poursuit ce même but, mais avec un peu plus de circonspection. Ensuite les manuscrits des classes *β* et *γ* (y compris le msc. *H*) ont remplacé les vv. 1153—60 par une autre transition de la première partie de la branche à la seconde. Cette transition est certainement meilleure que celle qui se trouve dans les mss. de la classe *α*; mais si elle s'était trouvée dans l'original, pourquoi la classe *α* l'aurait-elle changée? Il y a, en outre, des raisons chronologiques qui prouvent la justesse des indications de la classe *α*, d'après lesquelles un temps indéfini s'est écoulé entre le retour de Brichemer et la maladie du roi. Roonel tombe dans le piège *al entrer de septembre* (v. 374); or, comme la mission de Brichemer suit immédiatement celle de Roonel et que la maladie du roi commence *a une seint Johan* (1163), il est évident que le roi n'est pas tombé malade en voyant Brichemer revenir sans Renart, comme l'assurent les manuscrits de la classe *β* et *γ*.

Mais la principale différence entre le texte *α* et celui des autres classes consiste en de nombreuses additions qui donnent aux classes *βγ* une étendue beaucoup plus considérable. Je n'en citerai que les 14 vers intercalés après le v. 750 et les 16 vers qui, après le v. 1700, servent à amplifier la conclusion de la branche: je ne crois pas que l'on s'avisera de prétendre que ces vers appartenaient à l'original.

Toutefois il y a surtout dans la seconde partie de la branche des vers conservés dans les classes *βγ*, qui me paraissent indispensables. Ainsi j'ai admis dans mon texte les vv. 1385—1406 qui manquent dans la classe *α*. J'aurais peut-être dû y en ajouter encore d'autres, notamment ceux qui se trouvent dans le msc. *e*: les 2 vers après 1418, les 8

vers après 1422, les 2 vers après 1470, les 6 vers après 1488, les 4 vers après 1500, les 14 vers après 1502, les 9 vers après 1513.

L'accord qui, dans ces vers, se trouve entre le msc. *e* et les classes $\beta\gamma$, pourrait faire croire que la classe α s'était bien plus éloignée de l'original que je ne l'ai admis. Mais il ne manque pas de leçons qui ne se trouvent que dans le msc. *e* et dans les mss. de la classe α: 1333 *dormoit*, 1420 *mesaje*, 1421 *Cil*, 1442 *Maante*. Voyez encore les variantes des vv. 1450. 1475. 1478. 1494.

Comme corrections nécessaires à mon texte, je ne saurais indiquer que celles qui suivent: 556 *defors* (au lieu de *dedens*) 815. 816 *descendi. Et cil a ses piez li chaï* (cf. la leçon du msc. *L*).

La branche XI forme toute une série d'aventures d'un caractère très-différent. On pourrait les distinguer de la manière suivante: 1) 1—44 Renart quitte sa femme enceinte pour aller chercher de la proie; 2) —256 il rencontre Ysengrin, qu'il accompagne dans sa fuite devant les paysans; ils parviennent à se sauver; Ysengrin s'endort, Renart le lie à un arbre, de sorte qu'il peut à peine se défendre contre un paysan, qui le roue de coups; le paysan parti, Renart détache Ysengrin, qui lui témoigne une reconnaissance sans bornes; 3) —331 Renart essaie en vain de se procurer les fruits d'un mûrier à coups de pierres; 4) —546 il trouve Roonel, qu'un paysan a presque tué; il le suspend à un arbre; le lion arrive et fait guérir le mâtin; 5) —617 Renart monte à un nid de milans, dévore les petits et se défend victorieusement, mais avec peine contre les milans qui reviennent au nid; 6) —729 un écuyer le trouve meurtri de blessures et veut le faire emporter chez lui pour l'écorcher, mais il parvient à se sauver; 7) —760 il se guérit lui-même en se servant de plantes médicales; 8) —1379 il se fait jeter des cerises par Droïn le moineau; il promet de guérir ses petits, que cependant il dévore; Droïn va chercher le chien Morout, auquel il procure

de la viande et du vin, et se fait venger par lui sur Renart; 9) —1522 Ysengrin trouve Renart, qu'il fait guérir. 10) —1593 Renart se procure un cheval et un faucon et fait la chasse aux canards sauvages; 11) —1640 il rencontre Tardif le limaçon qu'il tue après un combat chevaleresque; 12) —3402 appelé à la cour, il fait donner l'ordre de la chevalerie à ses fils, qui lui ont appris la nouvelle de la mort d'Hermeline; il est nommé lieutenant du roi, qui part pour délivrer son royaume d'une invasion d'animaux venus des contrées païennes; pendant l'absence du roi il se fait apporter de fausses nouvelles sur la mort de son maître et épouse la reine; il lutte contre le roi qui est de retour et ne succombe qu'après bien des combats. Le roi lui pardonne tout à cause du service qu'il lui avait rendu en le guérissant de sa maladie.

Cette longue série d'aventures se divise cependant en deux groupes, dont le premier va jusqu'au v. 1522. Jusque là nous voyons jouer à Renart le rôle qui convient à l'animal de son nom, quoique le poëte lui prête des facultés extraordinaires en le faisant grimper aux arbres, jeter des pierres etc. Mais à partir de la dixième aventure, Renart n'est plus qu'un homme, qu'un chevalier, tout comme les autres noms, qui dans le vrai roman de Renart sont donnés aux bêtes. et qui désignent ici des personnages tout-à-fait humains et chevaleresques.

Tout ce qui est raconté dans cette seconde partie de la branche est étranger et même opposé au reste du roman: Ysengrin est l'ami le plus fidèle de Renart, qui vainc plusieurs fois le lion et qui par une ruse absurde parvient à se faire substituer à lui.

Cependant la première moitié de la branche offre déjà bon nombre de faits dont on a peine à comprendre la raison. Comment se fait-il que Roonel, sauvé de la mort par le roi, ne paraisse pas le reconnaître (v. 452)? Le roi du moins le connaît très-bien et le nomme son baron (v. 473). Que le roi qui avait menacé de faire pendre Renart aussitôt qu'il le trouverait, ne s'en souvînt pas plus tard, cela pourrait faire croire que l'auteur avait composé la branche en rassemblant différents récits qui existaient déjà. Mais

le style traînant et prolixe de la branche est partout le même: l'absence de locutions proverbiales lui prête un cachet bien différent des autres branches.

Aussi la première partie paraît-elle être inventée presqu'en entier par l'auteur de la branche lui-même. J'en excepte naturellement l'aventure 8, le récit de Droïn le moineau, qui est digne d'être cité à côté des meilleures branches et qu'on retrouve ailleurs dans les traditions populaires: v. Grimm, *Kinder- und Hausmärchen* 3. p. 100, no. 58; et cp. encore le conte russe cité par Gubernatis, *Die Thiere in der indogermanischen Mythologie* 544 (Afanasieff 3, 20) et Haltrich-Wolff, *Volksmärchen der Siebenbürger Sachsen* p. 55. 57 no. 18 et 21. De même l'aventure 3. celle de Renart et du mûrier, quoique inférieure, a cependant un fonds très-ancien: elle est tirée de la fable ésopique versifiée par Phèdre (liv. IV, fab. 3). Quant aux versions du moyen-âge, qui en partie parlent d'un cerisier au lieu des raisins de Phèdre, v. Du Méril, Poésies inédites du M. A. p. 141 et le poëme provençal cité par Birch-Hirschfeld, *Epische Stoffe .. bei den Troubadours* p. 81.

La branche XI offre quelques allusions aux branches qui la précèdent. C'est notamment la branche X, à laquelle se rapportent les vv. 853 ss. 3345 ss.; quoique les indications données sur les voyages de Renart en campagne pour trouver le remède, dont il a besoin pour guérir le roi. ne s'accordent ni entre elles-mêmes ni avec celles de la branche X. L'auteur de notre branche a emprunté à la IX ème le nom de Thimer l'âne, qu'il place à côté de Bernart l'archiprêtre. Des vv. 445/6 de la branche VIII on rapprochera les vv. 159. 160 de notre branche. Le nom de Rohart le *frere Tecelin* (1807) rappelle Rohart le père de Tiécelin (II 921). La rime *Chantecler : baceler* I 351/2 se retrouve dans XI 2044. Mais la plus grande ressemblance est celle qui existe entre notre branche et la branche I a. En tuant Tardif (XI 1595 ss.) Renart paraît se venger pour la part que celui-là avait prise par lui à son arrestation (I a 1809 ss.). Enfin les amours de Renart et de dame Fiere la lionne ne font que continuer les relations qui commencent aux vv. 1438 ss. de la branche I et qui sont décrites si longuement dans la branche I a.

Pucelle - Note.

L'auteur de la branche XI paraît avoir eu l'intention de mettre en quelque sorte fin à l'histoire de Renart. Il n'y a que cela qui puisse nous faire comprendre pourquoi il a fait mourir un si grand nombre de ses héros: Tardif (1637), Hermeline (1716), Chantecler (2184), Espinart (2210), Tybert (2860), Roonel (2889), Brichemer (2912), Bruiant (3140), Malebranche (3184), Belin (3216), Ferrant (3219). Dans les anciennes branches, on s'était bien gardé de raconter la mort des animaux mis en scène, puisque ces héros de la fable, dont les noms propres ne cachaient que très-imparfaitement les types des différentes espèces, devaient être immortels comme elles.

Outre les branches qui précèdent la XIème, il y a encore d'autres sources, où l'auteur a puisé pour amplifier et décorer son récit. Il est évident qu'il imite ou plutôt qu'il parodie l'épopée héroïque. C'est de ce fonds qu'il a tiré quantité d'expressions: le *missoudor*, le *destrer de Castele*, les *destriers Arrabiz*, le *branc letré*, *l'enseigne blance*, *les brans forbis*, *les brans sarrazinois*. On peut même dire que la bataille de Noble contre les bêtes venues des pays du Sud, les dromadaires, les serpents, les scorpions ne fait que répéter la bataille d'Aliscans du roman de Guillaume au court nez.

Tout ce conte de la seconde partie de la branche paraît tellement dénué de tout intérêt particulier qu'on est tenté de chercher des faits historiques représentés sous un déguisement. Jonckbloet (Étude p. 370) a pensé à un événement qui se passa en Syrie en 1189. 'Après la mort de Sibylle, reine de Jérusalem, le droit héréditaire devait passer à Elisabeth sa soeur, mariée à Hunfroi de Thoron. Elisabeth étant à Tyr, Conrad, marquis de Montferrat, profita de cette circonstance pour l'enlever à son mari, l'épouser et prendre lui-même le titre de roi de Jérusalem'. Mais Hunfroi n'a jamais été roi de Jérusalem ; pour une certaine somme d'argent, il laissa sa femme à Conrad: ce ne serait donc qu'un trait unique, peu important du reste et qui s'explique aisément par les autres parties du roman, auquel se bornerait la ressemblance de l'histoire et de notre poëme. Une autre

supposition me paraît plus probable. Notre poëte a peut-être voulu flétrir la conduite infâme de Jean Sans-Terre pendant l'absence de son frère Richard Coeur-de-Lion: Jean s'empara en 1193 du royaume de son frère, après avoir répandu la fausse nouvelle de sa mort; puis il implora et obtint le pardon de Richard: v. Pauli, *Geschichte von England* 3, 253. Malheureusement il nous manque des indications plus précises qui pussent résoudre la question. Il n'y a que le nom de Choisi (v. 1608), employé du reste dans un sens vague: nous ne savons pas même, lequel des quatre bourgs de ce nom, qui appartiennent aux départements de l'Oise, de la Seine, de Seine-et-Oise, est celui, dont le poëte veut parler à l'endroit cité.

La divergence des manuscrits n'est pas grande pour la branche XI. Le msc. *E*, qui a généralement le texte du msc. *A*, a subi quelques interpolations: v. après les vv. 1806. 1812. 1846. 1852. D'un autre côté c'est le msc. *L*, qui a augmenté le plus le nombre des vers: v. les notes des vv. 3250. 3254. 3256 etc. Un certain nombre des vers intercalés dans *L* se retrouve dans les mss. *BCHM*, et l'affinité réciproque de ces manuscrits se trahit de même par les variantes que tous ces mss. opposent aux leçons de la classe *α*. Aux mss. *BCHLM* il faut encore joindre le fragment *h*, qui offre cependant des leçons toutes particulières aux vv. 899/900. 953/4. Le msc. *H* se distingue des autres manuscrits de ce groupe par le fréquent maintien des leçons de la classe *α*, qui comprend les mss. *ADEFGN*. Ainsi on ne trouve pas dans *H* les vers interpolés par le texte des mss. *BCLM* après les vv. 791/2; v. encore les notes des vv. 30 (où *H* lit avec *A orendroit*). 378 (*ou col le mist*). 390 (*ni eust b.*). 473. 502. 814. 944. 1182 etc. Au v. 2239 *H* porte comme la classe *α*: *Trestous ensemble estre lor voel*, ce qui rime parfaitement avec *chamoil* (2240); *B* donne la leçon corrompue *entre lor mains*, *L entre II. vax*: par conséquent au v. 2240 *B* change la rime en écrivant *chamains*, ce qui me paraît être une forme inadmissible; *L* y substitue le mot *cheuax*; *C* et *M* ont intercalé un vers tout

nouveau *Es nes entrent drecent lor voile*, en y faisant répondre la forme également fausse: *chamoille.*

Je ne citerai plus qu'une seule preuve de l'affinité du msc. *H* avec la classe α, et de la supériorité de ses leçons. Le chien qui venge Droïn sur Renart, porte le nom de *Morhout*: cette forme du nom est prouvée par la rime des vv. 1007 (: *Herbout*) et 1212 (: *vout*). Donc, dans ces deux vers, la bonne forme est conservée par *H*; dans tous les autres endroits elle est remplacée par la forme *Morant* ou *Morans.* Les mss. *BC* n'ont la forme *Morot* ou *Morost* qu'au v. 1212; ils ont changé la rime des vv. 1007/8 en écrivant *Morins* ou *Moris*: *tot dis*; cette forme *Morins* est employée partout par les mss. *BL*, tandis que le msc. *C* se sert encore de la forme *Morant.* Dans ces circonstances le parti le plus prudent est sans doute celui que le scribe du msc. *M* a pris en écrivant seulement *.mo.*; que le lecteur lui-même choisisse la forme qui lui conviendra le mieux!

Outre le msc. *H*, il y a encore *L* qui s'approche quelquefois des leçons de la classe α. Même le msc. *B* s'éloigne parfois des autres manuscrits de sa classe en conservant la leçon de la classe α: v. p. e. le v. 1460.

J'ai dû insister sur ces faits, parce qu'ils recommandent un jugement très-réservé sur une question qui de prime-abord semblerait porter préjudice à l'autorité de la classe α. Dans la branche XI, mais encore ailleurs, la classe α a beaucoup de rimes qui négligent la loi grammaticale de l'ancien français sur la distinction des cas, tandis que les classes β et γ offrent des variantes qui s'accordent avec les règles de la grammaire. On sera disposé à prétendre que ces dernières leçons sont celles de l'original et que, les scribes ne connaissant plus la règle, la classe α a changé le texte. Mais est-ce qu'il serait vraiment défendu de porter un jugement opposé et de croire que, l'original ayant négligé la règle, les scribes se seraient efforcés de l'appliquer au texte? Cette supposition ne paraîtra peut-être pas trop extravagante, si l'on compare le soin exquis qui préside à l'orthographe des manuscrits de la fin du XIIIème et du commencement du XIVème siècle,

avec les licences de beaucoup de ceux qui datent d'un peu plus loin. Cependant, comme cette question ne saurait être tranchée en se bornant aux manuscrits d'un seul poëme, je la laisse à des juges plus compétents.

Je ne veux appeler l'attention que sur deux points. D'abord les leçons qui observent la règle, ont souvent quelque chose d'artificiel qui trahit la main du correcteur. Ainsi les vv. 2397 ss. tels qu'ils se trouvent dans la classe *α*, n'offrent aucun inconvénient, si ce n'est la forme *repairie* au second vers, qui devrait être *repairies*; au contraire, la leçon de *BCKM* (*L* manque ici) évite cette forme en écrivant: *Lie et dolant sont li baron: Por ce c'ont perdu le lion Sont dolant et lie d'autre part;* mais en substituant au mot *roi* le mot *lion*, ces manuscrits se servent d'une expression qui, dans cette moitié de la branche, ne se trouve nulle part sans être précédée du nom *Nobles*. Les vers 1673/4 se lisent dans *BCLM* comme il suit: *R. a brisie le seel Puis (Et puis B) lut les lettres (la lettre B) a cisel (bien et bel L):* ce qui me paraît dénué de sens. Au vers 1688 les mss. *BCHM* écrivent *Bon ior aiez hui aiorne,* évidemment pour corriger la rime avec le mot *salue*, qui termine le vers précédent; mais ils corrompent par là la phrase ordinaire qui se trouve dans le msc. *A*: *Bon jor vos soit hui ajorne* (cp. XII 40). Le msc. *L* a ici le texte de la classe *α*: voici donc un exemple de la divergence des manuscrits qui s'éloignent du texte *α*. Cette divergence est le second argument qui prouve l'originalité des leçons du texte *α*, dans lesquelles la règle grammaticale n'est pas observée. Ainsi les vv. 27/8 ont été changés de deux manières différentes dans *BL* et *CHM*; la leçon de *BL* n'a pas de sens, celle de *CHM* est irréprochable: mais pourquoi les classes *α* et *β* l'auraient-elles altérée, si elle avait appartenu à l'original? Au v. 243, les mss. *BH* écrivent *en autres leus*, afin d'égaliser la rime sur *li leus*. Au v. 200 le msc. *H* est le seul qui porte *des hars (: Renars)*: cette leçon corrige la rime, mais on dit toujours *la hart* au singulier. Je n'ai pas l'intention de discuter toutes ces divergences.[1] J'avoue volontiers que bien souvent la

[1] La même tendance d'égaliser la rime en restituant les formes

leçon des classes β et γ, qui normalisent les formes grammaticales, est aussi bonne que celle du texte α; mais il faut bien éclaircir les points douteux en s'appuyant sur ceux qui paraissent être sûrs. Enfin j'espère qu'on ne m'opposera pas les exemples dans lesquels les classes β et γ ont répété sans les corriger les fautes du texte α: il ne faut pas s'attendre à trouver chez les scribes du moyen-âge plus de conséquence que chez les éditeurs modernes.

Je termine ces observations sur la branche XI en énumérant les leçons que je préfère maintenant à celles de mon texte: 82 *Mais n'est gaires avant ale* 690 *estreint* 1009 au lieu de *qu'il voit*, leçon qui ne paraît être qu'une conjecture de Méon, lire avec tous les manuscrits: *qui est.*

L'auteur de la branche XII se nomme au v. 1476 *Richart de Lison*; il dit qu'il est Normand et *mestres*, c'est-à-dire, qu'il a fait des études ecclésiastiques. Il dédie son poëme à son connétable (1478), que l'abbé De la Rue, Jongleurs et trouvères normands et anglonormands 2, 375, a identifié avec Richard du Hommet, second de ce nom, connétable héréditaire de Normandie et baron de Stamford, mort en 1204. En effet, de nombreuses allusions nous permettent de fixer l'origine de la branche en Normandie et d'admettre comme date les environs de l'année 1200.

Dans l'arrondissement de Bayeux, vers l'ouest de cette ville, citée au v. 471, on trouve les lieux suivants, l'un tout près de l'autre: Lison, le Mollay (v. 158 *Moloi*), le Breuil (257. 1443), S. Martin de Blagny (*Blaagni* 251. 263. 788, *Blaaignie* 359. 559. 655; comme cette dernière forme est la seule qui soit rimée, j'aurais dû suivre les manuscrits qui la mettent partout), la Folie (837), la forêt de *Veneroi* (14, ou *Vernoi* 159, ce qui vaut mieux; c'est la *foresta de Verneio*, qui d'après la carte insérée dans les Documents hist. p. p. la Soc. des ant. de Normandie I, était située au Sud-Ouest de Bayeux, sur la rive droite du Drôme).

---

correctes et en négligeant le sens perce dans les variantes des autres branches; v. ce que je dirai sur la XIIème et cp. I 1810, où *LO* lisent *les confanons*.

Parmi les lieux plus éloignés, le poëte ne nomme que Rouen (913. 1440); il parle de la foire de Dol en Bretagne (565) et de l'abbaye de Clairvaux (510).

Quant aux personnages cités par Richard, nous y trouvons Gautier de Coutances, archevêque de Rouen (1185—1207), Guillaume Bacon, seigneur du Molay, qui vivait à la même époque et qu'on rencontre dans le *Magnus Rotulus Scaccarii Normannici* des années 1184 et 1185 (Doc. hist. l. l. I p. 34. 40).

On ne saurait douter que les autres personnages mentionnés dans la branche n'aient existé: *Dant Davi* (836), *Huon l'abe* (31. 38. 99) et *Huon le doien au convent de la confrarie* (974. 1439).

Tous ces noms appartiennent à un milieu tel qu'il se trouvait aux cours du haut clergé: c'est là aussi que l'on goûtait ces plaisanteries à l'adresse des prêtres, plus grands amateurs de la chasse que des livres, ces parodies de la messe et des débats scolaires, dont la branche se compose. Elle est pour ainsi dire l'écho d'une *feste as fox* (469): Renart et Tibert se comportent en vrais écoliers échappés à la discipline.

Richard prétend avoir *translate* sa *novele estoire* (v. 1 ss.), ce qui ferait supposer un original latin. Mais les jeux de mots, qui s'y trouvent à plusieurs reprises, sont évidemment dûs au poëte normand, de sorte qu'il n'aurait emprunté à son original que l'ordre des faits. Quoi qu'il en soit, la branche se divise apparemment en deux parties, dont la première (Tibert et le prêtre, vv. 1—475) imite assez fidèlement la branche XV, tandis que la seconde est tirée d'un épisode mentionné dans la branche VIII 130, celui d'Ysengrin désirant entrer au cloître et que Renart attacha à la corde des cloches et fit battre par les paysans.

La branche se distingue de toutes les autres par son appareil savant, par les mots et les phrases latines mêlées au dialogue, qui occupe presque plus de place que la narration et qui est partout d'une vivacité surprenante. Il faut cependant avouer que ce dialogue roule presque toujours sur des sujets insignifiants, quelquefois sur les questions

de grammaire ou de dialectique: les vv. 720 ss. renferment un calembourg qui s'explique par l'homophonie de la conjonction *et* et du verbe *est*. Le caractère savant du style se trahit encore par la rareté des locutions proverbiales. Le proverbe cité au v. 770 *itel gre a qui chien nage* fait allusion à une fable publiée par Hervieux 2 p. 627. En latin, on dit *puppe canis latus pro munere solvit hiatus* 'le chien paie le trajet en ouvrant la gueule'. On rencontre encore le proverbe français dans l'Évangile aux Femmes (*Zeitschr. f. rom. Philol.* 8, 27. 35 no. VIII).

La langue elle-même dont l'auteur de la branche s'est servi, présente des mots et des formes qu'on chercherait en vain dans les autres branches. Mais je n'entre pas dans cette question, parce que je crains de ne fournir que des indications incomplètes.

On comprend facilement qu'une branche d'une date si récente et d'un caractère si particulier n'a pas fait partie de la collection qui passa dans toutes les familles de manuscrits. Les manuscrits de la classe α (*ADEFGO*) en offrent un texte à peu près identique, et les mss. de la classe β (*BL*) en présentent un autre; les mss. *HIN* occupent une place intermédiaire entre les deux classes précédentes. Presque tous les manuscrits ont ajouté quelques vers au texte du msc. *A*; les interpolations de *B* ont été répétées et augmentées dans *L*. Les vers 43/4 tels qu'on les lit dans ces deux manuscrits, montrent la manière dont le texte a été altéré, d'abord par l'inadvertance des scribes, ensuite par le désir de dissimuler les fautes déjà commises. Les mss. *H* et *N* s'efforcent de corriger les rimes qui négligent de différencier le nominatif de l'accusatif: v. les variantes des vv. 26. 282. 530. 540. 937. 1090. 1292. 1350. Au v. 865 les scribes des mss. *BHN* ne craignent pas de corrompre le texte biblique pour rendre la rime plus exacte en écrivant *L'antiene del (et lou B) magnificaz:* l'Évangile de S. Luc 1, 46 porte: *magnificat anima mea dominum.*

Voici comment on corrigera le texte de mon édition:

486 *Mil* (au lieu de *Trois*; le caractère cio avait été pris pour III) 1025 *teneit (osteit).*

La branche XIII raconte une *estoire*, qui, de l'avis du poëte, *fait durement a proisier*: à vrai dire, elle est aussi longue qu'ennuyeuse. Elle comprend deux récits, dont l'un présente un caractère très différent du reste du roman, tandis que l'autre se compose d'une série d'imitations peu réussies.

La première partie, qui va jusqu'au v. 846, appartient à ce genre de contes merveilleux qu'on appelle en allemand *Jagdgeschichten* ou *Jägerlatein*, et que les aventures du baron de Münchhausen ont rendu familier à tout le monde. Un renard chassé par un chevalier se réfugie dans le château de celui-ci, où il se soustrait aux recherches les plus assidues en se suspendant lui-même à côté de quelques autres renards qu'on avait pendus au mur pour faire sécher leurs peaux. Le récit de ce témoignage étonnant de l'astuce de l'animal est fort amplifié par une longue description de la vie du chevalier chasseur, autour duquel se groupe toute une famille, sa femme, son père et ses frères, et de plus une suite nombreuse, y compris le nain qui joue le rôle de bouffon. Le poëte s'étend sur une chasse au cerf et au sanglier, avec des détails qui ne sont pas sans intérêt.

La seconde partie de la branche raconte que le renard débusqué se sauve dans une prairie, où il s'endort sur un tas de foin après avoir leurré une corneille en feignant d'être mort (847—895). Le lendemain il se trouve entouré par une inondation. Tout ceci est tiré de la branche VII. Renart parvient à s'emparer du bateau du paysan qui arrive et à échapper en maniant le gouvernail (—1005). Quel contraste que cette scène, où Renart agit en homme, avec toute la première partie de la branche, qui ne lui attribue que des actions qui conviennent à l'animal! Du reste cette aventure de Renart rappelle beaucoup les tours que Renart joue au vilain de la branche XVI. Ayant aperçu sur le rivage Ysengrin et Hersent, Renart va vite changer de couleur en se frottant d'une herbe qu'il porte dans son aumônière: il devient noir comme dans la branche

I[b] il était devenu jaune. Il propose au loup et à son épouse de les transporter sur l'autre rive, mais il s'arrange de façon qu'Ysengrin, en sortant du bateau, tombe dans un piège, d'où il ne s'échappe qu'en y laissant un pied (cp. la fin de la branche XIV); Hersent embrasse son ami qui s'est fait reconnaître (—1089). Renart vend le bateau à un paysan contre trois chapons (—1139). Le lendemain il rencontre Roonel: dans une scène imitée de la branche I[b], il se nomme Chuflet, ce qui veut dire: celui qui siffle, qui persiffle les gens (v. le Dictionnaire de Godefroy s. v. *chufler*). Roonel tombe encore dans un piège; maltraité par les paysans, il va se plaindre au lion (—1334). Renart rencontre Rossel l'écureuil: entré avec celui-ci dans le poulaillier d'un ermitage, il est découvert par le moine, qui le traîne par son étole qu'il lui a jetée au cou. Peut-être ce trait a-t-il été inspiré par une légende: du moins on racontait que S. Loup, évêque de Bayeux, avait lié un loup avec son étole (Du Méril, Poés. inéd. p. 112). Renart parvient à se sauver; mais resté plusieurs jours sans nourriture, il essaie de dévorer Rossel, son cousin germain: attentat dont celui-ci l'accuse devant le roi (—1599). Le lion envoie Tibert à Renart, qui le trompe de la même manière comme dans la branche I (—1781). Nouveau message de Belin, qui revient après avoir subi un traitement semblable (1883). Enfin Bernart, Brun et Baucent réussissent à amener Renart devant le roi (—1970). En vain Renart essaie-t-il de se disculper (—2035). Roonel demande le combat judiciaire, qui termine au désavantage de Renart, comme dans la branche VI (—2276). On le met dans un sac et le jette dans la rivière. Sauvé par Grimbert, à qui il s'est fait reconnaître, Renart retourne clandestinement à Maupertuis (—2366).

Ce long conte de *Renart le noir* (1710. 2364) est, jusqu'aux détails qui se répètent, d'une monotonie extrême: les animaux qui rencontrent Renart, le trouvent presque toujours couché sous un arbre (1352. 1802. 1934). Le poëte se sert, pour faire rimer les vers, de phrases répétées sans raison, comme *sans atarger* (63. 1285 etc.) ou de rimes riches telles que *saillirent : saillirent* 421, *ateint : ateint* 449.

Les formes *caïr* et *cheïr*, à la rime 1583. 1775. 2236, trahissent l'origine picarde de l'auteur. Aussi fait-il dire à Chuflet: *je fui nez a Amiens.* Il parle de la foire de *Senlis* 266, des saints adorés à Liège 2005, des vins d'Anjou, de la Rochelle et de Poitou 165, des vins d'Auxerre et d'Orléans 803.

Il y a deux textes assez différents de la branche, dont l'un se trouve dans les mss. *ADEFGN*, l'autre dans *H* et sous une forme raccourcie dans *I*.

Le texte du msc. *H* est, à cause de ses nombreuses interpolations, beaucoup plus long que celui de la classe *a*. Au lieu des vv. 162—170 on y trouve tout un épisode qui ajoute un nouveau trait de l'astuce merveilleuse de Renart: celui-ci vole une perdrix sur la table du chevalier (v. aussi la variante du v. 228). Le vers ajouté après le v. 888 répète le v. 1007 de la branche II. Après le v. 894 l'interpolateur a inséré le récit d'un songe que Renart a eu pendant qu'il dormait sur le tas de foin. Les vv. 1171/4 sont remplacés par d'autres, dans lesquels Roonel déclare être natif de Tournay. D'après les vv. 1490, 1. 2 Renart aurait emporté l'étole du moine, ce qui est imité de la branche XIV. Les vers interpolés après le v. 1698 contiennent une description de la cour du roi Noble, qui malgré sa longueur, ne nous apprend rien de nouveau. On y répète les méfaits de Renart sur Tybert et Brun (v. la branche I). Le v. 1812, 2 rappelle le v. I 978. Tout ceci manque dans la classe *a*, sans qu'on s'en aperçoive. Le msc. *H* offre encore des leçons inférieures à celles de l'autre classe, p. e. au v. 525, où on lit dans *H* que le chevalier a déjà perdu dix chiens à la chasse au sanglier; le vrai nombre est celui de la classe *a*, qui ne parle que de quatre chiens. La forme du nom *Chufet*, qui se trouve dans le msc. *H*, est moins bonne que *Chufflet*.

Le texte du msc. *I* atteste qu'il a existé au moins un manuscrit occupant une place intermédiaire entre celui de la classe *a* et celui du msc. *H*. Dans *H* il y a des fautes qui peuvent être corrigées à l'aide du msc. *I*: p. e. les vv. 1669, 3. 1675. Le msc. *I* a souvent des leçons qui se rapprochent

du texte *α*: p. e. au v. 1421, où il lit *repairies* au lieu de *retornes* qui se trouve dans *H*: cp. encore les variantes des vv. 1327. 1329. 1333. 1335. 1350 etc. Mais le scribe du msc. *I* a abrégé presque partout le texte d'une façon qui ne permet presque jamais d'en faire usage pour reconstruire l'original.

Je reviens aux corrections de mon texte. Faut-il remplacer au v. 450 par *estraint* la leçon *ateint*, qui cependant est celle de tous les manuscrits? 638 Peut-être vaut il mieux lire *Au chevalier vienent clinant* 888 C'est à tort que j'ai ajouté le premier *ne*: il faudra lire avec le msc. *E Unques tant ne quant* 1917 M. Kressner a raison de restituer la leçon du msc. *A*.

La branche XIV comprend, comme la précédente, deux parties bien distinctes: une nouvelle rencontre de Renart et de Tybert (vv. 1—198) et les aventures de Renart et de Primaut, frère d'Ysengrin (221. 690. 890).

Dans la première partie, comme dans la branche II 668—842, les deux compagnons concluent une amitié, qui toutefois n'est pas bien sincère. Ils entrent chez le paysan Gonbaut (172) pour y humer un pot de lait; mais Tybert, après avoir bu son saoûl, renverse le pot, après quoi Renart laisse tomber le couvercle de la huche, où était le pot, de sorte que la queue de Tybert est coupée. Tybert prend sa revanche en faisant parler Renart qui a volé un coq; celui-ci s'échappe encore une fois de sa gueule, le paysan s'éveille et lance les chiens après Renart qui se sauve fort maltraité.

La seconde partie est plus variée. 1) 199—538: Renart, ayant trouvé des hosties qu'un prêtre a perdues en chemin, s'en sert pour attirer Primaut à l'église. Ils y trouvent du vin dont Primaut s'enivre, de sorte qu'il veut chanter la messe. Renart le tonsure, et après l'avoir revêtu des habits du prêtre, il l'engage à sonner les cloches, qui attirent la foule à l'église. Renart s'en fuit et bouche le trou par où ils sont entrés. Primaut est roué de coups, mais enfin il réussit à se sauver par une fenêtre. 2) —656: Primaut revient

à Renart et voit un hareng qu'il tient à la main. Celui-ci lui conseille de se coucher sur la route des charretiers, dont les charrettes sont chargées de poissons et de contrefaire le mort afin d'être jeté sur l'une des voitures. La tentative de Primaut ne réussit pas: les charretiers l'attaquent de leurs épées, mais le loup se sauve encore à temps. 3) —851: Renart l'introduit chez un paysan où il trouve des jambons. Il s'en remplit tellement qu'il ne peut sortir par le trou par où il est entré. En vain Renart le tire-t-il par une corde qu'il lui a attachée au cou. Le paysan s'éveille et allume une chandelle: en ce moment Primaut le saisit par les dents et ne le lâche qu'au moment où l'on ouvre la porte. 4) —1088: Renart lui montre une troupe d'oies, en l'assurant qu'il n'y a pas de chien de garde. Mais il y en a deux qui se précipitent sur le loup. Il revient vers Renart qu'il punit de son mensonge jusqu'à ce que, effrayé par les menaces de Renart, il s'en repent et offre de lui prêter un nouveau serment d'amitié. Renart promet de le conduire dans un lieu sacré, pour y jurer son serment, mais il le fait tomber dans un piège d'où il n'échappe qu'après y avoir laissé une patte.

La première de ces aventures est mentionnée déjà dans la branche VI 704, mais avec des détails un peu différents. Dans notre branche, la scène du festin de Primaut est très-bien tournée; l'auteur se sert au v. 332 d'expressions répandues en France sur l'exemple des Anglais, qui de tout temps ont été grands buveurs. Le poëte avait déjà fait preuve d'une certaine connaissance des langues germaniques au v. 32. La deuxième aventure n'est qu'une variante de la branche III, qui répond aux allusions des branches I (1050) et V (745); de même le sujet de la troisième aventure est mentionné dans la branche I 1061: seulement dans ces branches ce n'est pas Primaut, mais bien Ysengrin lui-même qui reçoit les coups des charretiers et des paysans. La fin de la quatrième aventure peut être comparée à une partie de *l'Ysengrimus*, à la fin du livre VI de l'édition de M. Voigt.

Ainsi la branche XIV traite, en partie du moins, des sujets qui appartenaient à l'ancienne tradition, mais qui

n'avaient pas été racontés dans les branches réunies dans notre collection. Le poëte de la branche XIV s'étant probablement aperçu de cette omission avait tâché de compléter la collection par son récit. Toutefois son style diffère assez de celui des meilleures branches. A part la description de l'ivresse de Primaut, le récit est sec et bref, dénué de détails intéressants.

Toutefois, il me faut avouer que le jugement porté sur le style de la branche, telle que je l'ai publiée d'après les manuscrits de la classe *α*, ne saurait être le même pour le texte qui se trouve dans les mss. *CHIM*. Ce texte est beaucoup plus long et il entre bien plus dans les détails. Il y a quelques différences entre le texte du msc. *H*, qui a été comme d'ordinaire raccourci dans *I*, et celui des mss. *CM*: celui de *H* se rapproche en général plus du texte de la classe *α*. Mais ces différences sont beaucoup moins fortes que celles qui distinguent le texte *γ* du texte *α*.

Voici les points où la divergence de ces deux classes est la plus grande: les 14 vers 525—538 de la classe *α* sont remplacés par 594 vers dans *γ*. D'après *γ*, Primaut n'a pas ôté les habits du prêtre, comme *α* le raconte au v. 498 (leçon dont la trace paraît même être conservée dans *H*, qui écrit: *Des vestemenz sest bien hordez*), mais il les emporte en sautant par la fenêtre de l'église. Aidé par Renart, il les troque à un prêtre contre un oison, qu'il s'apprête à manger tout seul, lorsque le vautour, *sire Mouflart*, lui enlève la proie. Pendant ce temps, Renart a trompé un charretier, dont la charrette était chargée de harengs, et après en avoir mangé plusieurs, il revient à Primaut qui se repent de son infidélité envers son compagnon. En comparant ce conte avec le texte *α*, il faut bien admettre l'infériorité de ce dernier: l'aventure de Primaut et de Mouflart, qui est très-bien racontée, peut avoir fait partie de l'original, et le récit de la ruse de Renart a peut-être été omise, parce qu'en réunissant cette branche à l'ancienne collection on s'appercevait de sa ressemblance avec la branche III.

Les autres parties du texte *γ*, qui ne se trouvent pas dans la classe *α*, ajoutent plusieurs détails qui ne sont pas sans

valeur. Ainsi, après les vv. 332 et 372, la description de l'ivresse de Primaut est ornée de traits heureux: il se croit Noble le roi, il se promène dans l'église en chancelant et en s'appuyant contre les piliers. Le passage qui suit le v. 656 fait remarquer avec raison que Renart et Primaut attendent la nuit pour entreprendre une nouvelle expédition.

D'un autre côté il y a dans le texte α 167 vers après le v. 847, tandis que γ n'en présente que 39. Ici encore je ne saurais nier que ce dernier texte ne doive être préféré à l'autre. Le récit du larcin de Primaut et de son combat avec les chiens manque d'intérêt; dans la scène de la réconciliation de Renart et de Primaut le premier dit deux fois qu'il ira se plaindre au roi: vv. 922 et 976.

Cependant il y a des raisons qui m'empêchent de croire que le texte γ soit partout celui de l'original, dont la classe α ne présenterait qu'un abrégé. Un certain nombre de vers du texte γ, qui ne se trouvent pas dans α, me paraissent avoir été ajoutés par un remanieur : v. p. e. les notes des vv. 548 et 553, où Primaut assure à deux reprises qu'il est à jeun depuis la veille. Quant aux vers qui ne se trouvent que dans le msc. *H* ou dans *CM*, on peut être sûr qu'ils ont été interpolés: v. les notes des vv. 12. 201, 10. 438, 4. 12. 668, 2. 752, 2. 965, 2. 1078.

Ce qui rend encore plus suspects plusieurs des vers qui manquent à la classe α, c'est l'imitation des autres branches, qui s'y manifeste. Les vv. 201, 8. 9 rappellent les vv. II 655/6; 486, 7 le v. I 672; 525, 33. 34 = I 727/8. 537, 307/8 = III 431/2; 537, 311/2 = I[b] 2743/4; 370, 8 (*H*) = XV 324; 537, 365 = III 70; 686, 1. 2 = I 585/6; 686, 3. 4 (ces 2 vers ne se trouvent que dans *H*) = I 587/8. Or, on comprend aisément que les interpolateurs se servaient des branches antérieures pour remplir le cadre qu'ils avaient tracé; mais on ne voit pas pourquoi la classe α aurait omis précisément ces vers-là.

Quant aux variantes qui ne changent pas le nombre des vers, on en trouvera un assez grand nombre dans la classe γ qui ne valent pas celles de la classe α: p. e. les vv. 2-9. 230 (*CM*), 331/2 (*CHM*). Au v. 793 tel qu'on le lit dans

le texte *α*, la femme du paysan prend un bâton pour frapper Primaut: les mss. *CHM* lui font prendre une quenouille, mais ils oublient de changer le v. 795, où tous les mss. parlent d'un bâton.

L'origine picarde du texte *γ* est attestée par le nom d'Arras, qui se trouve au v. 537, var. 217 et par la rime *aïr : chaïr* 118, 1. 2 (à côté de 102, 3. 4 *voir : chaoir*), enfin par le mot *forelores* 124, 2. Quoiqu'elle ne présente pas ces picardismes, la classe *α* porte cependant au v. 382 la forme *pisi* (au lieu de *pisie*), avec laquelle on comparera la forme *obligi* et d'autres, que M. Suchier a signalées dans son édition du conte d'Aucassin p. 72.

Comparée aux branches dont nous venons de parler, la quinzième a un mérite littéraire incontestable. Écrite dans un style simple et clair, elle fait très-bien ressortir la fausseté d'une amitié feinte, l'avidité de l'égoïste et sa rage, quand il se voit trompé; le persifflage du trompeur est d'autant plus amer qu'il affecte des motifs religieux. L'aventure de Renart et de Tibert, à laquelle s'appliquent ces remarques, est suivie de la rencontre de Tibert et des deux prêtres: ici encore, ce sont deux amis dont l'un cherche à duper l'autre à l'occasion d'une trouvaille. Mais cette fois-ci, ni l'un ni l'autre ne réussissent: l'issue de cette seconde partie de la branche montre qu'entre hommes et animaux, ce ne sont pas ceux-ci qui sont les plus bêtes. Le repentir du prêtre malheureux prend des formes religieuses, dont l'auteur se moque apparemment comme il l'avait fait en décrivant la prétendue piété de Tibert.

La première partie de la branche est tirée sans doute de la fable du renard et du chat qui se promènent ensemble et dont le premier prétend posséder un sac plein de ruses, tandis que l'autre avoue ne connaître qu'un seul art, mais un art suffisant pour le sauver, celui de grimper. Un certain nombre de sources contenant cette fable, a été réuni par M. Voigt, *Ysengrimus* lib. III v. 306. L'histoire de l'andouille pourrait bien avoir été inventée par notre poëte lui-même.

La seconde partie paraît enseigner le principe populaire de ne pas vendre la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête. Quant au petit conte qui sert à prouver cette vérité, on le doit probablement au poëte qui l'a si bien raconté. Les deux prêtres portent des noms fréquents en Normandie: *Turgisus* dérive du nom scandinave *Thórgils*, tandis que l'autre, que j'aurais peut-être dû écrire *Rufengiers* en suivant les mss. *DN*, paraît être tiré du nom *Hrafngeirr* (en ancien haut allemand *Hrabangêr*). Quant à la localité de Loncbuisson (v. 520), je l'ai cherchée en vain dans les cartes.

Toutefois la forme *seïr* 475 atteste que la branche a été composée dans les mêmes régions que la plupart des branches anciennes, c'est-à-dire en Picardie. En parlant de la branche II, où la XVème se trouve insérée par tous les manuscrits excepté *A*, j'ai essayé de prouver que cette dernière n'appartenait pas à la collection primitive.

La classe α ne comprend donc dans cette branche que les mss. *DEFGN*. Le texte β (*BKLO*) ne s'en éloigne guère, quoique le msc. *L* présente une quantité de leçons particulières, dont une partie se retrouve dans la classe γ. Celle-ci, qui consiste dans les mss. *CHIMn*, a un texte bien différent de celui des autres classes. On y a tâché de rattacher plus étroitement la branche XV à la branche II 842, en ajoutant plusieurs vers au commencement de la première; pour la même raison le mot *autrier* 62 y a été remplacé par *hui main* ou *jahui*. De plus, les manuscrits de cette classe ont ajouté bon nombre de vers au texte des autres classes: v. après 42. 66. 126. 160. 194; ils en ont substitué aux vv. 99. 100 d'autres, qui varient même dans les différents manuscrits de la classe.

Malgré cette infériorité du texte γ, j'ai cru devoir en tirer quelques vers qui lui sont propres: les vv. 195—202. 209—220. 223. 224. En effet, sans ces vers, on ne saurait pas que c'est Tibert qui parle au v. 205; les vv. 221 ss. passeraient trop brusquement au dialogue; les vv. 223/4 me paraissent très bien placés, sinon indispensables.

Je fais enfin remarquer que la leçon du msc. *N* au v. 19 aurait pu être conservée.

La branche XVI est d'un intérêt particulier. L'auteur de cette branche se nomme au premier vers: il y a lieu de croire que c'est le même personnage de ce nom qu'on retrouve dans un document historique. M. Du Méril (Poésies populaires latines p. 25 n. 4) a été le premier à remarquer qu'on rencontre le nom de Pierre de S. Cloud au nombre des hérétiques dont la plupart furent brûlés à Paris en 1209: d'après le *Dialogus Miraculorum* (V 22) du moine Césaire de Heisterbach, un *Petrus de Sancto Clodovaldo, sacerdos et sexagenarius*, menacé du même sort, sauva sa vie en entrant dans un cloître.

Il y a donc toute probabilité, que la branche XVI a été composée avant 1209. Elle ne fait pas grand honneur aux qualités poétiques de Pierre. Comme les auteurs de plusieurs autres branches, il a combiné dans son poëme deux aventures, dont l'une ne se rattache à l'autre que par le héros principal, Renart.

La première de ces aventures (les vv. 1—720) semble être une imitation du commencement de la branche II: Renart parvient à se saisir du coc Chantecler, mais se laissant séduire par celui-ci à chanter, il perd sa proie. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'ici Chantecler est livré à Renart par son maître, un paysan que Renart, pris dans un filet, mord si fort que le manant finit par traiter son ennemi avec une soumission et une douceur extrêmes. A cette force merveilleuse Renart réunit un goût très-fin pour les beautés de la nature: v. 44 ss.

Le paysan se nomme *Bertolz li Meres* (112); Pierre a probablement voulu faire croire que son conte contenait une version différente de celle de la branche II, qui parlait du *vilein Constant des Noes.* Aussi prétend-il avoir trouvé dans un livre le sujet de son poëme, *l'estoire* (88). Il connaissait sans doute encore d'autres branches que la IIème: le v. 36 imite la branche VIII v. 172—174; le paysan, qui préfère se passer de ses poules que de son coc (465 ss.) fait penser

aux propos de Lietart (IX 1252 ss.); le v. 710 se rapporte peut-être directement à IX 1784. Dans la suite le v. 1197 fait allusion à la branche I 302.

La seconde partie de la branche raconte le fameux partage de la proie, fable ésopique bien connue au moyen-âge: v. *Ysengrimus* p. p. Voigt p. LXXXVII. On ne saurait louer la manière dont Pierre l'a traité; il oublie même de remarquer que le lion et ses compagnons se sont emparés du boeuf, de la vache et du veau. Il introduit dans cette seconde partie comme dans la première, un paysan, que Renart, non content de le maltraiter, fait tomber dans une mare, où il se noie. Ce récit absurde est accompagné de détails répugnants.

En mêlant des hommes aux contes fabuleux qui traitent des animaux, Pierre va bien plus loin dans les méprises qu'on peut reprocher aux auteurs des autres branches. Ceux-ci avaient fait grimper Renart sur les arbres d'où il jetait des pierres; mais ils se gardaient bien de faire passer des actions si bizarres sous les yeux de témoins humains. Il n'y a que Pierre qui fasse subir à ses paysans de la part des animaux un traitement aussi incroyable qu'humiliant.

Cependant — et c'est encore un trait qui distingue Pierre des autres poëtes du roman de Renart — il reconnaît pleinement l'honnêteté et la fidélité des paysans: pour s'en convaincre, il suffira de comparer aux réflexions qu'il fait aux vv. 407 ss. celles du prêtre de la Croix, qu'on trouve dans la branche IX 278 ss.

Le style de Pierre ne diffère pas moins de celui des autres branches. Il est très-prolixe; mais au lieu de répéter, comme le fait, entre autres, l'auteur de la branche IX, le même sujet par d'autres mots, Pierre aime à exprimer la même idée par deux synonymes liés par des conjonctions: p. e. au v. 2 *s'est traveilliez et penez*, 5 *une risee et un gabet*, 13 *Si con je cuit et con je pens*, 38 *il ne li siet ne ne plest* (cp. 773. 1100), 39 *chemin ne sentier*, 634 *par engin ou par savoir*, 683 *ou de levrier ou de gaignon* etc.

Comme les autres poëtes de ce genre, Pierre emploie nombre de jurons, dont Jonckbloet (p. 179 ss.) a donné une liste fort incomplète. Mais il a des formules toutes particulières: 210 *jure les os et les ners,* 338 *par mes doiz et par mes ners,* 1140 *foi que je doi a mes oirs,* 1170 *jure ses iex et sa teste;* cp. 1370. Le juron *par mes* (ou bien *ses) denz* (102. 160) se retrouve en effet dans la branche XIV, mais seulement dans le texte γ. Pierre fait invoquer de nombreux saints, dont plusieurs ne sont pas mentionnés dans les autres branches: 868 *s. Davi*, 1297 *s. Luce*, 1206 *s. Maart*, 1268 *s. Paternostre.* Il fait deux fois allusion au trésor de l'empereur *Otovien* (821. 848), ayant dans l'esprit la tradition qui, plus tard, a été mise en vers dans le roman des Sept Sages (Rothe p. 306, note). Il parle au v. 312 du petit lieu de Lançon (arrondissement de Vouziers, département des Ardennes); il cite au v. 90 *Troie la petite*, une localité célébrée peut-être en France comme en Allemagne par la poésie populaire. Au v. 1290 il donne à la reine le nom d'Orgueilleuse, qui dans la branche I 1899 ne qualifie que dame Fière la lionne.

Tous ces noms, toutes ces locutions qui n'appartiennent qu'à Pierre de S. Cloud, sont à la rime: ce qui nous permet de supposer qu'il a été forcé à s'en servir. Il y a encore d'autres observations à faire sur l'emploi de la rime dans la branche XVI.

D'abord on y trouve plusieurs cas d'un enjambement inconnu aux autres branches. Au v. 610 on lit *foi que doi sainte — Agnes;* 876 *de ceste champestre — vile.* Ce dernier enjambement n'est pas le même que celui qu'on trouve dans la branche X v. 1072 *d'une vile pres — champestre,* où l'adjectif placé après le substantif est séparé de celui-ci par un adverbe.

Cependant — et c'est là le second point qu'il faut remarquer — Pierre, si peu scrupuleux qu'il soit à se faciliter la rime, n'est pas parvenu à composer son poëme sans que quelques rimes vicieuses ne s'y soient glissées. Non

content, comme d'autres poëtes du roman de Renart, de rimer p. e. *ai : oi*, il va jusqu'à faire rimer *quites : cuides* 453/4, *taste : hape* 289, et même *se deduient : en vient* 735/6. D'un autre côté, il n'a pas les rimes qui s'expliquent par la prononciation picarde, comme p. e. les formes *seïr, chaïr, veïr* ou le pronom *mi* au lieu de *moi*.

En résumant toutes ces particularités de la branche XVI, je crois devoir rejeter l'idée de Jonckbloet, qui prétend que Pierre de S. Cloud a composé encore d'autres branches. Jonckbloet a commis l'erreur si fréquente, de ne considérer que les points de ressemblance qui paraissent prouver l'origine commune de deux ouvrages, et de négliger les divergences. Et c'est pourtant l'observation de ces dernières qui résout les questions de ce genre, tandis que la ressemblance s'explique souvent par l'imitation ou par l'usage de la langue commune aux deux poëtes.

Les textes des différentes classes ne varient guère. Celui du msc. *N* se retrouve dans *D*, qui ajoute cependant quelques vers après les vv. 1226 et 1265. Un plus grand nombre de vers interpolés se trouve dans la classe *β (BHL)*: v. les variantes des vv. 330. 492. 570. 1339. 1344. Dans ces manuscrits la reine porte le nom d'Once, qui dans la branche I 2828 est celui d'une bête fabuleuse, ennemie du lion. Les mss. *CM* offrent un texte assez correct, mais qui paraît être modifié à dessein: v. p. e. le v. 1, où ces mss. lisent *Cloout*, le v. 330, où ils évitent la rime *foux : Loux* en substituant à ce dernier nom celui de s. *Pox*. Ils répètent les fautes du msc. *B* en donnant, v. 112, au paysan le nom de *Butor*, en lisant *son* au lieu de *ton* au v. 546, en écrivant *malcion* au v. 1456.

Au v. 1411 j'aurais dû écrire *guise* d'après *DHL*.

La branche XVII est très-gaie et passablement amusante; aussi lui pardonnera-t-on peut-être l'obscénité de quelques parties: en tout cas, on excusera l'exagération et l'invraisemblance qui y règne et le peu de liaison qui existe entre les différentes scènes du récit.

Quoique le sujet de la branche ne soit pas puisé aux sources les plus anciennes de la tradition de Renart, il était bien connu et fort goûté au 13ème siècle. La 'procession de Renart', tel est le titre indiqué à la fin de la branche. Une oeuvre plastique est citée sous ce titre dans la branche XIII v. 191; et nous savons qu'en réalité il y avait dans la cathédrale de Strasbourg une sculpture, qui représentait Renart étendu sur un brancard porté en procession funèbre par les autres bêtes et qui n'a disparu qu'en 1685 (v. Grandidier Essais sur la cathédrale de Strasbourg p. 284 ss.). La procession de Renart fut même mise en scène: vers 1300 Philippe le Bel la fit jouer dans les rues de Paris pour se moquer du pape Boniface VIII. 'Un homme vêtu de la peau d'un renard mettait par dessus un surplis et chantait l'épître comme un simple clerc. Il paraissait ensuite avec une mitre et enfin avec la tiare, courant après poules et poussins, les croquant et les mangeant'.

Il y a dans notre branche plusieurs détails destinés à parodier les usages et les doctrines de l'église: les vigiles des morts et la messe sont chantées par différentes bêtes qui en partie se servent d'un latin corrompu (969); la confession de Renart, les sermons et les prières, que les autres font à l'intention de l'âme de Renard, sont remplies de plaisanteries parfois grossières et de blasphèmes effrontés. Le paradis des animaux est décrit d'une façon qui fait penser à une oeuvre plastique, qui aurait servi de modèle: Renart est assis à côté de l'ânesse et les poules lui font le lit (998 ss.). Un jeu de mots assez singulier se trouve au v. 1670: on y parle de *paradouse*, qu'on dit situé deux lieues au-delà du *paradis*; le poëte a évidemment pris ce dernier mot pour un composé de l'adjectif numéral *dix*.

A côté des usages de l'Église, la branche mentionne une coutume populaire, qui s'était maintenue depuis l'époque païenne jusqu'à la fin du moyen-âge et dans quelques pays même jusqu'à nos jours. Après avoir chanté sur le corps du décédé, ses amis veillent la nuit en buvant et en s'amusant aux jeux les plus bruyants. Cette coutume a été l'objet des plaintes les plus vives de la part des évêques

tant en France qu'en Allemagne, où elle a peut-être passé des voisins de l'Ouest: v. J. Grimm, *Mythologie* 4. éd. p. 405/6; cp. les *cachinni . . . super mortuos Zeitschr. f. deutsches Alterthum* 12, 446. Elle subsiste encore aujourd'hui en Irlande: v. Rodenberg, *Die Myrthe von Killarney.* Le jeu *as plantees* qu'on joue auprès du corps de Renart (v. 660), porte un caractère tout rustique; un jeu semblable, mais joué, à ce qu'il paraît, par des gentilshommes et des dames, est représenté sur le tapis du musée de Nuremberg, qui a été reproduit et commenté par Falke, *Anz. f. Kunde d. deutschen Vorzeit* 1857 p. 325.

Il est encore question d'un autre jeu dans notre branche: celui qui est si funeste à Renart. L'enjeu qu'il perd, si singulier qu'il soit, n'est cependant pas de pure fantaisie. En effet, dans les lois municipales des villes du moyen-âge, on défendait de mettre en jeu un membre quelconque: v. les *Wiener Stadtrechte* de l'an 1435, cités p. M. Haupt dans son édition de l'Erec de Hartman p. 341. Il faut croire qu'une telle défense a été amenée par des faits connus à tout le monde.

Malgré le caractère réaliste de ces détails, le poëte n'hésite cependant pas à débiter les choses les plus incroyables. Le lièvre rencontre un maître-pelletier qu'il renverse, qu'il lie et qu'il entraîne devant le lion; le limaçon sauve Renart des morsures d'un grand chien; le coc remporte la victoire sur le renard, quoique ses blessures saignent si fort '*c'un moulin en peüst moldre*'.

La fin de la branche, qui prétend finir le roman, est digne de l'imagination bouffonne, qui s'est manifestée dans tout ce qui précède. Renart contrefaisant le mort, sa femme, pour tromper les messagers du roi chargés de l'amener à la cour, leur fait voir la tombe d'un paysan qui portait le nom de Renart. Ce trait est très-heureux: il explique pourquoi Renart tenu pour mort, ne paraît plus sur la scène, sans ôter la possibilité de son retour. Ce qu'il importe encore de noter, c'est que, selon l'auteur de notre branche, le nom de Renart est un nom commun

chez les paysans. En effet, c'est là l'origine du nom de Renart, donné au fameux voleur de volaille, parce qu'il était le plus familier, comme de nos jours l'ours est nommé Martin, parce que ce nom est un des plus répandus en France.

L'auteur de la branche, quoique doué d'une imagination assez féconde, a cependant préféré imiter en beaucoup d'endroits les anciennes branches. Il a voulu continuer la branche XVI, dont il parle au v. 180. Il mentionne la tombe de dame Coupée, l'amour de Renart et de la reine Fière; il fait aller Tardif avec sa bannière au devant des autres animaux: tout cela se rapporte à la branche I (et I[a]). Il imite l'aventure de Chantecler racontée dans la branche II, en y faisant une allusion directe au v. 1127. Il répète le combat judiciaire de la branche VI, en donnant à Chantecler le rôle d'Ysengrin. Au v. 401, il parle de la maladie du roi guérie par Renart: v. la branche X. Le nom de Droïn le moineau (633) rappelle la branche XI, comme celui de Hubert le milan paraît être tiré de la branche VII.

A côté des noms connus, il y en a de nouveaux: celui du lapin Sauteret (639), celui de Brune la corneille (1400), enfin celui d'Epinart, qui est médecin du roi, sans que nous sachions l'animal désigné par ce nom. L'auteur de notre branche est aussi le seul qui appelle *Renardiax* (1471) les enfants de Renart.

Quelques-unes des locutions dont il fait usage, me sont restées obscures: v. les vv. 1360 et 1399; faut-il comparer ce dernier avec le v. 1375? Le v. 1455 a été corrigé par M. Kressner, qui écrit *a tressailli*. Le même savant propose au v. 492 la leçon *Ou* au lieu de *Je*.

Il nous faut bien recourir aux conjectures, puisqu'il n'y a que cinq manuscrits qui aient conservé la branche; et encore n'est-ce que le msc. *N* qui la contienne en entier. Le msc. *D* est le seul qui offre une bonne leçon des vv. 345 ss. *M* a ajouté quelques vers après le v. 418 (*C* les présente aussi) et six vers à la fin de la branche. On y trouve encore, au lieu des vv. 1013/6 et après le v.

1020 une interpolation d'une certaine étendue, qui ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle s'étend sur la procession des animaux qui portent le corps de Renart.

Les mss. *CH* ne diffèrent guère de l'imprimé.

Les branches XVIII — XXII sont conservées par les mss. *BCLM*. Les trois premières se rattachent l'une à l'autre; elles sont très-courtes et portent le même caractère simple et enjoué: elles sont évidemment du même auteur, qui loue à bon droit son ouvrage à la fin de la troisième. Le msc. *L* est le seul qui les donne dans l'ordre original, mais son texte s'éloigne beaucoup des autres manuscrits. Malgré ses fautes nombreuses, *L* présente quelques leçons qu'on préférera peut-être à celles de mon texte.

Le sujet de la branche XVIII est très répandu et l'on n'hésitera pas à ajouter foi à l'auteur qui avoue au v. 103 avoir puisé dans *l'escripture*. En effet, un poëme latin, qui est assurément l'original de cette branche, nous est conservé dans un manuscrit du XI ème siècle et a été publié dans les *Lateinische Gedichte des X. und XI. Jahrhunderts herausg. von J. Grimm und A. Schmeller* (1838) p. 340 ss. et par Scherer dans les *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa*, I e éd. (1864), no. 25; dans la seconde édition de cet ouvrage (1873) il a été supprimé, le poëme latin étant selon toute probabilité l'oeuvre d'un conteur français. Depuis, les leçons d'un autre manuscrit ont été publiées dans la *Zeitsch. f. deutsches Alterthum* 15, 412. Scherer a indiqué les sources de la tradition populaire qui traite le même sujet: il est bien connu, même à nos enfants, seulement ce n'est plus un prêtre, mais un musicien qui tombe dans la fosse du loup. Le fonds du conte est tiré de la fable du renard et du bouc, dont il a été question à l'occasion de la branche IV.

Le poëte se plaît à citer des proverbes: celui des vv. 3/4 se retrouve dans les Proverbes du vilain: v. Le Livre des proverbes français p. p. Le Roux de Lincy 2, 459. Les vv. 21/2 se rapportent à une fable du loup qui rend pair le

nombre impair des brebis et inversement, fable sur laquelle on trouve des indications dans *l'Ysengrimus* éd. Voigt LXXIII.

Au lieu des vv. 121/2, qui offrent une rime fausse, il faut lire avec *L: Desus son dos (col L) resailli hors [Li prestres chaï (sailli L) demi morz].* En mettant ce dernier vers entre parenthèse, on pourra rapporter les vers suivants à Ysengrin, qui n'y est pas expressément nommé.

La branche XIX se rattache à la précédente; mais le v. 2, où il est dit que l'affaire du loup et de la jument se passa vers le soir, ne s'accorde pas avec le reste de la branche qui doit suivre immédiatement l'aventure du prêtre Martin, laquelle a duré jusqu'au matin. La fable se retrouve bien souvent: v. *l'Ysengrimus* éd. Voigt p. LXXIII. Notre branche se rapproche le plus du simple récit de la fable ésopique, telle qu'on la lit dans le *Romulus* III 2. Les rimes incorrectes des vv. 71/2. 75/6 sont modifiées dans *L*, mais cette fois a personne ne préférera la leçon de ce manuscrit. Au v. 43 j'aurais dû écrire *novau* 'champ en friche' cp. le latin *novale.* Le v. 42 donne deux syllabes au mot *rien*: il faudra lire ou *james rien* ou bien *averoiz*, forme picarde, du msc. *M.*

On rencontre le sujet de la branche XX, l'histoire d'Ysengrin et des béliers, dans *l'Ysengrimus* et ailleurs: v. Voigt l. l. LXXX; elle le traite encore sous la forme la plus simple. Le poëte revient aux proverbes populaires au v. 18, avec lequel il faut comparer la branche II v. 882 et Méon Fabliaux 4, 255 v. 148. Le v. 85 fait allusion à la fable bien connue de l'oiseleur, fable d'origine bouddhiste, que l'auteur connaissait probablement par la *Disciplina Clericalis* de Pierre Alfonse. Le v. 83 répète le v. 55 de la branche XVIII.

La branche XXI débute par une introduction, qui manque aux trois branches précédentes. Elle paraît reprendre là où la branche XX abandonne la matière; les vv. 121/2

sont les mêmes que XX 45/6. Mais je ne crois pas qu'elle soit du même auteur, son sujet, très-grossier en vérité, s'éloignant autant de la naïveté des trois branches en question, que la vivacité de son dialogue et la prolixité de son style contrastent avec la simplicité des autres. Le sujet cependant en lui-même (la branche raconte qu'une femme tire son mari d'embarras en montrant à nu une partie de son corps) ne manque pas de popularité: on peut comparer un chapitre de Gargantua (IV, 47), dont l'origine indienne a été démontrée par R. Koehler dans le *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur* III 338. La branche française fait naître l'embarras du mari d'une dispute qui éclate à cause d'une trouvaille, ce qui nous rappelle les branches XII et XV. Le nom de l'ours, Patous, est encore aujourd'hui connu comme nom de famille. Au v. 141 j'aurais dû écrire *au* (au lieu de *li*).

L'auteur de la branche XXII a cru devoir s'excuser dans un prologue, fort semblable à ceux des branches VII et XXI: en effet, il les surpasse même par l'impudence de son conte, qui est pour ainsi dire une sorte de gynécologie fabuleuse. Il imite, ou pour mieux dire, il parodie la branche X: Renart saisit l'occasion que lui donne un désir du roi pour faire dépouiller ses ennemis des parties de leur corps qui doivent servir aux besoins du monarque.

La première partie, au contraire, contient une tradition populaire bien innocente. Les animaux s'assemblent pour labourer un champs: on comparera à ce sujet un conte serbe, mentionné par J. Grimm, *Reinhart Fuchs* CCXCI, et dont une édition de 1853 est citée par Teza, *Rainardo* p. 6; nous retrouverons la même idée dans la branche XXVII. C'est bien dans le caractère de Renart que de se soustraire, comme nous le voyons dans la branche XXII, à de pénibles travaux en donnant de bons conseils et en surveillant les autres. Aussi connaît-il très-bien les signes du temps auquel ces travaux doivent être exécutés: v. le v. 80. Seulement le jour de *Letare Jerusalem*, le dimanche après la mi-carême, qu'il arrête pour le jugement du roi au v. 306, paraît trop éloigné du mois de juin, où il prononce son appel.

Il y a dans la branche plusieurs vers qui sont tirés des autres branches: le v. 290 se rapporte à I 95, le v. 456 à VII 629, le v. 508 à II 655.

La forme *veïr* rimée 449 et le mot *Willecome* du v. 260 trahissent l'origine picarde de la branche.

On pourrait, selon M. Kressner, corriger le v. 250 en écrivant *ferm dormir*; mais le mot *enfers* de I[b] 2917 prouve que *l'm* du latin *firmus* ne se prononçait plus. Au v. 645 M. Kressner veut supprimer *vos*. Peut-être faut-il lire au v. 419 avec le msc. *L S'un tailla fors le chaaignon.*

Le msc. *C* diffère du texte *BL* principalement en ce qu'il remplace le nom très significatif du roi *Connin* par celui de *Noble*. *M* a introduit deux longues interpolations au lieu des vv. 335—380 et 721/2; ce même manuscrit fait précéder la branche XXII par celle qui la suit dans l'imprimé.

La branche XXIII est l'invention d'un imitateur qui a puisé même dans des poëmes d'un genre tout différent. La première partie (vv. 1—952) raconte encore une fois le jugement de Renart, qui dès le commencement y assiste en la présence du roi. Il est accusé des crimes que les branches I et V[a] ont fait passer sous nos yeux. Cependant dans le msc. *M*, le seul qui contienne notre branche, elle suit immédiatement le partage de la proie (XVI). Il y a des allusions qui prouvent que le poëte a connu les branches I, II et X: le v. 255 parle de Gonbaut du Fraine, mentionné dans I 313; les vv. 1033/4 rappellent les vv. I 469. 470; le v. 510 se rapporte à II 665 ss., le v. 613 ss. à X 1103 ss. Toutefois la branche offre des détails nouveaux et même des noms qu'on ne trouve pas dans les anciennes branches: p. e. le nom de *Frimaux li putois* 183, qui n'est peut-être que *Frumauz* 435. Renart se défend victorieusement contre les accusations des autres animaux: Chantecler est le seul à qui le roi permette de se venger, et il se laisse entraîner par les instances de sa femme Pinte à demander la mort de Renart.

Celui-ci se sauve par une ruse qui tient du merveilleux. Renart promet au lion de lui procurer une épouse d'une

richesse et d'une puissance extraordinaires. Il accomplit sa promesse en recourant à la magie, qu'il apprend à Tolède. Il amène au lion tout un cortège d'animaux fabuleux. Aux noces du roi, ces animaux, obéissant aux commandements diaboliques de Renart, exécutent des jeux qui surpassent tout ce que la cour du roi sait faire, et qui servent en même temps à assouvir la haine de Renart contre ses ennemis. Ces jeux magiques imitent apparemment une partie de l'épopée de Guillaume d'Orange, qu'on connaît sous le nom d' 'enfances Guillaume'. Voici ce qu'en dit Jonckbloet, Guillaume d'Orange 2, p. 10: 'Le banquet de noces a lieu, et Orable en profite pour bafouer Tiebaut, son époux, par ce qu'elle appelle *les geus d'Orenge*. Ils consistent en une série d'enchantements. D'abord c'est un cerf qui se détache des arcades et est aussitôt suivi par une meute de chiens et une troupe de chasseurs, qui mettent tout en émoi. Puis une procession de moines excitant autant de géans à battre de verges Tiebaut et ses compagnons. Puis les ours, les sangliers de l'arc qui prennent part à la fête en se ruant sur les convives'. L'auteur de notre branche a introduit une foule de jeux qui montrent qu'il connaissait très-bien les représentations dont les jongleurs de son temps amusaient leur public: il fait *tumber* l'ours, il fait aller le singe à cheval sur le chien, il donne au chat le rôle de saltimbanque. A ces représentations, il faut comparer ce que le même poëte dans la variante de la branche XVII 1013 ss. dit des divers instruments joués par les animaux au cortège funèbre de Renart.

Il importe encore de remarquer la manière dont Renart apprend l'art magique d'après la branche XXIII. Nous ne savons pas si maître Henri de Tolède, dont Renart devient le disciple (1229), n'est pas un nom de pure invention. Mais il est curieux de voir mêler à cet épisode des allusions aux aventures de la Table ronde, à la forêt Broceliande (1405) et au roi Artus (1423). Peut-être est-ce encore un souvenir des contes de ce genre, qui fait parler notre poëte d'un roi *Yvoris*, le père de la lionne enchantée (979. 1050. 1055. 1075); faut-il penser au roi Yvoire qu'on trouve dans Bueves d'Haustone? Voy. *Z. f. d. A.* 29, 388. En se servant du nom

de *Malcrues* pour désigner la tanière du renard (1385), il est d'accord avec le poëme flamand de Willem (v. 272).

Cette coïncidence fait présumer que notre branche a été composée dans la partie de la France qui avoisine la Flandre, et il y a d'autres indications encore qui appuyent cette supposition: les formes picardes *mi* 961 (à côté de *moi* 47) *veïr* (à côté de *voir*?), les expressions *manede* 893, *manburnir* 981, *wadel* 1856, *wencher* 1908, la prononciation dissyllabique des mots *beneur* 1440. 1910, *maleur* 1648, les formes trisyllabiques *avera* 732, *deverez* 1180, *vivera* 906.

Au v. 684 il faut probablement lire *que vos* (ou *molt*) *l'en tegniez*. 739 lire *A la pais garder*. 1138 *muere*.

La branche XXIV ne se trouve que dans les mss. *BCM* où elle ne constitue qu'un épisode de la branche II; cependant l'introduction et la conclusion font preuve d'une composition indépendante. Elle est assez bien faite, quoiqu'elle n'ait pas précisément le caractère des autres parties du roman de Renart. On peut la diviser en deux parties qui ne se rattachent l'une à l'autre que par de très-faibles liens.

La première partie (1—218) raconte la création des deux personnages qui jouent un rôle principal dans l'épopée de Renart. Le poëte prétend avoir trouvé ce récit dans un livre qu'il nomme *Aucupre*, mais dont on n'a jusqu'à présent pu constater l'existence. Quoi qu'il en soit, on peut bien admettre que cette théorie de la création des animaux est tirée de la tradition populaire, qui n'est pas très-respectueuse envers les femmes: c'est à Ève que, d'après ce qu'en dit notre poëte, les bêtes sauvages doivent leur origine, tandis que les animaux domestiques sont créés par Adam. Une idée analogue se retrouve chez plusieurs peuples sauvages qui croient que les oeuvres d'un bon dieu sont toujours détruites par sa méchante femme: v. Tyler, *Researches into the Early history of Mankind*, trad. allem. Leipzig 1873, II 271. 326. 328. L'auteur de notre branche se sert d'un argument spécieux pour prouver que la fable dit vrai en racontant que les animaux avaient jadis la parole: il cite la Bible, qui nous dit que l'ânesse de

Balaam a parlé. En établissant une parenté fictive entre Renart et Ysengrin, il suit la tradition germanique: voir ce que j'ai dit sur ce point à l'occasion de la branche V.

Le reste de la branche s'occupe d'un conte qui pourrait tout aussi bien substituer des noms d'hommes à ceux d'Ysengrin et de Renart, conte qu'on retrouve dans le Décameron de Boccace VIII, 6 et chez H. Sachs: v. F. Neumann, *Zeitschrift f. vgl. Litteraturgeschichte* I 161 ss. Dans notre branche, Renart garde le caractère de fripon, Ysengrin celui de dupe, qu'ils ont dans le roman de Renart. Le tour joué par Renart à son oncle appartient à ses '*enfances*' (v. 311), ce qui montre que l'auteur en a voulu faire une sorte d'introduction au roman.

Cette branche aussi est picarde: v. la forme *mi* 285.

Jonckbloet a proposé dans son Étude p. 46 de lire au v. 113 *resenefie* (au lieu de *le senefie*) et au v. 119 de lire, en omettant le mot *Par, Richout la fame dan Renart.* En effet, ces corrections apporteraient plus de clarté au texte.

La branche XXV ajoute au roman de Renart un récit qui s'éloigne du caractère original de ce genre de contes. On voit que depuis le temps de Pierre de S. Cloud l'étoffe était épuisée et que l'imagination poétique faisait défaut à ces continuateurs. Le prologue nous apprend un fait intéressant, c'est que la tradition orale avait choisi la forme de la prose.

Comme plusieurs autres, la branche XXV réunit deux aventures différentes. Dans la première il est dit que Renart, par une ruse ingénieuse, parvient à s'emparer d'un héron qui pêche dans une rivière: voilà encore un de ces récits de chasse qui ne tendent qu'à étonner les lecteurs. La seconde partie de la branche (v. 143 ss.) me paraît imiter la branche VII ou bien l'épisode de la branche XIII qui est tiré de la branche VII. L'auteur de notre branche n'a pas la hardiesse des autres poëtes qui font converser ensemble

l'homme et l'animal; il pèche contre la vraisemblance en faisant flotter un tas de foin si haut et si glissant que le paysan qui y monte pour s'emparer de Renart préfère ôter ses souliers (270).

Dans le seul manuscrit qui la contient, la XXVI ème branche fait suite à la branche XXI; mais le v. 3 indique qu'elle se liait à une branche qui racontait dans les derniers vers que Renart quittait Hersent. Peut-être était-ce la branche II sous la forme de la classe *a*. Notre branche a été composée par un jongleur mécontent de la branche XV, qui raconte que Renart avait été dupé par Tibert le chat. Il imagina donc que Tibert et ses amis avaient trouvé une autre andouille que Renart gagne en faisant croire à Tibert qu'il avait pris une souris. *Li fremiz Fremonz* pourrait être le même que *Frimauz li putois* de la branche XXIII: en ce cas les quatre animaux qui jouent à la marelle seraient à peu près de la même espèce: le chat, l'hermine, l'écureuil et le putois. Mais on préférera une autre conjecture, d'après laquelle ce serait l'âne Fromond, qui est cité dans la variante I 181: du moins cet animal porterait-il avec plus de raison l'autre nom, qui lui est donné aux vv. 58 et 63, le nom *Faisius* ou *Faissiaux*; cp. le nom de l'âne *Carcophas* 'Charge-faix' de *l'Yseugrimus*. Peut-être faut-il remplacer au v. 26 le mot *fremis* par *faisiaus*. Au v. 14 la rime est facile à corriger: il faut écrire *ami* au lieu de *voisins*; aux vv. 89. 90 il faut lire *hai : sai*.

Le vers final rappelle celui de la branche XIX.

La branche XXVII se distingue des autres par son langage moitié français moitié italien, ce qui lui donne l'apparence d'avoir appartenu aux poëmes qui, dès la seconde moitié du XIII ème siècle, ont propagé la littérature française dans le Nord de l'Italie. Le dialecte italien qui, dans les deux manuscrits que nous en possédons, se mêle au fonds français, est vénitien. Le msc. *i* (celui de M. Putelli) a rapproché

le texte de l'italien plus que le msc. *g* (celui de M. Teza); mais il y a dans les vers qui leur sont communs des rimes qui prouvent que l'original avait déjà revêtu des formes qui n'étaient pas françaises: p. e. *g* 193/4 = *i* 219. 220. Tous les deux ont italianisé les noms propres: ils écrivent *Raynaldo* ou *Raynald* (au lieu de *Renart*, quoique le nom rime le plus souvent avec *art*, *part* etc.). Ils remplacent *Grimbert* par *Gilbert*. On peut en conclure que l'ancienne tradition de Renart était étrangère aux Italiens de l'époque. Le msc. *g* a même changé le nom du loup en *Lesengrin*, *Lisengrin*, et celui de la louve en *Lesengra*, tandis que *i* a conservé les formes *Isengrin*, *Isigrina*. *g* prend le nom de Chantecler pour un appellatif en le faisant précéder par l'article *un*; *i* parle de deux *Cantacler*.

Le texte des deux manuscrits diffère beaucoup: ils ne s'accordent qu'en 300 vers environ (moins de la moitié de la branche). Tous deux se sont éloignés de l'original, qui évidemment n'est parvenu aux scribes que par la tradition orale: de là les répétitions, les transpositions et les lacunes des textes. Les vers répétés dans *g* appartiennent plutôt à la première partie de la branche: ce sont les vv. 21—32 = 205—216; 33—48 = 299—314; cp. 49/50 = 321/2; 51/2 = 319. 322. D'un autre côté, *i* présente plus de répétitions dans la seconde moitié: 409—12 = 464—7 etc. Je crois qu'en général le copiste du manuscrit *i* a changé l'original avec plus de circonspection, mais que vers la fin du poëme la mémoire lui a fait défaut. Il a oublié de raconter que la chèvre est la nourrice des chiens qui la protègent; il y a même des lacunes qui mettent de l'obscurité dans les passages qui suivent, v. p. e. les vv. 457—460. Aux vv. 575 ss. il parle d'une visite d'Ysengrin chez un paysan, où il a mangé trop de viande salée; peut-être est-ce aux vv. I 1030 ss. qu'il voulait faire allusion. La liberté avec laquelle le copiste *i* a traité le texte se manifeste encore dans le prologue moral et dans la conclusion sentencieuse qu'il y a ajoutés.

La source où la première moitié de notre branche a été puisée n'est pas douteuse: c'est la branche I. Il y a

même des vers entiers de cette branche qui ont passé à travers les traditions orales jusqu'aux versions italiennes. Ainsi les vv. 1. 2 de la branche XXVII rappellent I 15. 16; 7. 8 = I 17. 18; 21/2 = I 27/8; 164—7 = I 1190 ss.; 341 = I 1267. Les vv. 542/3 peuvent être comparés à X 1271/2. Quant aux locutions nombreuses qui se retrouvent dans les autres branches françaises, je ne puis que renvoyer aux notes de M. Teza.

Il y a cependant, même dans cette première moitié de la branche, des indications particulières qui, en partie du moins, paraissent être inventées par le poëte ou les poëtes qui ont travaillé à notre ouvrage. Le coq prétend appartenir à l'ordre sacré parcequ'il chante les heures (*g* 59 etc.); le lion commande a *Busnardo*, le crieur, de bannir (mettre *in bando mortor* 58 etc.) le renard et a *Bocha* (*g* 59) de l'écrire dans son livre. Le nom de *Bocha* est remplacé dans *i* par l'appelatif *simia*; c'est probablement le même que *Botsaert* ou *Bokaert*, le clerc du roi dans le *Reinaert*. Le taisson se porte garant (*churaor*, *manlevaor* 75. 76) de Renart. Celui-ci dit avoir deux cents ans: *g* 320 (*i* n'a pas cette indication fabuleuse). Enfin, Renart est aquitté de l'accusation de Chanteeler, parce qu'il remarque que le coq n'est pas de sa 'religion' (255) et que les animaux qui vivent sur terre ne sont pas de la même espèce que les oiseaux qui vivent dans l'air.

Toute cette première partie de la branche n'est pour ainsi dire que l'introduction de la seconde: elle y prélude en racontant que le lion fit jurer à Renart que désormais il vivrait d'un métier paisible. Renart s'en va, bien embarrassé de sa promesse. Il rencontre la chèvre qui, après avoir décliné son salut de compère, se montre prête à le secourir. Les deux compagnons deviennent laboureurs: Renart entreprend même des travaux assez pénibles, il se laisse traîner par la chèvre et laboure la terre de ses pattes. Mais lorsqu'il s'agit de partager la récolte, ils se querellent. Renart va chercher le loup, qui arrive en pèlerin (700). La chèvre a fait mieux: elle a caché sous la paille deux chiens qu'autrefois elle avait nourris de son

lait. Renart les aperçoit à temps, et c'est Isengrin qui est surpris et maltraité par eux. Arrivent deux paysans, qui lancent les chiens sur la trace de Renart: celui-ci cependant s'échappe en se suspendant à un arbre. Sauvé ainsi il se décide à reprendre de nouveau son métier de brigand (*schacaor* = *schacador* 364. 379. 796 cp. l'allemand *Schächer*, autrefois *schâchaere*).

Cette aventure de Renart se retrouve ailleurs: dans une chronique en prose (Bartsch, Chrestom. de l'anc. franç. prem. éd. p. 321) et dans Renart le Contrefait: v. Rothe, les Romans p. 475. Seulement ici c'est le loup qui cherche querelle à la chèvre, tandis que Renart ne joue que le rôle de conseiller bien avisé. Les deux chiens, qui dans notre branche portent les noms de *Fortinello* et *Bonapresa*, sont nommés dans la chronique *Taburianus* et *Ronianus*. Comme la branche XXVII est bien plus complète que les sources françaises qui traitent le même sujet, elle nous fait voir une fois de plus combien de traditions de ce genre auront péri sans avoir auparavant été fixées par la littérature.

Peut-être faut-il lire au v. 200 *E di tanti to inimixi guarir*. Au v. 667 j'aurais dû écrire *retenir* avec M. Teza. Les vers trop longs de la version *g* ne sont probablement que l'oeuvre du copiste; plusieurs de ces vers peuvent être facilement corrigés en retranchant quelques mots superflus.

§ 3. LE ROMAN DE RENART.

Résumons les résultats généraux que l'on peut tirer de l'examen des branches quant à la composition du roman de Renart. Les branches I—XI (et peut-être encore la XV ème) se trouvent dans toutes les classes des manuscrits: elles portent en outre un cachet particulier qui manque aux autres branches, que les différentes classes ont ajoutées au fonds commun. La branche XII, imitation de la branche XV, est l'oeuvre d'un poëte normand, tandis que la plupart des

branches doivent leur origine à des poëtes nés en Picardie ou dans l'Ile de France. La branche XIII se distingue dans sa première partie par l'absence de l'élément anthropomorphe, par le manque des qualités humaines prêtées ailleurs aux animaux, tandis que la seconde se compose de scènes empruntées aux branches anciennes. La branche XIV contient quelques épisodes, auxquels les anciennes branches font allusion, mais son style plus moderne prouve que c'est une composition d'une date postérieure. Les branches XVII —XXI, qui ne nomment pas même Renart, ne rentrent plus dans le cadre de l'ancien roman: elles sont tirées directement du latin et écrites avec une simplicité et une brièveté extrêmes. Les branches XXII et XXIII mettent dans leurs parodies des obscénités au lieu des anciens récits. La branche XXIV en grande partie appartient plutôt au genre didactique; la narration qui la termine fait presque oublier que ce sont des animaux qu'elle met en scène. La branche XXV porte au commencement un caractère qui se rapproche de celui de la première partie de la branche XIII, et dans la suite, elle ne fait qu'imiter les branches VII et XIII. La branche XXVI est, comme nous l'avons vu, une parodie de la XVème. Enfin la XXVIIème s'éloigne de l'ancienne collection par son dialecte.

Il ne reste donc que les branches XVI et XVII, qui ajoutent à l'ancien fonds des épisodes nouveaux, mais du même genre. Mais elles se distinguent encore des anciennes par des traits particuliers. Le sujet de la XVIIème, comme celui de la XVIème, est sans doute tiré de la tradition; mais les extravagances du poëte de la branche XVII font voir qu'il se moque de tout ce genre poétique et qu'il ne songe pas même à rendre vraisemblable ce qu'il raconte. L'auteur de la XVIème au contraire essaie, mais avec bien peu de succès, d'enrichir l'ancienne épopée d'un épisode emprunté au genre didactique de la fable.

Le peu de talent dont Pierre de S. Cloud, l'auteur de la XVIème branche, fait preuve dans l'ouvrage qu'il a signé de son nom, me défend, comme je l'ai déjà dit, de lui attribuer une part à la composition de l'ancien roman qu'une

allusion douteuse au commencement de la I ère branche permettrait en effet de lui assigner. La conclusion que je viens de tirer du caractère poétique de la branche est confirmée par le petit nombre des manuscrits qui l'ont conservée. En effet, si la branche I et les suivantes appartenaient à Pierre, pourquoi les aurait-on complétement détachées de l'ouvrage qui seul porte son nom d'une façon indubitable, et pourquoi auraient-elles passé dans toutes les classes, tandis que celui-ci ne se trouve que dans les annexes de quelques manuscrits?

Je ne crois pas même qu'on puisse attribuer à Pierre l'interpolation des branches anciennes et leur arrangement en un seul corps. Celui qui a fait un tout des onze premières branches a sans doute ajouté beaucoup de son fonds, comme p. e. la branche I a et une grande partie des branches X et XI. Mais y a-t-il entre ces parties de l'ancienne collection et la branche XVI une ressemblance qui suffirait à prouver qu'elles sont l'oeuvre du même poëte?

Éloignons donc le nom de Pierre des questions qui surgissent à propos de l'origine de l'ancienne collection. Qu'elle ait été rédigée par quelque poëte du commencement du XIII ème siècle, c'est ce qui paraît assez certain. Les raisons qui l'ont guidé dans le rassemblement et l'arrangement des différentes branches se présentent souvent assez clairement à nos yeux. Ainsi la branche XI suit la branche X, parce que toutes deux montrent Renart dans une position bien définie: d'abord il est médecin, ensuite il est empereur. La confession de Renart (VII) et son pèlerinage (VIII) se ressemblent par le caractère religieux des situations dans lesquelles il se trouve. Il y a de même une certaine ressemblance entre le serment judiciaire de la branche V a et le combat judiciaire de la VI ème. Les branches III et IV racontent toutes deux les tours que Renart ne cessa de jouer à son adversaire.

Quant à la branche II, j'ai déjà exposé les arguments qui parlent en faveur de la combinaison qui la fait suivre immédiatement de la branche V a et qui existe dans les manuscrits de la classe β. Il faut supposer que ces manuscrits, tout en réunissant les branches qui appartenaient à la grande

collection, avaient préféré à la forme donnée dans celle-ci aux branches II et V[a] l'arrangement primitif d'après lequel l'une complétait l'autre.

Ainsi il n'y a que la place assignée à la branche I qui puisse nous surprendre. Elle s'explique cependant par le fait que cette branche, amplifiée par les continuations I[a] et I[b], avait été la première à former tout un petit roman, dont l'existence isolée nous est prouvée par le msc. *a*. Vu la grande ressemblance des branches I[a] et XI, on admettra que le même poëte publia d'abord la branche I avec ses annexes, et qu'il rassembla ensuite les autres branches auxquelles il ajouta la XIème, pour en former le noyau, que nous avons nommé l'ancienne collection. On pourrait même expliquer la composition de la branche X, en supposant que la première partie, imitation très médiocre de la branche I, n'était destinée qu'à combler la lacune produite par suite de la publication isolée de cette dernière.

En effet, nous trouvons l'arrangement des branches tel que nous venons de le supposer dans une version allemande du roman français. Cette version qu'on a déjà souvent comparée avec notre collection, sans toutefois en tirer toutes les conséquences qui se présentent à une recherche suivie et assidue, c'est le *Reinhart Fuchs* de Henri le *Glichezare*, dont un texte remanié au XIIIème siècle a été publié par J. Grimm en 1834 et dont des fragments plus anciens ont paru par les soins du même savant dans son *Sendschreiben an K. Lachmann* en 1840. Jonckbloet en a donné un extrait en français, qui est presqu'une traduction, dans son Étude sur le roman de Renart (1863) p. 68 ss.

Un tableau sommaire du *Reinhart* comparé avec les branches du roman de Renart montrera la grande affinité des deux poëmes.

Après une introduction assez courte, Henri raconte les aventures de Renart dans l'ordre que voici:

1) l'aventure de Chantecler (v. 11—176) = branche II 19—468,

2) celle de la mésange (177—216) = II 469—664,

3) celle du corbeau (217—312) = II 843—1024,

4) celle du chat (313—384) = II 665—842;

5) Renart trouve Isengrin, il déclare son amour à Hersent (385—442),

6) il procure le jambon aux loups (443—498) = IV 61—138,

7) il amène les loups à la cave d'un cloître, où ils s'enivrent (499—550): cp. la branche XIV 202 ss.;

8) il trouve l'âne et l'invite à l'accompagner (551—562): cp. la branche VIII. Ici il y a une lacune dans tous les manuscrits du *Reinhart*; ils reprennent en racontant

9) qu' Ysengrin, meurtri des coups qu'il a reçus en tâchant peut-être de s'emparer des pèlerins, apprend la nouvelle que sa femme a été séduite par Renart, mais elle parvient à le rassurer de sa fidélité (563—636);

10) Renart regagne l'amitié d'Ysengrin en lui donnant des anguilles bouillies (635—726) = III 165—355,

11) Ysengrin va pêcher sur la glace (727—822) = III 356 ss.;

12) L'aventure du puits (823—1060) = IV,

13) Le serment judiciaire (1060—1153) = V[a],

14) Dans sa fuite Renart fait tomber Hersent dans une fosse où il la viole (1154—1238) = II 1025 ss.;

15) Le lion tourmenté par le roi des fourmis, qui est entré dans son oreille, veut expier ses fautes en reprenant son métier de juge; il convoque l'assemblée des animaux (1239—1330);

16) Isengrin et Chantecler se plaignent de Renart (1321—1510) = I 11—468;

17) Le message de Brun (1511—1646) = I 469—728,

18) Le message de Tibert (1647—1775) = I 729—926,

19) Le blaireau va chercher Renart (1776—1812) = I 927—1116;

20) Renart médecin (1813—2094) = X 1184 ss.;

21) Renart s'enfuit après avoir empoisonné le roi. Épilogue du poëte (2095 ss.).

Comme ce tableau le fait voir, la plus grande partie du *Reinhart* se retrouve dans le roman français. Il a même, comme Jonckbloet l'a exposé dans son Étude, un grand

nombre de vers qui ne font que traduire le texte de nos branches: ces ressemblances seraient probablement encore plus nombreuses, si le poëte allemand ne s'était pas servi d'un style très-bref et très-sec. Il ne manque cependant pas de détails étrangers au roman français. Dans ce dernier, on ne rencontre pas les aventures 5. 9. 15. 21 du *Glichezare*.

Les divergences qui existent entre le *Reinhart* et le roman de Renart nous imposent la question: les poëmes français où il a puisé sont-ils les mêmes que ceux qui nous sont parvenus, ou bien y en avait-il d'autres qui se sont perdus ou dont nous ne possédons que les remaniements?

Cette dernière opinion est celle de Grimm, de Fauriel (Hist. litt. de la France vol. XX), de Rothe, de Wackernagel (*Kleine Schriften* 2, 227) et de Jonckbloet. Mais les arguments sur lesquels on l'a fondée, ne me paraissent pas solides. Jonckbloet dit (p. 73): 'le peu d'étendue, la sobriété, la sécheresse de la rédaction est toujours un signe indubitable de l'originalité et de l'ancienneté dans les compositions poétiques'. Une réflexion si générale est cependant sujette à des exceptions: est-ce qu'un traducteur ne pouvait pas se borner à faire un extrait de l'original? On pourrait recourir à des indications plus particulières. Dans le *Reinhart*, le chevalier qui trouve Isengrin sur la glace est nommé *Birtin* (v. 783), ce qui est évidemment le nom français *Bertin*; la branche III 436 donne au même personnage le nom de *Constant des Granches*: pourquoi, dira-t-on, le Glichezare aurait-il choisi un nom français pour remplacer celui de la branche III? Certes, il est difficile d'expliquer ce changement; mais cette difficulté ne me paraît guère suffisante pour empêcher d'admettre que la plupart des différences qui existent entre le roman français et le *Reinhart* ne sont dues qu'aux modifications arbitraires de l'auteur de ce dernier.

D'abord, c'est assurément à dessein qu'il a omis bon nombre de détails qu'il trouvait dans le roman français, soit parce qu'il n'en saisissait pas la valeur comique, ou qu'il jugeait sévèrement les parties scabreuses, ou enfin par le simple désir d'achever au plus vite sa besogne littéraire. Son récit avance quelquefois avec une telle rapidité qu'on a

de la peine à le comprendre. Ainsi aux vv. 139 ss. il ne dit pas expressément que Renart, en emportant Chantecler, est poursuivi et injurié par les paysans: et cependant Renart desserre la gueule pour répondre à leurs insultes. Le v. 169 est presque dénué de sens, parce qu'il ne donne qu'un résumé maladroit des vv. 450—452 de la branche II. De même au commencement de l'aventure 8, qui raconte le pèlerinage, le récit est tellement raccourci qu'il devient obscur. Ces exemples suffiront pour prouver que le Glichezare en traduisant a abrégé le texte qu'il avait sous les yeux, et il n'est pas permis de prétendre que les détails des branches françaises qui ne se trouvent pas dans son poëme y aient été ajoutés plus tard.

D'un autre côté le Glichezare a remanié et même amplifié le texte dans de nombreux passages, en adaptant son sujet aux idées et au style de sa patrie. Il a traduit en allemand plusieurs noms français: il a remplacé *Chanteclin* par *Sengelin, Maupertuis* par *Übelloch, Noble* par *Vrevel.* Il a mêlé au récit bon nombre de proverbes allemands, il a parodié le style de l'épopée populaire de l'Allemagne. Il parle du *Nibelunge hort* (662); en intitulant son conte *Isengrînes nôt*, il imite peut-être le titre qu'on donnait à une partie du poëme des *Nibelungen* (v. 1790 du vieux fragment).

Il est encore évident que Henri a ajouté lui-même au sujet de la tradition des allusions aux événements et aux personnages de son temps. Ces allusions sont précieuses pour les recherches sur la personne de l'auteur. Il en résulte qu'il a vécu en Alsace et qu'il a composé son poëme sous le règne de l'empereur Frédéric I. Dans l'aventure du puits, il raconte qu' Ysengrin fut épargné par les moines grâce à la couronne monacale, acquise avec tant de souffrances; il continue au v. 1024 en citant le seigneur *Walther von Horburc*, qui avait coutume de dire 'chaque malheur peut me tourner à profit'. Horbourg est un village tout près de Colmar, qui au XII ème siècle appartenait aux seigneurs de ce nom. Le nom de *Walther von Horburc* se trouve dans les chartes de Frédéric I des années

1153 et 1156 (v. *Strassburger Urkundenbuch* 1 p. 87 l. 14). Une excellente occasion de montrer un courage inébranlable se présenta à Walther, lorsque, en 1162, Horbourg fut détruit par le comte Hugo de Dagsbourg, l'évêque Etienne de Metz, et le duc Berthold de Zähringen (*Fragmentum incerti auctoris* dans *Urstisius, Pars* II p. 85 et Würdtwein, *Nova subsidia* IX 381). Malheureusement nous ne savons rien de plus positif ni sur cet épisode ni sur la vie ultérieure de Walther. Il paraît qu'il était déjà mort, lorsque le poëte fit son éloge. Mais on pourrait même douter de la sincérité de cet éloge: du moins la comparaison avec Isengrin n'est-elle pas en tout point flatteuse.

Une autre allusion à ce qui se passait alors en Alsace se trouve aux vv. 2123 ss. Renart procure au chameau, qui a plaidé en sa faveur, la place d'abbesse à Erstein (c'est ainsi qu'on a corrigé la leçon des manuscrits *zem ersten*). L'arrivée de la pauvre bête au monastère provoque une indignation générale, et elle est chassée par les religieuses qui s'arment de leurs styles ou poinçons à écrire. L'abbaye d'Erstein, fondée par l'impératrice Irmengard en 853, était à l'époque de Frédéric I un foyer de l'esprit impérialiste et antipapal. L'antipape Victor III, élu par Frédéric, accorda à l'abbaye sa faveur spéciale par une bulle du 16 juin 1162 datée de Crémone (Würdtwein *Nova subsidia diplomatica* IX p. 378). Peut-être cette bulle a-t-elle été accordée à la suite d'une tentative du parti papal de s'emparer de la direction du monastère, tentative dont nos sources historiques n'auraient pas gardé le souvenir. En ce cas le Glichezare aurait fait encore ici allusion à un événement de 1162 environ, ce qui ferait présumer qu'il a écrit bientôt après cette date.

Mais cette hypothèse est bien incertaine, l'allusion du *Glichezare* pouvant très-bien se rapporter à quelque événement postérieur. L'abbaye d'Erstein, fameuse par sa richesse et par la haute aristocratie de ses religieuses, resta fidèle au parti impérialiste, même dans les circonstances qui forcèrent les empereurs eux-mêmes à céder aux désirs des papes. Elle fut abandonnée à l'évêque Conrad de Strasbourg en vertu d'un diplôme que Henri VI signa le 17 avril

1191 (Würdtwein X 156). Le même jour, Henri VI livra à la haine implacable des Romains la ville de Tusculum, le plus fort rempart de l'empire dans les environs de Rome. Ce fut par des sacrifices pareils que Henri s'assura le consentement du pape à la conquête du royaume de Sicile. De retour en Allemagne, et sur la prière, dit-il, des princes de l'empire, il redressa, par un diplôme daté de Haguenau (4 mars 1192), la donation de l'abbaye d'Erstein à l'évêché de Strasbourg; mais il paraît que dans les guerres civiles qui désolèrent bientôt après l'Alsace et toute l'Allemagne, l'abbaye passa de nouveau sous la domination épiscopale.

Il faudra donc admettre que l'allusion du Glichezare porte sur un événement inconnu, arrivé longtemps après 1162; et en effet, son poëme contient un troisième passage qui parle en faveur d'une date plus récente. Les vv. 2098 racontent que l'éléphant, ami de Renart, reçut en fief le royaume de Bohême, mais qu'il en fut chassé par ses prétendus sujets qui auraient failli le tuer. J'approuve l'opinion que M. Reissenberger a émise dans son édition du *Reinhart* (Halle 1886) en prétendant que le poëte avait dans l'esprit le sort de Soběslav II. Mis sur le trône de Bohême par Frédéric I en 1173, il en fut chassé en 1179 (Palacky *Geschichte von Böhmen* I 464 ss.). Il est fort possible que l'abbaye d'Erstein ait eu la même année l'occasion de repousser une tentative de la soumettre au parti papal. Du moins Rodolphe, évêque de Strasbourg élu par l'antipape, fut-il déposé en 1179, et cette déposition entraîna avec elle beaucoup de désordres en Alsace (Grandidier, Oeuvres hist. inédites 2, 469).

En admettant que le Glichezare a écrit vers 1180, on comprendra très-bien l'amère ironie avec laquelle il parle des malheurs que les partis impérial et papal essuyèrent en même temps. Ces partis venaient de se réconcilier. Frédéric I avait fait la paix avec Alexandre III à Venise en 1177; il avait sacrifié tous les ecclésiastiques qui jusque là lui avaient rendu les plus fidèles services. On croit entendre leurs plaintes en lisant le jugement du Glichezare sur l'ingratitude des cours (v. 2073. 2184). On peut même dire que le Glichezare était bien autorisé à

porter ces plaintes en sa qualité de poëte de la classe des *vagi*, des écoliers vagabonds : c'est là le sens de son surnom (v. Müllenhoff *Zeitsch. f. deutsches Alterthum* 18, 9). Comme les poëmes latins des *vagi* le font voir, ces poëtes avaient été les plus fervents défenseurs du parti antipapal, et ils avaient été favorisés par les chefs de ce parti, les archevêques de Cologne et de Magdebourg, Rainald van Dassel et Wichmann.

Un poëte qui a mêlé au sujet de la tradition tant d'éléments nouveaux, n'aura pas hésité à changer tout ce qui n'entrait pas dans ses vues. Cependant je ne crois pas qu'il ait arrangé les contes de Renart dans l'ordre où nous les trouvons dans son poëme qui mérite en ce point pleine approbation. Dans les aventures 1—4 Renart est mis en scène avec des animaux d'un ordre secondaire; les aventures 5—14 le montrent en relations avec Isengrin, relations qui deviennent de plus en plus hostiles; enfin les aventures 15—21 nous font voir le tritagoniste, le roi qui veut juger Renart et Isengrin, et qui, séduit par le premier, commet des torts irréparables et les expie par la mort.

Eh bien, cette même disposition, aussi simple qu'ingénieuse, pourrait bien s'appliquer à la série des branches qui ont été traduites par le Glichezare, en admettant toutefois que la branche I occupait à l'origine la place de la VIème : le premier acte du drame comprendrait la branche II telle qu'elle se trouve dans le msc. *A*, le deuxième les branches III. IV. V^a^; le troisième les branches I. X. Il n'importe guère que les branches V et VIII paraissent avoir précédé la IIIème dans la collection dont le Glichezare s'est servi. On n'est pas même sûr qu'il n'ait changé l'ordre original de ces branches, comme il a commis une faute évidente en arrangeant les aventures qui répondent à la branche II. Au lieu de faire suivre l'affaire du chat (l'aventure 4) par celle du corbeau (l'av. 3), il a fait précéder cette dernière; en parlant au corbeau, Renart se plaint de sa blessure (260), qui est évidemment celle qu'il reçoit dans le piège où Tibert le fait tomber (375): cp. la branche II 817 et 953.

Voici donc les conclusions sur la composition du roman de Renart que je crois pouvoir tirer de la comparaison avec le *Reinhart*.

Vers 1180 il existait une collection comprenant les branches II [1—1024]. [V. VIII.] III. IV. V[a]. II [1025] ss. I. X. Ces branches formaient déjà une série, dans laquelle l'un de ces poëmes reprenait là où l'autre avait cessé; cependant cette liaison n'était pas l'oeuvre des poëtes eux-mêmes, mais celle d'un arrangeur, qui ne cherchait pas à fondre toutes ces branches en un seul tout. La branche IV a été composée après 1165; quant au reste de ces branches, il est impossible de leur assigner une date tant soit peu précise.

Ce fut probablement vers la fin du siècle que Pierre de S. Cloud composa la branche XVI. Malgré sa médiocrité, cette branche paraît avoir éveillé un nouvel intérêt pour le roman de Renart. Du moins est-ce à cette branche, que se rapporte l'introduction de la branche I qui, amplifiée par les continuations I[a] et I[b], fut détachée du reste du roman et publiée comme poëme indépendant. Ce poëme, conservé par le msc. *a*, fut traduit en partie par le Flamand Willem. Le nom de Coradin au v. 1521 de la branche française lui assigne peut-être la date de 1210 environ.

Le poëte qui fit cette nouvelle édition de la branche I a probablement composé la collection plus étendue qui a passé dans toutes les classes de nos manuscrits. En tête de cette collection il laissa la branche I, dont il assigna la place antérieure à la première partie de la branche X qu'il a probablement composée lui-même; en outre, il fit entrer dans la collection les branches VI. VII. IX et XI, dont la dernière, en grande partie du moins, paraît encore être l'ouvrage de l'arrangeur. À cette époque, la branche II avait déjà été interpolée par l'auteur de la branche XV apparemment.

Cette collection eut un sort divers entre les mains des scribes qui la copièrent. Celui qui écrivit l'archétype de la classe *α* y ajouta la branche XII, dont la date peut être fixée à 1200 environ, et les branches XIII et XIV, qui

ont été composées plus tard. On inséra dans la classe β les branches XVIII—XXI, qui datent probablement du XII ème siècle. Ensuite les scribes qui copièrent les archétypes des différentes classes ajoutèrent à leur fonds commun les branches XVI. XVII. XXII—XXVI, qui toutes me paraissent appartenir au XIII ème siècle, excepté la branche XVI, qui probablement a été composée par Pierre de S. Cloud vers la fin du XII ème.

Plus tard, les copistes ont altéré l'ordre primitif et le texte original, parfois en suivant des systèmes assez bien conçus, notamment celui qui a arrangé le texte de la classe γ s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup d'habilité, sans parvenir toutefois à constituer un ordre vraiment satisfaisant.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES.

Adam XXIV 22 29 33 48 59 67 75 98.
Afaitié, *nom pr. de chien*, V 1197.
Agnes, Anes (seinte) XIII 773 XIV 1048 XVI 610.
Amant (seint) XIV 133.
Ame, *nom pr. de femme*, XXI 69.
Amiens XIII 1165.
Amiraut, *nom pr. de chien*, V 1198.
Anjou (vin d') XIII 165.
Apollin I 2440.
Aras I 1976.
Arcade XXIII 1423.
Ardane X 1411.
Arembor la chievre IV 314 *var. L.*
Arrabi (destrier) XI 3073.
Artu (le roi) I 2391 2398 XXIII 1425.
Asnon I 2422 2424.
Auçoire (vin d') XIII 803.
Auçuerre XIV 295 *var. H.*
Auchier (conte d') I 2166.
Aucupre *livre de ce nom*, XXIV 719.
Auteinvile VII 697.
Aymer Brisefaucille, vilain I 663.

Bacon v. Guillaume.
Baieus XII 471.
Balaac (roi) XXIV 191.
Balaam (le profete) XXIV 188.
Barbete I 636 *var.*
Bardol, *nom pr. de chien*, II 413.
Bancent (le sengler) I 943 1561 V 515 519 552 915 950 1041 VI 813 947 973 XI 1794 2047 2189 2263 2278 2571 2575 2581 2834 2836 2946 XIII 1886 1957 XVI 767 XVII 576 607 644 696 701 707 721.
Baude, *nom pr. de lice*, V 1234.
Baudoin Portecuirie I 636 *var.*
Baudouinez le fiuz Gilain V 1147 *var.* 204.
Bauliant (les seinz de) V 930.
Belin (le moton) I 1316 1552 VI 816 1067 1367 VIII 178—455 X 211 217 720 787 921 925 950 964 1629 XI 1800 1847 1855 1860 1867 2039 2100 2106 2264 2839 3210 XIII 1783—1894 2024 2042 2358 XVII 1034 1066 XX 9—72.
Beneoit (saint) III 259.
Berengier (l'anesse) VII 780.
Bernart l'anne (l'archeprete) I 181 VIII 239 241 280 350 400 423 435 442 443 452 XI 1793 2056 2571 2626 XIII 1883—1954 XVII 364—1064 1270.
Bernart le monton XX 9—70.
Bernart (frere) VI 1374 1500.
Bernart. Or parleron d'autre Bernart I 1853.
Bertolt le Mere, vilain, XVI 112 190 464 504 508.
Bertot le fil Gilein I 655.
Besençon I 2802.
Biauliant (les seinz de) XXIII 201.
Bise, *nom pr. de poule*, II 373.
Blaaignie XII 359 Blaainnie XII 655 Blaengnie XII 559 Blaangni XII 251 Blaanni XII 263 Blaeigni XII 788.
Blanc l'hermine XXVI 28.
Blanchart le coc Lietart IX 636 648 1072—1299 1561 1993—2152.
Blanchart le chevreil I 1558 *var.*
Blanche, *nom pr. de poule*, I 285.
Blanchet le coc IX 1938 *var.* 57.
Bloete, *nom pr. de lice*, V 1239.
Bolet, *nom pr. de chien*, V 1221.

Boncet = Poncet, *dans le baragouin de Renart*, I 2932.
Boniface (s.) X 270 *var.* 25 XIV 251 *var.* 3 *H.*
Boset = Poncet I 2950 2965.
Brandan (saint) I 2392.
Brechine, *nom pr. de lice*, V 1240.
Breil XII 257 = Brueil.
Bretaigne v. Dol.
Bretaing = Bretaigne, *dans le baragouin de Renart*, I 2387.
Brian (frere) I 2982.
Briart, *nom pr. de lice*, V 1237.
Brichemer le cerf I 415 1564 1673 V 509 571 855—1169 VI 937—1100 X 719 958—1231 1582 1585 XI 516 2892—2923 XIII 2069 2090 XVII 575—1252 XXII 18—704 XXIII 599—791 1473 1813 1818 1829 1835.
Brisebois, *nom pr. de chien*, V 1203.
Brisefaucille (Aymer) I 663.
Broceliande (la forest) XXIII 1405.
Bruamont, *nom pr. de chien*, V 1257.
Brueil (le prestre del) XII 1443.
Bruiant le tor I 79 103 400 1563 VI 948 XI 2571—3138 XVII 573 675 685 691 827 1252.
Bruies, *nom pr. de chien*, V 1192.
Brun l'ors I 55 79 398—724 983 1208 1239 1244 1553 1663 1859 2890 V 512—769 915 950 1040 1074 VI 103 231—297 451 474 807 818 960 1077 1347 IX 80 142 157 209 217 231 326 353 386 601—1043 1239 1297 1477 1487 XI 516 1796 1830 2041 2112 2263 2281 2523—3068 XIII 1884 1957 XVI 766 XVII 573 609 617 829 1018 1057 1075 XXII 649 XXIII 335—815 1468 1475 1769 1771 1802.
Brune la corneille XVII 1400 1423 1484.
Brunmatin (la moillier le vilain Lietart) IX 349 396 1105 2074 2177.

Cadoc, frère Lietart IX 1938 *var.* 80.
Caillot le vachier Va 1147 *var.* 116.
Calabre XI 855.
Castele (destrier de) XI 2890 3147.
Celdone XXIII 1423.
Chambli VII 502.
Chantecler le coc I 279—431 1319 1555 1669 II 81—453 VI 808 1348 XI 1803 2043—2292 2472 2489 XVI 138 168 182 188 XVII 569 612 802 1030—1397 XXII 17—113 192 220 502 504 527 619 702 XXIII 213 217 317 329 591 652 695—1127.
Chanteclin, pere Chantecler, II 310 334 342 VI 1368.
Chanteclin, pere Ticelin le corbel, IX 570.
Chanu, *nom pr. de chien*, V 1219.
Chapé, *nom pr. de chien*, V 1213.
Charité (seinte) II 553 III 242 XIV 1000 XVI 1262.
Charlon (chanson de) I 2855.
Chaton, *les distiques de*, XVI 618.
Chauve la soriz I 2109 2113 2137.
Choflet, *sobriquet que prend R.* XIII 1171 1960 2272.
Choisi, *nom pr. de lieu*, XI 1608 XVII 1466.
Chufé = Chuflet XIII 1326.
Chuflet = Choflet XIII 1170 1217 1851 2036.
Clarenbaut, *nom pr. de chien*, V 211.
Clavel, *nom pr. de chien*, IX 1207 1368.
Cler (saint) V 81.
{Clercsvaus I 1013.
{Clervauz (abeïe de) XII 510.
Clermont, *nom pr. de chien*, V 1199.
Climent (seint) XI 2806 XIV 1004.
Cloete, nom pr. de lice, V 1240.
Clugni I 1013.
Coart le lievre I 359 451 1327—1531 VI 809 IX 1785 XI 1805 2036 2079 2084 XVII 74—219 637.
Coflet XIII 1177—1333 1542 1621 1633 1774—2275.
Cointerel le singe V 793 1046 XXIII 469 598 633 670 700 1124 1847 1855 1879 1887.
Colas (seint) = Seint Nicolas I 2807.
Connin (le roi) XXII 308 346 469 549.
Conpigne VII 76.
Constant des Granches, vavassour, III 436 463 475 482.
Constant des Noes II 30 49 IX 20.
Constantinoble XI 3396.
Copée, *nom pr. de poule*, I 383 426 455 VI 317 447.
Coqillie, nom pr. de lice, V 1237.
Coradin I 1521.

Corbel, *nom pr. de chien* IX 1207 1372.
Corberant I 636 *var.*
Corbie, l'abé de, VII 687.
Cornebrias, *nom pr. de chien*, V 1201.
Corte la taupe V 1081.
Cortin, *nom pr. de chien*, V 1205.
Costance, Costancete, fille Lietart, IX 245 995 1021 1050.
Costant des Noes II 392 409 411 423 V 645.
Costantinoble (l'avoir de) XVI 715.
Costentinoble V 448 XI 860 XIII 14.
Couart le lievre XVII 62 121 203 1045. *Voir* Coart.
Coupée = Copée I 2913 XVII 156 1359 XXIII 219 224 296 593 745 867 873 877.
Croiz (la) en Brie. Un prêtre de la Croiz en Brie auteur de la branche IX, IX 2209.
Cuflet = Coflet XIII 1526.

Davi (dant) XII 836.
Davi (saint) XVI 868.
David (le roi) XXIII 1014.
Denis (saint) V 172 XI 355 XIII 2129 XIV 82 XVII 546.
Denisse (seint) de France XIII 134.
Dol en Bretaingne (la foire de) XII 565.
Droïn le moinnel XI 779—1375 XVII 633.
Droïnet, *dim. de Droïn*, XI 1126 1294.
Durant (dant) IX 57.

Eclarel, *nom pr. de chien*, V 1218.
Egipte VII 498.
Elaine II 3 VI 1346.
Eloi (saint) XVII 550.
Emeris de la ruele Va 114 *var.* 277.
Emme = Hermeline I 3071.
Engignié, *nom pr. de chien*, V 1214.
Engleter = Engleterre, *dans le baragouin de Renart*, I 2360.
Engleterre XI 862 1488 XXV 17. La mer d'Engleterre IX 1616. Le roi d'Engleterre XII 1323.
Erart le drapier V 1195.
Ermeline = Hermeline X 1462 1680.
Esblant (saint) X 1517 *var.* 5.
Escoillié, *nom pr. de chien*, V 1204.
Escorchelande, *nom pr. de chien*, V 1215.
Escot XXIII 1650.
Esmerillon, *nom pr. de chien*, V 1218.
Espaigne V 1047 XXIII 1171 1207 1209.
Espillart, *nom pr. de chien*, V 1193.
Espinart le heriçon I 1321 VI 815 1388 XI 1790 2046 2188 2193 2201 2210 2292 2491 XVII 600 1362.
Espinart, *nom pr. de chien*, V 1193.
Estor, *nom pr. de chien*, V 1214.
Estormi, *nom pr. de chien*, V 1208.
Eve XXIV 37 45 71, *acc.* Evain XXIV 22 30 76.

Faïz, *nom pr. de chien*, V 1257.
{Faisius XXVI 58.
{Faissiax XXVI 63.
Faucher Galopet I 668.
Faucon I 658.
Fauve la soriz I 2114.
Fauve, *nom pr. de lice*, V 1237.
Felise (saint) III 317.
Ferin, *nom pr. de chien*, V 1202.
Fermin (saint) XI 171.
Fetas VII 701.
Fiere l'orgellose la roïne I 1438 1899 XI 2381 3268 XVII 166 313 344 358 391 432 441 537 834 889 986.
Fillart, *nom pr. de chien*, V 1207.
Foi (seinte) XI 205.
Foillet, *nom pr. de chien*, V 1198.
Foïnet le putois V 1068.
Folejus, *nom pr. de chien*, V 1228.
Foloise, *nom pr. de lice*, V 1237.
Fortune VII 5 9.
France I 728 1840 2355 2361 2364 3144 II 923 VII 565 IX 1148 2028 X 419 XIII 32 134. Le roi de France XII 1320.
Fremont le fremiz XXVI 27.
Frias, *nom pr. de chien*, V 1202.
Fricant, *nom pr. de chien*, V 1203.
Frimaux le putois XXIII 183.
Frobert de la Fonteine V 875 937 1187.
Frobert le gresillon I 1323 1559 V 180 *var.* XI 1810 2052 2214 2230 2234 2243 2265 2271 3233 3237 3243 XIII 2051 XVII 568—707.
Frobierz des Noes Va 1147 var. 10 34 93.

x7 Fressais Ia 1974 8*
x2 Foral Ia 1978.

Fromont = Fremont XXVI 49.
Fromonz li asnes I 181 *var.*
Frumanz XXIII 435 447 452.

Galice (les sainz qu'on quiert en G.) XVII 1431.
Galon (le fil) I 657.
Galopin, *nom que se donne Renart le jougleur*, I 2380 2459 2508.
Galopin le lievre V 1083.
Gautier de Costances, evesque, XII 1457.
Gente-Rose, *nom pr. de lice*, V 1243.
Germein (seint) X 1244 XI 239 XIII 858 2271 XVI 217 266 964 XVII 192.
Gile (saint) I 220 538 2655 X 984 XI 56 XII 1006 XVI 493 XVII 547 840.
Gilein (conte) I 2678; (*clerc*) XIV 474 *var. CM.*
Gilein, nom pr. de femme, V 1194.
Girout I 636 *var.*
Godemans VII 699.
Gonbaut, vilein, XIV 172 156 *var.* 10.
Gonbert I 657.
Gonbert, vilain, VII 286.
Gonbert del Frenne, vilain, I 313 332 471.
Gonbert du Fraine XXIII 255 297 306.
Gorfaut, *nom pr. de chien*, V 1197.
Grant-Mont VI 1375.
Gresillon, *nom pr. de chien*, V 1217.
Grinbert le tesson, cosin germein Renart, — nevou Renart V 1154 — I 137 790 925—1190 1301 1303 1397 1886—1985 2759 V 941—1075 VI 29 39 56 150 155 813 821 1376 1387 X 720 786 1177—1252 1627 XI 1686—1745 2424 2432 2586 2750 XIII 2066 —2086 2298—2352 XVII 480—602 1531—1652 XXIII 122 184 600—751 1093 1990.
Gringaut, *nom pr. de chien*, V 1206.
Guillaume (saint) X 1520 *var.* 2.
Guillaume, bacheler, XII 1379.
Guillaume Bacon XII 131 167 183 613.
Guion (seint) XII 1165.
Guischart, pont — Va 1172 *var.* 45.

Halape IV 366.
Hardi le conin XI 1806.
Hardoïn Copevilein I 656.
Harpin, *nom pr. de chien*, V 1192.
Haoui de la Monjoie XVI 475.
Helin, le nevou Faucon, I 658.
Henri, mestre de l'art de nigromance, XXIII 1229.
Herbert de Males Bordes VII 693.
Herbout XI 1608.
Herme *femme de Renart* XIV 525 *var.* 78.
Hermeline, femme Renart, I 3059 3095 3157 3160 3191 III 154 IV 159 262 VI 907 IX 1399 1439 1498 1523 1646 1716 1756 1843 1869 1880 1883 2139 X 1479 XI 12 28 1721 XII 84 1195 1468 XIV 1079 XVI 26 514 XVII 465 471 834 923 933 1465 1616 1625 1635 XXIII 176 1167 2062.
Hermengart, *femme de Primaut*, XIV 5 25 *var.* 21 *H.*
Herminie XI 856.
Hernaut Bruiere VII 695.
Hernaut le roux VII 691.
Hersaut = Hersent XXII 275 300 XXIV 107.
Hersent la love, feme Ysengrin, I 10 32 126 134 179 204 241 1030 1647 1653 2618—3189 II 1045—1385 V 334 375 394 422 820 841 1014 VI 588 921 VII 232 459—642 VIII 302—446 IX 1803 XI 224 234 1368—1516 XIII 1008—1070 XVII 388 888 978 993 XXI 7 XXII 601 629 640 XXIV 110 111 226 263 295 XXVI 3. — Hersent conmere Renart XI 1388 XIII 1009 XVII 389.
Hesdin XIV *variante* (*ms. f*) *v.* 21.
Hopital, *nom pr. de chien*, V 1228.
Houdebert Bricebraciee Va *var.* 111 123 280.
Hubert Grosset I 667.
Hubert l'escofle VII 329 752 770 803 838 XI 3234 XVII 562 702 1046 1532 1559 1582 1584 1591 1632. Hubert le huart VII 726, H. le huant 765 773 813 815.
Humbaut, *nom pr. de chien*, II 413.
Hunant le rous, larron, VII 689.
Huon l'abé XII 31 38 39 99.
Huon le deien XII 974 1439.
Hurtevilein, *nom pr. de chien*, V 1193; *nom pr. d'homme* I 636 *var.*

Ilande XIII 36.
Inde VII 498.
Ion le roi XVII 1013 *var.* 138.
Irois I 276 XXIII 1650. Le regne as Irois X 306. La terre as Yrois XI 864.
Isangrin XVII 5 34 120 XIX 75 XX 20 XXII 189 307 603.
Isengrin V 557 VI 1032 XVIII 24 XX 1 5 XXII 668 XXIII 69 1636 *v.* Ysengrin.
Iset I 2394.
Israel (le peuple) XXIV 194.
Israel (saint) I 938.

Jac (seint) XIII 2293.
Jaque (seint), *de Compostelle*, I 779 V 143 XIII 273.
Jasque XIV 372 *var.* 8.
Jermein (seint) VI 1092.
Jerusalem XXII 306.
Jhesu IV 264 339 Jhesu Crist V 138 IX 1266 XVII 1640.
Joenemande (forest de) V 1031.
Johan (seint) IX 269 XI 1509.
La feste seint Johan VI 642 X 1163 XII 1204.
Jorge (saint) I 1265 IX 1604 XXII 221.
Joudom Trouseputain I 636 *var.*
Judas V 762.
Julien (seint) II 642 XVI 350 1058 XXIII 229.
Julius Cesar V 482.
Jursalen (seint) I 2449.

Lambert (seint) XIII 747.
Lançon XVI 312.
Lanfroi le forestier I 555 579 581 625 640 693 704 1244 XXIII 414 Le conte de Lanfroi I 2166 c'est Brun.
Laurens (saint) XVII 708.
Leotart = Lietart IX 100 152.
Lietart, vilain, IX 162—2188.
Letart = Lietart IX 250 765 772 805 809 814 861 870 1025 1866.
Litart IX 1046 1053 1071 1076 1086 1235 1242 1326 1452 1471 1496 1532 1586 1604 1899 2100.
Leu (seint) XIII 1153 XVI 780 XIV 537 *var.* 187.
Liege XIII 2003.
Lienart (saint), cil qui deslie les prisons I 746 — I 259 XIII 117 827 XIV 119 872 1069 XVI 1496 XVII 406 1585.
Liepart, *nom pr. de chien*, V 1204.
Lionart, *nom pr. de moineau*, XI 884.
Lison v. Richart.
Loiher, nom pr. de chien, V 1207.
Lombardie V 446 X 1412.
Lonc-Buisson XV 520.
Lou (saint) XVI 330.
Lovel, *nom pr. de chien*, V 1198.
Luce (sainte) XVI 1297.

Maante X 1442.
Maart (saint) XVI 1206.
Macare Deriviers V 1200.
Malbuisson XVIII 487 491.
Malernes, repaire Renart XXIII 1387 Va 1147 var. 318.
Malebranche, fil Renart I 1604 III 156 XI 14 1947 2609 2616 2633 2842 3160 3163 3171 3180 3262 3265 XIV 845.
Malet, *nom pr. de chien*, V 1222.
Malignouse, *nom pr. de lice*, V 1241.
Malparliere, *nom pr. de lice*, V 1241.
Malpertuis, tesniere, repaire, recet, maison, manoir, pales Renart, son fort chastel et sa meson, sa forterece, son donjon, ou il ne crent ost ne asaut I 1595 — I 33 75 95 477 688 1594 V 954 1272 VI 909 IX 1393 1395 1631 1643 2170 XI 5 2448 3390 XIII 2361 XIV 8 1078 XVI 21 512 XVII 466 477 1492 1524 1534 1556 1657 XXIII 346.
Malpertus VIII 2 IX 1067 1529.
Mandé (seint) XIII 1679 X 270 *var.* 23.
Marcel (seint) XI 3024 3278.
Le corps saint Marcel XVI 637.
Marcheterres VII 699.
Marie (sainte) I 175 1992 3140 II 960 VI 63 IX 1012 XII 1178 XIII 1440 2012 XVI 44 506 XXII 358.
Le fil Marie XII 1134. Le fil sainte Marie XXII 329.
Maroil VII 724.
Martin (seint) I 1684 3037 X 1272 XI 969 1944 XII 421 XIII 1162 2007.
[L'iglise] seint Martin a Blaengnie XII 559. L'oisel saint Martin I 756.

× Cf. Littr. s.v. Martin-pêcheur
× 2 Lietart, v. Letart

Martin (dant), prestre XVIII 6 11 23 25 78 85 125 XIX 23.
Martin. Vos parlerez d'autre Martin XXII 634.
Martin d'Orliens I 671 839.
Martinet = Martin d'Orliens I 844 *appelé* Martinet d'Orliens I 911 *et* Martinet le clerçon I 860 865 883.
Martinet fil Lietart IX 244 2120.
Martir (seint) XIII 2135.
Mauduit le clerc d'Auteinvile VII 697.
Maupertuis XIII 2354 XVII 1647 XXII 290.
Mauvoisin, *nom pr. de chien*, II 412 XII 346 366.
Merlin II 2390.
Meniart, plus lerres de Va 1172 *var.* 24.
Moce, feme Belin, VII 604.
Moloi (le) XII 158.
Montpellier VI 145 X 1440 XI 1486.
Montpelliers XI 527.
Morant, *nom pr. de chien*, V 1192.
More la marmote V 1080.
Morenci, *nom pr. de lieu*, VII 574.
Morete, *nom pr. de lice*, V 1240.
Morgant, *nom pr. de chien*, V 1219.
Morhout le mastin XI 1046—1349.
Morhut XI 1143 1144.
Morout XI 1001 1003 1107 1017 1035 1322.
Moufflart le voltor XIV 557 *var.* 239 254 260.
Musart le camel V 1042.

Nicholas, Nicolas (seint) XI 829 XIV 856 XVI 598.
Nichole (seint) XIII 174 nom d'homme I 636 *var.*
Nimes XI 526.
Noble le lion, roi, empereor, I 7 15 228 254 995 1621 1803 2063 II 492 V 447 VI 1 437 489 515 935 1352 1389 1421 VIII 45 IX 486 X 15 203 217 508 510 726 1029 1119 1206 1274 1486 1497 —1693 XI 514 859 1664 1733 2211 2310 2468 2484 2714 2791 2831 2984 3002 3022 3228 3272 3284 3338 3395 XIII 1578 XV 340 XVI 716 733 755 852 855 882 884 1025 1057 1103 1181 1244 1269 1304 1379 1489 XVII 108 135 159 402 1216 1414 1573 1654 XXII 289 XXIII 202 939 1039 1065 1514 1544 1549 1588 1643 1701 1755 1907 1960 2011.
Noire, *nom pr. de poule*, I 285.
Noire Cornille, *nom pr. de femme, sobriquet*, I 662.
Noton I 2390.

Ogier de la Place I 665.
Ogier (chanson d') I 2853.
Oise (rive d') VII 210.
Oiselet, *nom pr. de chien*, V 1199.
Olivant = Olivier (chanson d') I 2854.
Olivier, *nom pr. de chien*, V 1199.
Omer (seint) XI 71 871 XXII 225.
Once I 2828.
Orgueilleuse, la lionne, XVI 1229.
Orient I 2218 2231.
Orlienz (vin d') XIII 803.
Otevien. L'avoir l'empereour Otevien XVI 349. Le chatel l'empereeur Otevien XVI 821.
Otran, conte de l'Anglée I 659.
Oule (*saint*) XIV 525 *var.* 64 *II.*
Outrelevrier, *nom pr. de chien*, V 1220.

Palerne XI 3345.
Panpalion (seint) IX 485.
Paris I 2293 2367.
Paris, *héros troyen*, II 3.
Passe avant, *nom pr. de chien*, V 1220.
Passeleve, *nom pr. de chien*, V 1206.
Passemer, *nom pr. de chien*, V 1228.
Passe outre, *nom pr. de chien*, V 1207.
Pastor, *nom pr. de chien*, V 1214.
Paternostre (sainte) XVI 1268.
Patous l'ors XXI 117 129 139 147 155.
Pavie (l'or de) XXII 622.
Pelé le rat I 1553 1679 1891 2010 V 1081 XI 1798 XIII 2140 XVII 615 745 757 762 775 780.
Pentecoste (seinte) I 2879.
Percehaie, fil Renart, I 1604 1973 III 156 VI 909 XI 14 1709 1724 1743 1950 1994 2033 2054 2223 2265 2557 2592 2593 2598 2607 2699 2841 3207 3211 3252.
Pere (seint) I 2473 XI 48 83 1780 XVII 506. Seint Pere de Rome IX 1978 X 952 XVI 818 1470.

Perrot. Perroz qui son engin et s'art
Mist en vers fere de Renart
Et d'Isengrin son cher compere I 1—3.
Petitpas le poon I 1322 XVII 627 722 739 744 747.
Petitporchaz le fuiron I 1560.
Petitpourchaz XVII 624 771.
Pierre le roux VII 701.
Pierre (saint) l'apostre IX 1212 XIII 1101.
Pierre de Saint Cloot XXV 4.
Pierre. Pierres qui de saint Clost fu nez, *auteur de la branche* XVI 1 1504.
Pilez, *nom pr. de chien*, V 1213.
Pinçart fil Hersent I 159.
Pinçart le hairon XXV 32.
Pinçonete, *nom pr. de lice*, V 1245.
Pinte I 279 283 299 338 367 382 1319 1555 II 89 101 108 170 172 177 212 218 261 274 353 373 VI 315 476 963 1349 XIV 161 XVII 156 612 795 1276 1358 XXIII 227 854 863 871 875 883 928 1125.
Acc. Pinte *et* Pintein. *cette dernière forme*, I 426 429 1075.
Place, Tieger de la — I *var.* 636, 12. Robert de la — Va *var.* 1147, 110.
Platel le dain V 575 XXIII 597 617 632 700 717 1471.
Plesence, *nom pr. de chien*, V 213.
Pofile, dame Va 1147 *var.* 132 147.
Poignant, *nom pr. de chien*, V 1222.
Poinçel, *cousin de Grimbert*, I 2845.
Poinçet, *cousin de Grimbert*, I 2984.
Poissous, *nom pr. de lieu*, VII 574 614.
Poitou (vin de) XIII 166.
Pol (seint) XI 659 XVI 460.
Poncet, *cousin de Grimbert*, I 2763 2785 2811 2907 2929 2943 3061.
Pont Andemer, *nom pr. de lieu*, V 1230.
Porchaz, *nom pr. de chien*, V 1222.
Pourchaz = Petitpourchaz XVII 779.
Primaut le leu, compere Renart, VIII 293 370.
Primaut le leu, frere Ysengrin, XIV 220—1085.
Primevoire, *nom pr. de lice*, V 1243.
Protes, seint, XIV 537 *var.* 47.
Puille IX 11.

Qoquin, larron, VII 691.

Rainbaut le bochier V 1223.
Rainsaut, Rainsent le jument XIX 18 45 77 81.
Rebors, *nom pr. de chien*, V 1194 1213.
Remignié, *nom pr. de chien*, V 1194 1213.
Remeris voide escuele Va 1147 *var.* 277.
Remi (seint) XIV 406 XVI 886.
Renarde (la) V 470.
Renardet, *dim. de Renart* II 332.
Renardiaus (les) XVII 1471.
Renardier XIV 174 *var.* 2.
Renardin, *dim. de Renart*, XXVI 73.
Renart le gorpil I 2—3211 II 12—75 280—1393 III 3—509 IV 21—476 V 3—1265 VI 8—1538 VII 48—343 469 477 588—840 VIII 1—457 IX 253—2200 X 5—1700 XI 4—3390 XII 8—222 480—1081 1213—1259 1405—1468 XIII 50—259 725—1164 1257 1304—2364 XIV 4—1077 XV 1—366 XVI 6—1501 XVII 6—1688 XXII 19—722 XXIII 2—117 202 2075 XXIV 5—311 XXV 5—2818 XXVI 2—121.
Renart, vilain, XVII 1621.
Renaut (seint) XIV 359.
Richart le cras VII 703.
Richart de Lison, *auteur de la branche XII en dialecte normand* XII 1476.
Richelt femme Renart le gorpil VII 559.
Richeut la gorpille XXIV 121 129.
Richier (seint) V 809 VI 1053 XI 2271 3270 XII 1033 1284 XIII 1027 XIV 139 709.
Richout, fame Renart, XXIV 119.
Rigaut, *nom pr. de chien*, V 212 1205.
Robelet IX 1360.
Robert, vilain, V 1188.
Robert de la Marliere V 1242.
Rocele (vinde la) XII 166.
Rocelin, le fil Bancille, I 664.

Rocin XII 1440.
Roenau (seint) le rechignié V 1127.
Roenel le mastin I 411 462 467 1861 V 924—1145 VI 1349 1355 1521 X 221—473 703 XI 479 501 1698 2049 XIII 1140—1351 1600 1995—2267 XVII 828.
Rogel le buef IX 41—1296.
Rohart, pere Tiecelin, II 921.
Rohart le corbel, frere Ticelin XI 1807 XVII 1400—1660.
Roïnel = Roenel V 874 VI 454 XIII 2355.
Rollier = Rollant (chanson de) I 2854.
Romacle (seint) XXII 661. Les poisons seint Romacle X 422.
Romanie XI 855 3346.
Rome, Romme I 778 V 780 VI 144 286 1321 VIII 158 196 197 460 IX 566 X 338 1380 XII chançon de R. 525 1148. L'apostole de Rome XII 1313. Les seinz de Rome XIII 2031. Les sainz qui sont a Romme XVII 1522 XXIII 725. Le tresor de Rome XXIII 36.
Ronqueroles VII 503.
Roonel le mastin, le veltre, le gainnon, I 1084 1317 1588 V 958 980 1187 VI 353 362 472 959 1086 X 397—938 1224 1228 1431 1459 1619 XI 337—517 2189 2264 2279 2837 2887 XIII 1144 1147 1608 XVI 767 XVII 571 586 630 XXIII 123—175 362 808 1465 1848 1853 1865 1872 1893.
Ros l'escuruel XXVI 30 45.
Rosete = Rossete.
Rosse, *nom pr. de poule*, XXIII 855 875.
Rossel l'escuiruel I 1691 XI 2050.
Rosselet l'escuiruel V 1077.
Rossete, *nom pr. de poule*, I 285 II 373 VI 475.
Rousse = Rosse XXIII 883.
Roussel = Rossel I 1325 XI 1800 1872 2264 XVII 621 XXIII 1951 1958.
Rouvel = Rovel XI 2970—3085.
Rovel, fil Renart I 551 1606 1978 XI 10 1947 2609 2843—2963 3275 3277 XII 8 143 XVII 1628 1635.
Ruen XII 973.
Rufrangier, Rufrengier, prestre XV 407 419 434 441 443 512.
Salerne VI 145 X 1380 1417 1441 1483 XI 3346.
Salomon VII 562.
Sanson (seint) XII 1111.
Sarazin V 36 2102.
Sarazinois, le pays des Sarrazins XI 3347.
Satenie (le gort de) VII 629.
Le goufre de Satenie XXII 456.
Sauteret le connin XVII 639.
Sebille, *nom pr. de lice*, V 1237.
Selvestre (seint) XI 2069.
Senliz (la foire a) XIII 266.
Senson (saint) XXII 671.
Sevestre (saint) IV 277.
Sezille XXIII 1088.
Simon (seint) XI 1273 2483 2696 XIII 1164 XIV 672.

Tabarie, larron, VII 689.
Tanpeste VII 703.
Tardif le limaçon I 409 1569 1809 1829 1867 XI 1607 1615 1620 1622 1626 1812 1862 1868 1885 XIII 2052 XVII 563 712 720 724 729 734 1164 1182 1208 1300 1551 1633.
Tassel, c'est la compaingnie XIV 537 *var.* 210
Tebaut (le conte) IX 820.
Teberd = Tibert XII 189.
Tebert le chat XII 271 436 XIV 16 42 123.
Tecelin le corbel XI 1751 1807 2040.
Terouane X 1696.
Theroane (la cit de) X 284.
Thiebert le chat XXVI 29 45 69 71 108 111 119 123.
Tibaut I 1997.
Tibaut Forel I 1978.
Tibert del Fresne V 1292.
Tibert Fressaie, I 1974.
Tibert = Tybert.
Tiebaut le riche VI 1459.
Tiebert le chat II 667 690 709 775 VI 959 XI 1797 XVII 595 663 666.
Tiegarz Brisefouace Va 1147, *var.* 109 279.
Tieger de la Place I 636 *var.*
Tiegerins Brisefouace I 636 *var.*
Tiehart, vilain, XX 10.
Tiecelin le corbel I 1317 1683 II 858—1013 V 754 VI 693 1085 IX 569 XI 2085 2088 2093 2263 2838.

Tiercain (clerc) XIV 474 *var.*
Tiesselin = Tiecelin VI 1348.
Thimers I 218 *var.*
Timer l'asne espanois, l'asne Lietart, IX 1587—1898 XI 1802.
Tirant *nom pr. de chien*, V 1197.
Tiron (l'ordre de) III 237.
Tison, *nom pr. de chien*, V 1204 IX 1207 1378.
Tolete, Tolède, XXIII 1172 1212.
Tomas de Cantorbir I 2436.
Tomas (seint) le martir XIII 1823.
Tomas (saint) XXII 266.
Torgis de Lone-Buisson, prestre, XV 400 431 504 520.
Tornaïs, *pays de* XIII 1171 *var.* 6.
Toscane X 1412 XI 856.
Tourgis = Torgis XV 436 490.
Travers, *nom pr. de chien*, II 413.
Trenchant, *nom pr. de chien*, V 1257.
Tribolet, *nom pr. de chien*, V 211.
Tribulet, serjant Lietart, IX 997 1008.
Tristan II 5.
Tristran I 2391.
Troie VI 1346.
Troie la petite XVI 90.
Troiens (les) VI 1345.
Trosse anesse I 636 *var.*
Trote-menu, *nom pr. de chien*, V 1228.
Turs (les) XXII 624.
Tybert le chat I 473 729—1073 1207 1239 1249 1317 1554 1657 1863 2767 2770 2890 II 676—801 VI 101—230 445 449 473 808 1084 1354 1519 X 109—200 1467—1609 XI 1955 1971 2374 2432 2631 2843 2861 XII 61—1090 1221—1462 XIII 1630—1779 1997—2164 2357 XIV 12—186 XV 5—507 XVII 396 561 616 1045 XXIII 371 501—561 1467 1470 1917—1953.
Tyegier le fornier I 661.
Vaculart, *nom pr. de chien*, V 1208.
Valernes, tesniere Renart, II 1249.
Valgris (le chastelein de), Renart, X 28.
Veneroi (bois de) XII 14.
Vergier, *nom pr. de chien*, V 1218.
Vernoi XII 159 (= Veneroi).
Violé, *nom pr. de chien*, V 1216.
Voisïé, *nom pr. de chien*, V 1203.

Ylaire, Yleire (seint) VI 370 X 846.
Yrois = Irois I 276.
Ysangrin XIX 89 XX 29 XXIV 185 235.
Ysengrin le leu I 27—278 378 459 982—1253 1315 1331 1551 1647 1837 1855 1956 2015 2029 2099 2326—2750 2876 3119 3190 3206 II 12 715 1036—1393 III 179—505 IV 186—477 V 2—1251 VI 36 100 342 343 455—561 673 782—1347 1512 1519 1532 VII 233 417 VIII 119 327 IX 499—555 1803 X 5—119 719—786 896 924 1236 1242 1535 1551 1556 1687 XI 47—251 1391—1517 1799 1882 1907 1957 1970 2422—2608 3120 3128 3299 3393 XIII 1009—1086 1339 1604—1619 1971—2147 2357 XV 49 XVI 733—892 1024—1506 XVII 276—303 575—772 979 1035 XVIII 41—137 XIX 2—67 XX 45 53 67 XXI 18—155 XXII 18—321 614—708 XXIII 111—139 584—636 807 810 1126 1477—1699 XXIV 5 101—260. Ysengrin le connestable II 1036 V 543 XI 2422. Ysengrin compere Renart XV 49. Ysengrin oncle Renart XXIV 94.
Ysrael (seint) XII 288.
Yvori (roi) XXIII 979 1050 1055 1075.

in ed.) Suppl. # 13906

Roman de Renart

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA

13906